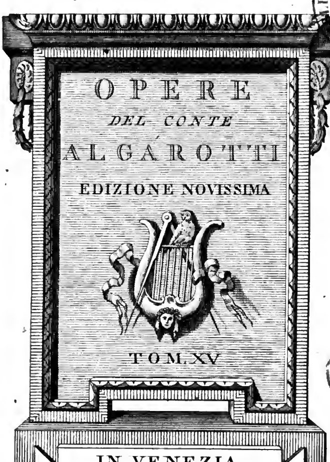








OPERE DEL CONTE ALGAROTTI

EDIZIONE NOVISSIMA

TOM. XV

IN VENEZIA
MDCCXCIV
PRESSO CARLO PALESE

CARTEGGIO INEDITO

DEL CONTE

ALGAROTTI

****

PARTE QUINTA.

****

LETTERE FRANCESI.



LETTERE
DI
FEDERICO II.
RE DI PRUSSIA. (1)

AL CONTE
ALGAROTTI

I.

à Remusberg ce 1 Septembre 1739.

Éléve d'Horace, et d'Euclide,
Citoyen aimable et charmant

Du

(1) S'è giusto il detto Oraziano, che *Princi-*

 ci-

Du pays du raisonnement,
Où regne l' arbitre du vuide,
Les calculs, et les arguments;
Naturalisè par Ovide
Dans l' empire des agrémens,
Où la vivacitè charmánte,
L' imagination brillante,
Préférent à la vérité
La fiction et la gaieté:
Nouvel auteur de la lumiere,
Phebus de ton pays natal;
C' est ta brillante carriere,
C' est ta science qui l' éclaire,
Qui déjà lui sert de fanal. La

cipibus placuisse viris non ultima laus est, ecco un bel monumento di gloria al merito del conte Algarotti: tanto più da pregiarsi, quanto che viene da un Principe, che primeggiò in talenti e coltura di spirito tra i più illustri filosofi e letterati dell' età nostra; e 'l quale nell' esercizio delle sublimi prerogative che a' Re s' addicono, talmente si comportò, che gli ardui coraggiosi cimenti di un Alessandro e d' un Cesare reggendo invariabilmente colla politica saviezza di un Filippo e di un Numa, e lumeggiando pur sempre colle pubbliche virtù di un Tito e d' un Antonino, innalzò la moderna storia all' altezza ed autorità dell'

La souplesse de ton génie
Te fit naître pour les talens;
C' est Newton en philosophie,
Le Bernin pour les bâtimens,
Homere pour la poësie,
Homere qui faisoit des dieux
Comme les saints se font a Rome,
Où l' on place souvent un homme
Tres indignement dans les cieux.
Oui, déjà Virgile et le Tasse
Surpris de tes puissans progrès
Poliment te cedent la place
Qu' ils pensoient tenir pour jamais.

J' ai

dell' antica; e restituì la fede a que' racconti, che nelle greche e romane memorie la moderna incredulità spacciava per favolosi ed esagerati, sulla maravigliosa influenza che può avere un gran Genio nel destino e prosperità degli stati e delle nazioni. Federico II. Re di Prussia, a ben giusto titolo soprannominato il *Grande*, nacque li 24 Gennajo del 1712, e mancò a vivi li 17 Agosto del 1786. dopo cinquantasette anni di regno.

La collezione delle sue lettere al conte Algarotti riuscirà tanto più accetta al Pubblico, perchè del tutto inedita, e mancante in tutte le edizioni delle Opere postume di Federico.

J'ai tout reçu, mon cher Algarotti, depuis la poësie divine du Cigne de Padoue jusqu'aux ouvrages estimables du sublime Candide. Heureux sont les hommes qui peuvent jouir de la compagnie des gens d'esprit! plus heureux sont les princes qui peuvent les posseder! Un prince qui ne voudroit avoir que des semblables sujets seroit réduit à n'avoir pas un empire fort peuplé: je préférerois cependant son indigence à la richesse des autres, et je me trouverois principalement agréablement flatté si je pouvois compter que,

Tu décoreras ces climats
De ta lire, et de ton compas.
Plus que Maron, par ton génie
Tu pourrois voir couler ta vie
Chez ceux qui marchent sur les pas
Et d'Auguste, et de Mécénas.

Passez-moi cette comparaison, et souvenez-vous qu'il faut donner quelque chose à la tirannie de la rime.

J'espére que ma prémiere lettre vous sera pervenue. J'aurai bientôt achevé la réfutation de Machiavel; je ne fais à présent que revoir l'ouvrage, et corriger quelques,

ques négligences de stile, et quelques fautes contre la pureté de la langue qui peuvent m'être echapées dans le feu de la composition. Je vous adresserai l'ouvrage dès qu'il sera achevè, pour vous prier d' avoir soin de l'impression : je fais ce que je puis pour l'en rendre digne.

Je n'oublierai jamais les huit jours que vous avez passés chez moi. Beaucoup d' étrangers vous ont suivi; mais aucun ne vous a valu, et aucun ne vous vaudra si tôt. Je ne quitterai pas si tôt encore ma retraite où je vis dans le repos, et partagé entre l'étude, et les beaux-arts. Je vous prie, que rien n'efface de vôtre mémoire les citoyens de Remusberg : prenez-les d'allieurs pour ce qu'il vous plaira, mais ne leur faites jamais injustice sur l' amitié, et l'estime qu'ils ont pour vous. Je suis, mon cher Algarotti

Vôtre tres-fidellement affectionné
FEDERIC.

II.

à Remusberg ce 29 Octobre 1739.

Mon cher Algarotti, il n' y a rien de plus obligeànt que l' exactitude avec la quelle vous vous acquittez des commissions que je vous ai données pour Pine (1). Je ferai copier la *Henriade*, tandis que par les estampes de leurs victoires navales il fera ressouvenir les Anglois de leur gloire passée. Il est juste que l' ouvrage de nôtre Virgile moderne attende la fin de l' impression du Virgile des Romains, et l' equité veut que le cigne de Mantoue chante le premier; il perdroit trop s' il suivoit le cigne de Cirey. Dès que j' aurai reçu les premieres feuilles de Virgile, je choisirai la grandeur du papier, et je ferai faire les desseins, et les vignettes qui doivent embellir cet ouvrage.

La Marquise vient de m' envoyer une tra-

(1) Celebre intagliator di caratteri inglese, a cui debbonsi le due sòntuose edizioni di Virgilio e d' Orazio intagliate in rame.

traduction italienne de la *Henriade* par un certain Cabiriano. Elle paroît tres fidele; Ainsi ce poëme excellent par lui-même va bientôt passer en toutes les langues, et servir de modele au poëme epique de toutes les nations. Il le mériteroit assurément; car c'est le plus sage, et le mieux construit que nous ayons. Je compte d'achever dans trois semaines mon *Prince* de Machiavel. Si vous vous trouvez encore vers ce tems à Londres je vous prierai de prendre sur vous le soin de cette impression. J'ai fait ce que j'ai pu pour inspirer de l'horreur au genre humain pour la fausse sagesse de ce politique: j'ai mis au jour le contradictions grossieres dans les quelles il est avec lui même, et j'ai tâchè d'égayer la matiere aux endroits que cela m'a paru convenable. On instruit toujours mal lorsqu'on ennuye, et le grand art est de ne point faire bâiller le lecteur. Il ne falloit pas la force d'Hercule pour dompter le monstre de Machiavel, ni l'eloquence de Bossuet pour prouver à des êtres pensans que l'ambition demesurée, la trahison, la perfidie, et le meurtre etoient des vices con-

traires

traires au bien des hommes; et que la véritable politique des Rois, et de tout honnête homme est d'être bon et juste. Si j'avois cru que ce dessein surpassoit mes forces, je ne l'aurois point entrepris.

Je n'aurois point d'un vain honneur
Cherché le frivole avantage;
Car je mesure à ma vigueur
Tous mes efforts et mon courage.
Le Turc, dit-on, en son serrail
A cent beautés pour son usage;
Mais chaque jour un pucelage
Demande un vigoureux travail.
Qu'il fasse donc, s'il veut, sa ronde,
Qu'Atlas lui seul porte le monde,
Qu'Hercule dompte des géans,
Que les Dieux vainquent les Titans:
Une moins illustre victoire
Honorant assez mes talens
Suffira toujours à ma gloire.

Je suis ravi de ce que vous conservez encore le souvenir d'un endroit où l'on éternise vôtre mémoire. Vous êtes immortel chez-nous; et le nom d'Algarotti périra aussi peu à Remusberg, que celui du dieu Terme chez les Romains. Vos collections

de

de jardinage, mon cher Algarotti, me seront d'autant plus agréables qu'elles me procureront de vos nouvelles. Je regarde les hommes d'esprit comme des seraphins en comparaison du troupeau vil et méprisable des humains qui ne pensent pas. J'aime à entretenir correspondance avec ces intelligences superieures, avec ces êtres qui seroient tout à-fait spirituels, s'ils n'avoient pas de corps: ce sont l'élite de l'humanité. Je vous prie de faire mes amitiés à mylord Baltimore dont j'estime veritablement le caractere et la façon de penses; j'espere qu'il aura reçu à present mon epître sur la liberté de penser des Anglois. Souvenez vous toujours des amis que vous vous êtes faits en vous montrant simplement, et jugez de ce que ce seroit si nous avions le plaisir de vous posseder toujours.

Je suis avec une véritable estime, mon cher Algarotti, vôtre tres affectionné ami.



III.

à Berlin ce 4 du Decembre 1739.

Mon cher Algarotti, vous devez avoir reçu à présent ma reponse aux beaux vers que vous m'avez envoyés, dont l'esprit sert comme de véhicule à la louange. J'espere de pouvoir bien-tôt vous envoyer mon *Anti-Machiavel*. J'y travaille beaucoup; mais comme je destine cet ouvrage pour le public, je voudrois bien qu'il fut poli et limé de maniere, que les dents de la critique n'y trouvassent que peu, ou point à mordre. C'est pourquoi je corrige et j'efface à present les endroits qui pourroient déplaire au lecteur sensé, et aux personnes de gout. Je ne me précipite point, et j'apperçois tous les jours des nouvelles fautes. C'est un hydre dont les têtes renaissent à mesure que je les abats. Nous avons reçu ici un très-abile physicien nommé Celíus; c'est un homme qui a pour plus de 20m. écus d'instrumens de physique, et qui est tres-versè dans les ma-

mathématiques. Il y a actuellement a Londres un grand mécanicien et opticien que le Roi fait voyager. Cet homme promet beaucoup; je crois que vous ne vous repentirez point de le connoître; il s'appelle Lieberkün.

J'attens la feuille de Virgile avec impatience pour accélérer l'impression de la belle edition de la *Henriade;* on commencera cette semaine à la faire copier. Voltaire est à présent à Cirey avec Emilie. Ils iront, à ce qu'ils disent, dans peu à Bruxelles. Je crois que l'air du barreau ne leur conviendra ni à l'un ni à l'autre, et que Paris peut être regardé comme le centre d'attraction vers le quel tout françois gravite naturellement.

Si vous trouvez à Londres quelque ouvrage digne de la curiosité d'un étranger, faites le moi savoir, je vous prie. J'ai vu une piece de mylord Chesterfield pleine d'esprit, de bonne plaisanterie, et d'agrémens; elle est sur l'ajustement des dames. N'oubliez pas au moins les singulieres productions du docteur Swift. Ses idées nouvelles, hardies, et quelquefois extravagantes

tes m'amusent. J'aime assez ce Rabelais d'Angleterre, principalement lorsqu'il est bien inspiré par la satire, et qu'il s'abandonne a son imagination.

Adieu, cher Algarotti, n'oubliez point ceux que vous avez charmés à Remusberg par vôtre presence, et soyez persuadé de l'estime perfaite avec la quelle je suis vôtre tres-affectionné ami.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

IV.

à Berlin ce 26 de Fevrier 1740.

Mon cher Algarotti, je ne sai quelle peut être la raison que vous n'avez point reçu ma lettre. Il y a près d'un mois que je vous ai ecrit. J'ai été depuis ce tems attaqué d'une fievre assez forte, et d'une colique trés douloureuse, ce qui m'a empêchè de répondre à mylord Baltimore. J'ai cependant travaillé autant qu'il m'a été possible; de façon que mon *Anti-Machiavel* est achevè, et que je compte de vous

l'en-

l'envoyer dans peu après y avoir fait quelques corrections.

Ma plume tremblante et timide
Présentant ses premiers essais
Au Public né censeur rigide,
Pour s'assurer contre ses traits
Attend que Minerve la guide.
Les partisans de Machiavel
Peu contens de la façon libre
Dont je leur prodigue mon sèl
Pour venger la gloire du Tibre,
Et ce monstre fils naturel
D'un pere encor plus criminel
Contre moi sonneront l'allarme.
Fleury quittant d'abord l'autel,
Son chapeau rouge, et son missel
Revêtira sa cotte d'armes,
Et jusqu'a Rome Alberoni.
Au Vatican fera vacarme
Contre un auteur qui l'a honni.
L'éléve de sa politique
Qui d'Espagne l'avoit banni
Sous sa fontange despotique
Conclura d'un ton ironique
Que le pauvre auteur converti
Sera pour lese politique
Très bien et galamment rôti,
Même à l'autre bout de l'Europe,

Dans

Dans ce climat si misantrope
Peuplé moitié d' ours et d' humains,
Dont on dit que défunt Esope
Fut des premiers historiens,
Tu verras la fraude et la ruse,
L' interêt vil qui les abuse
Fronder avec des airs hautains
Un ouvrage qui les accuse;
Et qui leur vaudra dans mes mains
Une autre tête de Méduse.
Propre à détruire leurs desseins.

J' ai reçu le paquet d'Italie, les sermons, et la musique, dont je vous fais mes remercimens. Je n'ai encore rien reçu d' Angleterre, et je presume que vôtre ballot ne me perviendra qu' à l'arrivée de l' écuyer du Roi.

Vous êtes un excellent commissionnaire, mon cher Algarotti: j'admire vôtre exactitude, et vos soins infatigables. Je n'ai pas reçu la moindre chose de Pine. La *Henriade* est copiée, et prête à être envoyée. Il ne depend plus que de l'imprimeur de mettre la main à l'oeuvre.

Mandez-moi, je vous prie, si c'est en françois ou en italien que vous composez vo-

tre

tre *essai sur la guerre civile* (1). Le sujet que vous avez choisi est sans contredit le plus interessant de toutes les histoires de l'univers. L'esprit se plait en les lisant, les faits remplissent bien l'imagination. Cette histoire est en comparaison de celle de nos temps ce qu'est l'epopée à l'égard de l'idille. Tout y tend au grand, et au sublime.

Envoyez-moi, je vous prie, votre traduction de Pétrone; je suis persuadé qu'elle surpasse autant Pétrone, que l'*Art d'aimer* de Bernard est préférable à celui d'Ovide.

Nous regardons ici d'un oeil stoïque les débats du Parlement d'Angleterre, les troubles de Pologne, la conquête des Russiens, les pertes de l'Empéreur, les guerres des François, et les projets ambitieux des Espagnols. Il me semble que nous jouons le rôle

(1) Si accenna qui lo scritto intorno al Triumvirato di Cesare, Crasso e Pompeo, sopra cui stava lavorando Algarotti; e il di cui importante frammento si pubblicherà da noi nell'ultimo volume.

rôle des astronomes qui prédisent les révolutions des planetes, mais qui ne les reglent pas. Nôtre emploi sera peut-être de faire des calendriers politiques à l'usage des caffés de l'Europe.

Mandez-moi, je vous prie, si vous n'avez pas reçu ma lettre sans date du 15, ou du 17 de janvier. Si vous ne l'avez pas reçue, il faut qu'elle soit egarée. Elle est en réponse sur votre maladie.

Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous savez, avec cette liberté qui vous sied si bien, et qui convient à tout être pensant; et principalement informez-moi de ce qui vous regarde; car vous pouvez être persuadé que je vous aime, et vous estimerai toujours.

V.

à Berlin ce 15 d'Avril 1740.

Poursuivez vos travaux, aimable Algarotti;
Votre feu généreux ne s'est point ralenti,
Et quittant le compas, déjà sous vôtre plume
Pour l'honneur des Romains s'épaissit un volume.
L'univers est pour vous un jardin bigarré
Peint par l'email des fleurs, ou de fruits décoré.
Ou toujours voltigeant en abeille legere
Vous butinez le miel de parterre en parterre,
Et preparez pour nous des sucs si bienfaisans.
Que ne promettent point tous vos heureux talens!
Par vous le grand Newton ressuscite à Venise,
Jules César renaît aux bords de la Tamise.

Je souhaite que ce Jules César conduit par son auteur puisse arriver bientôt à Berlin, et que j'aïe le plaisir de l'applaudir en vôtre presence. Vous n'avez rien perdu en ma lettre; ce ne sont que quelques mauvais vers de moins dans le monde, et quelque verbiage inutile dérobé à vôtre connoissance. Comme vous êtes poëte, mon cher Algarotti, je ne m'étonne point que vous compariez un morceau de papier bar-

bouillé par moi chetif, à ces flottes somptueuses qui apportent des trésors du nouveau monde.

L'heureuse imagination,
Le ton d'une Muse polie,
L'agrément de la fiction,
La vivacité du génie
De vos Poëtes d'Italie,
Et l'hiperbole en action
Par leur science si féconde,
Ont souvent étonné le monde,
Relevant de petits objets,
Et rabaissant de grands sujets;
Tout leur est soumis a la ronde.
Sublime eloquence, art divin,
Vous savez nous plaire, et séduire,
Et maîtresse du genre humain
Tout l'univers est vôtre empire.

Mais il faut à cette eloquence des Cicerons, des Voltaires, ou des Algarotti; sans quoi elle rassembleroit à une squélete privé de chairs, et de ces parties du corps humain qui l'embellissent, et lui donnent la vie.

J'attens tous vos ouvrages avec beaucoup de curiosité et d'impatience. Encore un coup de plume, et je vous enverrai le *Machia-*

chiavel, qui est d'allieurs tout achevé. Pour vous amuser en attendant, j'ajoute a cette lettre deux épitres sur l'usage de la Fortune, et sur la constance dans les difficultés de la vie, et dans l'adversité, avec un conte auquel un médecin a donné lieu. Vous trouverez ces amusemens assez frivoles, vous qui êtes dans un pays où l'on ne gagne que des batailles, et où l'on ne frappe que de ces grands coups qui decident de la fortune des Empires et du sort des Nations. Je voudrois pour ma satisfaction que vos libraires fussent aussi diligens que vos généraux. Pine me fait extrémement languir. J'ai la *Henriade* prête, et je n'attens que cette feuille eternelle de Virgile, qui paroît être collée pour jamais dans son imprimerie. Il me semble au moins qu'on devroit quelque préférence à Voltaire, car

Virgile lui cédant la place
Qu'il obtint jadis au Parnasse,
Lui devoit bien le même honneur
Chez maître Pine l'imprimeur.

J'attens de vos nouvelles, et je me flatte que vous voudrez bien avoir soin de tout

ce qui regarde ces impressions aux quelles je m'interesse beaucoup. Adieu, mon cher Algarotti, vous pouvez être persuadé de toute mon estime.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

VI.

à Remusberg ce 19 de Mai 1740.

A ma Muse vive, et légere
Ne fais pas trop d'attention;
Mes vers ne sont faits que pour plaire,
Et non pour la dissection.

Vous entrez dans un détail des épîtres que je vous ai envoyées, mon cher Algarotti, qui me fait trembler. Vous examinez avec un microscope des traits grossiers qu'il ne faut voir que de loin, et d'une maniere superficielle. Je me rends trop justice pour ne pas savoir jusqu'où s'etendent mes forces. Indépendamment de ce que je viens de vous dire, vous trouverez dans cette lettre deux nouvelles épîtres, l'une sur la necessité de l'étude, et l'au-

tre

tre sur l'infamie de la fausseté. J'y ai ajouté un conte sur un mort qu'on n'a point enterré, parce que un prêtre avoit promis sa résurrection. Le fond de l'histoire est vrai au pied de la lettre, et semblable en tout a la maniere dont je l'ai rapporté; l'imagination a achevé le reste.

Vous, qui naquites dans ces lieux
Où Virgile parla le langage des Dieux,
Qui l'apprites dès la nourrice,
Jugez avec plus de justice
De mes vers négligés et souvent ennuyeux.
Entouré de frimats, environné de glace
La lire tombe de mes mains.
Non, pour cultiver l'art d'Horace
Il faut un plus beau ciel, et des plus doux destins.

Je suis persuadé que la vie de César que vous composez fera honneur à ce vainqueur des Gaules.

Ce généreux usurpateur
Me plaira mieux dans vos ouvrages
Qu'à Rome au milieu des hommages
D'un peuple dont il fut vainqueur.

Comme je m'apperçois des délais de Pine, j'ai pris la résolution de faire imprimer l'*Anti-Machiavel* en Hollande, et je vous

prie en même temps de vous informer combien couteroient tous les caracteres d'argent les plus beaux que l'on a, et qui font la collection d'une imprimerie complette. J'ai envie de les acheter, afin de faire imprimer l'*Henriade* sous mes yeux.

De la bavarde Renommée
Prenant les ailes et la voix
Du Cigne de Cirey je louerai les exploits.
La Henriade relimée,
De nouvelles beautés sans cesse ranimée
Jusqu'aux *Bracmanes* des Chinois
Et des rives de l'Idumée
Volera, comme je prévois.

Je ne sai que répondre à vôtre charmante gazette, si non que la nôtre jusqu'a present ne fournit que des sujets tristes, et qu'elle pourroit, comme je le prévois et le crains, fournir dans peu des matieres encore plus tragiques. Ce qu'il y a de sur, c'est que nous n'avons point de bals, ni de mascarades; que nous ne conquerons point de royaumes, mai aussi n'avons-nous point de guerre. C'est à présent le tems de nôtre sommeil et de l'inaction. Il faut croire que lorsqu'il aura duré son periode,

de, un autre lui succedera. Je sai bien que pour ce qui me regarde, je souhaite avec beaucoup d'empressement que mon tems vienne de vous revoir. Vous êtes trop aimable pour qu'on puisse vous connoître sans vous desirer. Faites donc, je vous prie, que je puisse bientôt me satisfaire, et soyez persuadé que je suis plein d'estime et d'amitié pour vous. Adieu.

VII.

à Charlottenbourg ce 2 de Juin 1740.

Mon cher Algarotti, mon sort a changé. Je vous attends avec impatience; ne me faites point languir.

FÉDERIC.

Venez, Algarotti, des bords de la Tamise
Partager avec nous nôtre destin heureux.
Hâtez-vous d'arriver en ces aimables lieux.
Vous y retrouverez Liberté pour devise.

Ceci

Ceci doit vous faire entendre que depuis quatre jours Féderic II. a succedé a Féderic Guillaume.

Tout son peuple avec nous ne se sent pas de joie.
Lui seul, en tendre fils, à la douleur en proie,
Peu sensible aux attraits d'un destin si flatteur
Mérite d'être aimé, de regner sur ton coeur.

Ne gaudia igitur nostra moreris. Algarotti venturo Phosphore redde diem.

mille et mille complimens au digne mylord Baltimore. Je le salue par tous le cinq points de géométrie.

Le Roi s'est declaré Maçon, et moi de même a la suite de mon Héros. Considerez-moi comme un maître Maçon.

Le Roi a commencé par répandre ses bienfaits sur son peuple; il le nourrit, et ne fait de jour à autre que de donner à pleines mains. Après cela parlez-moi de Titus. Venez bientôt.

Ce 3 Juin An de salut 1740.

4.me jour du regne de mon adorable Maître.

Vôtre tendre ami et serviteur

A. Keyserlings.

VIII.

à Charlottenbourg ce 21 de Juin 1740.

Mon cher Cigne de Padoue, j'ai reçu vos lettres avec bien du plaisir; mais j' avoue que j'ai encore dix fois plus d' empressement à vous voir vous-même qu' à lire vos lettres. Je vous prie de me satisfaire au plutôt, et d' être persuadé que malgré l'accablement d'affaires dans le quel je me trouve, je sens cependant beaucoup que vous me manquez. Satisfaites-moi donc le plus promptement qu'il vous sera possible. Ayez soin de l'imprimerie la meilleure, et la plus complette que vous pourrez trouver, et soyez bien persuadé de l' estime que j'ai pour vous.

○○*○*
○○*
○

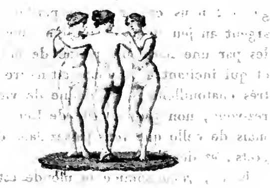
IX.

à Remusberg ce 24 de Sept. 1740.

Mon cher Cigne de Padoue, Voltaire est arrivè tout étincelant de nouvelles beautés, et bien autrement sociable qu' à Cleves. Il est de très-bonne humeur, et se plaint moins de son indisposition que d' ordinaire. Il n' y a rien de plus frivole que nos occupations. Nous quintessencions des odes, nous déchiquetons des vers, nous faisons l' anatomie des pensées, et tout cela en observant ponctuellement l' amour du prochain. Que faisons nous encore? nous dansons à nous essoufler, nous mangeons à nous crever, nous perdons nôtre argent au jeu, nous chatouillons nos oreilles par une harmonie pleine de mollesse, et qui incitant à l'amour fait naître d'autres chatouillemens. Chienne de vie, direz-vous, non pas de celle de Remusberg, mais de celle que vous passez dans des regrets, et des souffrances.

Enfin, voila comme le monde est fait, et

et voila comme l'on vit dans la petite contrée de Remusberg. J'avois oublié de vous dire que Maupertuis est si amoureux des nombres et des chiffres, qu'il préfére A plus B minus Y à toute la société d'ici. Je ne sai si c'est qu'il aime tant l'algebre, ou si nôtre monde l'ennuye? Du moins soyez bien persuadé que le Cigne de Padoue manque beaucoup à nôtre société, malgré le Cigne de Cirey, et celui de Mittau. Adieu, illustre invalide de l'empire de l'amour. Guerissez-vous des blessures de Cithére, et faites du moins que nous profitions à Berlin de vôtre esprit, tandis que les put.... ne pourront profiter de vôtre corps.



X.

à Remusberg ce 11 *de Octobre* 1740.

Mon cher Algarotti, j'ai vu par vôtre lettre que vous étiez content du décorateur de Penne. Il faut qu'il attende mon arrivée, pour que je voie son ouvrage. Vôtre lettre au comédien est belle, et flatteuse pour lui et pour moi, mais il me semble que vous n'auriez du tant appuyer sur la magnificence, car à présent il va demander le double de ce qu'il auroit demandé sans cela.

J'ai toujours la fievre à peu près de même; j'ai cependant fait l'exorde du Poëme que vous savez. Il faudra encore bien amasser des matèriaux, et arranger des faits avant que d'avoir arrangé et plié le sujet aux regles de l'epopée; mais nous y aviserons.

Je me retrouve ici chez-moi, et plus rendu à moi-même qu'à nul autre endroit. Dès que j'aurai encore fait un voyage à Ber-

Berlin, je reviens ici pour ne plus quitter Remusberg.

Faites mes complimens a Maupertuis, et dites-lui que j'avois arrangé dans ma tête de-quoi lui donner de l'occupation suffisante. Je vais prendre ma fievre. Adieu. Je vous reverrai, je crois, Dimanche, ou Mardi.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

XI.

à Remusberg ce 20 d'Octobre 1740.

Ami, le Sexe de Berlin
Est ou bien prude ou bien catin,
Et la sort de toutes les belles
Est de passer par mainte main.
Plaire, aimer, paroître fideles
Est l'effet de l'amour du gain;
Mais faites à donner, à prendre,
Leur générosité sait rendre
Le soir tout l'acquis du matin,
De Naples un certain dieu mutin
Dieu de douleur, de repentance
Dit-on, s'assujettit la France,

Et

Et ravagea comme un lutin
Tout c... friand, tout v... enclin
Au plaisir de l'intemperance.
Bientôt du dieu la véhémence
Le transporta chez le Germain.
Ce n'est que par reconnoissance
Que quelque equitable put....
Vien de restituer son bien
Au gentil Cigne de Florence.

J'en suis bien fâché, car je paye ma quote part du malheur qui vient de vous arriver. Vous êtes a Berlin, et je suis a Remusberg. Vôtre secret sera inviolablement gardé; l'honneur de ma nation me tient trop à coeur pour que je m'avise de divulguer qu'on maltraite à Berlin un homme que j'estime, et que je chéris.

Prenez toutes les précautions que vôtre santé exige, et ne venez ici que lorsque vous le pourrez sans risque. Je travaille, en attendant, tantôt à une ode, tantôt à quelque autre piece; le tout cependant légérement, car mon corps cacochime ne permet guère à mon ame de s'élever aussi haut que celle des Algarotti, et des Voltaires. La maladie enchaine mon esprit, et tient mon imagination en cage.

Je

Je crois que monsieur de Coinsi est très bien à Strasbourg, et qu' il seroit de trop ici. Ne prenons que la fleur du genre humain, et émondons les feuilles inutiles, et les racines pourries: un bouquet doit être choisi. J'ai reçu deux editions complettes du *Machiavel*. Gresset m'adresse une ode où il me démasque Toutou. Je ne saurois qu'y faire, je suis né pour être decouvert. Je l'ai été comme comte Dufour, je le suis comme auteur. Il n'y a de ressource pour moi que dans un fond inépuisable d'effronterie.

Du centre de la Faculté
Ma fidelle fievre salue
Votre nouvelle infirmité;
Mais craignez qu'à pas de tortue
Sa douleur cuisante et aigue
Pour quitter vôtre humanité
Ne soit et rétive, et têtue.
Comment vous quitter autrement?
Lors qu'on fait tant que vous connoître,
Aimable Cigne, on ne peut être
Qu'enchanté de vos agrémens,

Vous connoissez mes sentimens. Il seroit superflu de vous répéter combien je vous estime.

XII.

à Remusberg ce 25 de Octobre 1740.

Mon cher Algarotti, j'ai vu par vôtre lettre la façon favorable dont vous jugez de mon ébauche de Machiavel; mais je me rends assez justice en même tems pour me dire, que vous avez desarmé vôtre critique à cette lecture, et que vous avez cru que c'est toujours beaucoup, lorsque l'ouvrage d'un Roi peut atteindre au médiocre.

Je passe au sujet le plus solide de vôtre lettre, où il s'agit de vôtre personne et de mes interêts. Je vous avoue que je connois peu, ou pour mieux dire, personne qui ait autant que vous de talens pour toutes les choses généralement. Je suis sûr que vous êtes capable plus que qui que ce soit pour être employé dans des affaires solides; mais par cela même, mon cher Algarotti, souvenez-vous du *caccia riserbata*. Il faut vous reserver pour

des

des bonnes occasions. Ma négociation avec l'Angleterre se terminera vers le retour du Cap.[tea] en Angleterre, et vraisemblablement alors tout doit être fini et réglé. Mais il se pourra trouver des endroits où vous me serez infiniment plus nécessaire, et où il s'agira de connoître prémierement le terrein. Je vous reserverai pour les bonnes occasions. Mais cependant si entre ci et ce temps-la vous avez envie de faire quelque voyage, je m'offre volontiers à vous en fournir les frais d'une façon convenable, et de vous donner un titre qui pourra vous acheminer a quelque chose de plus haut. Parlez-moi naturellement, et soyez persuadé que je me ferai un plaisir de vous obliger, et de faire vôtre fortune. Mais soyez toujours rond et sincere. Parlez-moi sans détour, et ne me cachez jamais vos vües et vos idées; tant qu'elles seront faisables, je n'y serai jamais contraire. Mais il est bien naturel que je commence par penser à moi-même, et que je ne me prive point du plaisir de vous voir sans que j'en aïe une raison d'interét suffisante, ou que vous

ayez envie de faire un voyage pour quelque temps.

Vous connoissez l'amitié, et l'estime que j'ai pour vous.

✦○✦○✦○✦○✦○✦○✦○✦○✦○✦○✦○✦

XIII.

à Remusberg ce 28 *d'Octobre* 1740.

Mon cher Algarotti, je conviens de très bon coeur que mon *Machiavel* contient les fautes que vous m'indiquez; je suis même très persuadé qu'on ponrroit y ajouter et y diminuer une infinité de choses qui rendroient le livre beaucoup meilleur qu'il n'est. Mais la mort de l'Empereur fait de moi un trés mauvais correcteur. C'est une epoque fatale pour mon livre, et peut-être glorieuse pour ma personne. Je suis bien aise que le gros du livre vous ait plu; je fais plus de cas du suffrage d'un homme sensé et pénétrant, que de l'éloge ou du blâme du vulgaire des auteurs.

De

De tous ces vils auteurs dont la vaine cohüe
Croasse dans la fange aux pieds de l'Hélicon,
Se poursuit par envie, et se traîne en tortue
Sur le pas d'Apollon.

Vous pouvez garder le livre en toute sûreté, car j'en ai reçu aujourd'hui une vingtaine d'exemplaires.

Nous faisons ici tout doucement les Césars, et les Antoines, en attendant que nous puissons les imiter plus réellement. C'est ce que l'on appelle balloter en attendant partie.

Je suis bien aise que les images de ces grands hommes vous aient fait plaisir au cabinet des Medailles. J'aurois souhaité seulement que leur vüe eût eu le merite de vous guerir, comme on le prétend de l'image miraculeuse de la Sainte Dame de Lor....

Je n'irai point à Berlin. Une bagattelle comme c'est la mort de l'Empereur ne demande pas de grands mouvemens. Tout étoit prévu, tout étoit arrangé. Ainsi il ne s'agit que d'exécuter des desseins que j'ai roulé depuis long tems dans ma tête.

Les medecins m'ont promis que dans

quinze jours la fievre feroit divorce avec moi, et je leur ai promis de les payer comme un Roi Catholique païeroit en pareille occasion un Pape qui lui donneroit dispense.

Mons. de Beauveau a du feu au cul qui le presse de venir ici. Il croit quitter Berlin au plustôt; mais je suis sur qu'il n'en bougera pas les premiers six mois. Voltaire arrivera ici dans quinze jours. Emilie est à Fontainebleau, et lui il part de la Haye. Ne pouvant aller en France, la Prusse sera le pis aller.

J'attens toujours que vous vouliez vous déclarer sur votre sort. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il vous faut, et ce que vous voulez pour que composition se fasse, et que je puisse voir jour à vôtre établissement. J'attens le tout avec impatience, vous assurrant que je suis tout à vous.

○○*
○

XIV.

à Remusberg ce 2 de Nov. 1740.

Mon cher Algarotti, dans ce tems de crise je n'ai guère eu le temps de vous écrire. Les grandes nouvelles qui depuis huit jours se succedent si promptement, donnent de l'occupation à la politique, et les affaires commencent à prendre un train si sérieux, qu'il ne suffit pas d'une prudence ordinaire pour se conduire, et que pour bien faire il faudroit percer dans l'avenir, et lire dans le livre des destins les conjonctures et les combinaisons des tems futurs.

La premiere de vos lettres n'est pas l'himne d'un cigne mourant, mais c'est le chant d'une Sirene, qui étant trop flatteur séduiroit très facilement quiconque voudroit se croire tout ce qu'une imagination italienne est capable de créer.

La seconde est à peu près telle qu'Antoine l'éut ecrite à César, dans le tems

que ce dernier faisoit la conquête de l'Angleterre.

Je suis persuadé que c'est pour vous le plus grand plaisir du monde d'être à la veille des plus grands événemens de l'Eurôpe, et de voir débroüiller une fusée qui assurement ne sera ni facile ni prompte à mettre en ordre. Les tableaux de nos tems vous fourniront des crayons de ce qu'étoient ces grandes révolutions du tems de la République Romaine, et vous donneront peut-être encore plus de force pour les décrire, comme de certains peintres qui se proposent le sujet de Troie en flammes, sont bien aises de voir des embrasemens pour en avoir l'imagination plus frappée.

Expliquez-vous un peu plus clairement sur vôtre sujet, je vous prie, afin que je puisse vous satisfaire selon votre façon de penser. Quant au titre, ce sera pour cet hiver à Berlin; quant au reste je voudrois un langage un peu moins enigmatique.

Adieu, cher Cigne: Je vous souhaite le retour de votre santé, et des vos forces, en vous assurant de mon amitié, et de mon estime.

XV.

à Remusberg ce 8 *Nov.* 1740.

Ton Apollon te fait voler au ciel,
Tandis, ami, que rampant sur la terre
Je suis en butte aux carreaux du tonnèrre,
A' la malice, aux dévots dont le fiel
Avec fureur cent fois a fait la guerre
A' maint humain bien moins qu'eux criminel.
Mais laissons là leur imbecille engeance
Heurler l'erreur, et prêcher l'abstinence
Du sein du luxe et de leurs passions.
Tu veux percer la carriere immense
De l'avenir, et voir les actions
Que le destin avec tant de constance
Aux curieux bouillans d'impatience
Cacha toujours très scrupuleusement.
Pour te parler tant soit peu sensément,
A' ce Palais qu'on trouve dans Voltaire,
Temple où Henri fut conduit par son pere,
Ou tout paroît nud devant le destin,
Si son auteur t'en montre le chemin,
Entierement tu peux te satisfaire.
Mais si tu veux d'un fantasque tableau,
En ta faveur, de ce nouveau cahos

Je

Je vais ici te barboüiller l' histoire,
De Jean Calot empruntant le pinceau.
Premierement vois bouilloner la gloire
En feu d' Enfer attisé d' un demon;
Vois tous les fols d' un nom dans la mémoire
Boire à l' excès de ce fatal poison;
Vois dans ses mains secoüant un brandon
Spectre hideux, femelle affreuse et noire,
Parlant toujours langage de grimoire,
Et s' appuyant sur le sombre soupçon,
Sur le secret, et marchant à tâtons,
La politique implacable harpie,
Et l' intéret qui lui donna le jour
Insinuer toute leur troupe impie
Auprès des Rois, en inonder leur cour,
Et de leurs traits blesser les coeurs d' envie,
Soufler la haine, et broüiller sans retour
Mille voisins de qui la race amie
Par maint himen signaloit leur amour.
Déjà j' attends l' orage du tambour,
De cent héros je vois briller la rage
Sous les beaux noms d' audace, et de courage;
Déjà je vois envahir cent états,
Et tant d' humains moissonés avant l' age
Précipités dans la nuit du trépas.
De tous cotés je vois croître l' orage,
Je vois plus d' un illustre et grand naufrage,
Et l' univers tout couvert de soldats.

Je

Je vois .... (1) Petit-Jean vit bien davantage.
A' vous, à vôtre imagination
C'est à finir; car ma muse essouflée
De la fureur, et de l'ambition
Te crayonnant la désolation,
Fuyant le meurtre, et craignant la mêlée
S'est promptement de ces lieux envolée.

Voila une belle histoire des choses que vous prévoyez. Si don Louis d'Acunha, le cardinal Alberoni, ou l'Hercule mitré avoient des commis qui leur fissent de pareils plans, je crois qu'ils sortiroient avec deux oreilles de moins de leurs cabinets. Vous vous en contenterez cependant pour le présent. C'est à vous d'imaginer de plus tout ce qu'il vous plaira. Quant aux affaires de vôtre petite politique particuliere, nous en aviserons à Berlin, et je crois que j'aurai dans peu des moyens entre mes mains pour vous rendre satisfait et content.

Adieu, cher Cigne. Faites-moi entendre quelquefois de vôtre chant, mais que ce ne soit point selon la fiction des poëtes en

(1) De la Comédie des Plaideurs.

en rendant l'ame aux bords du Ximoïs. Je veux de vos lettres, vous bien portant et même mieux qu'à présent. Vous connoissez et êtes persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

XVI.

à Remusberg ce 13 de Nov. 1740.

Mon cher Cigne, vous êtes né, je crois, pour voir arriver de vos jours de grands evénemens. Voila donc l'Imperatrice de toutes les Russies morte, ce qui va faire un terrible changement dans les affaires de cet immense empire. En Saxe on joue aux osselets, et l'on est plein de l'orgueil le plus parfait qu'il y a dans le monde: en France on joue au plus fin, et l'on guétte sa proie: en Hollande on tremble, et l'on fait pis encore: à Vienne on se tourne de tous cotés pour prendre une bonne resolution; on a la cangrene dans le corps, et l'on craint une opération dou-

lou-

loureuse, seul remede qui pourroit la guérir: à Remusberg on danse, on fait de vers, et l'on n'a plus la fievre: à Berlin les cignes qui se sont brulé les ailes se les font guérir: et en Dannemarc le Roi et ses sujets mangent du gruau et du sarrasin à en crever. Voila la gazette d'aujordhui. Adieu cher Cigne. À Berlin un quart d'heure d'entretien sur vos affaires les mettront, j'espere, dans une situation que vous pourrez être content.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

XVII.

à Remusberg ce 16 *de Nov.* 1740.

Mon cher Algarotti, je suis fait pour le tristes événemens. Je viens d'apprendre la mort de Shum mon ami intime, qui m'aimoit aussi sincérement que je l'aimois, et qui m'a témoigné jusqu'à sa mort la confiance qu'il avoit en mon amitié et dans ma tendresse dont il étoit persuadé. Je voudrois plutôt avoir perdu des millions.

On

On ne retrouve guère des gens qui aïent tant d'esprit avec tant de candeur, et de sentimens. Mon coeur en portera le deuil, et cela d'une façon plus profonde qu'on ne le porte pour la plus part des parens. Sa mémoire durera autant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines, et sa famille sera la mienne. Adieu, je ne puis parler d'autre chose. Le coeur me seigne, et la douleur en est trop vive pour penser à autre chose qu'à cette plaie.

XVIII.

à Ruppin ce 29 de Nov. 1740.

Mon cher Algarotti, je ressens autant de plaisir de vous revoir après une longue absence qu'en pouvoit trouver Médor de se rapprocher de sa chere Angélique, avec la difference que mon esprit tout seul participe à cette volupté, et qu'il n'aime à courtiser le vôtre que pour se réchaufer aux feux de vôtre brillant génie.

Mon

Mon arrivée à Berlin produiroit, je pense, un aussi mauvais sujet de médaille, que le nom d'Hercule pouvoit établir une conformité entre le cardinal Roi et le héros païen. Cependant il se trouveroit des médailleurs capables de graver l'une, comme il s'est trouvé un Le Moine assez flasque pour peindre l'autre.

Les Anglois enfin vont faire les héros, et les ordres du cabinet royal ont rendu les vents favorables à l'amiral Noris. Remarquez seulement que lors qu'il s'agissoit de roter à Torbay, le duc de Cumberland y étoit, et qu'il est absent lors qu'on met actuellement à la voile. Il danse à s. James au lieu de combattre à la Jamaique. Je ne sais pas trop encore ce que feront les troupes de terre; mais je présume qu'elles n'auront pas les vents contraires, et j'ai assez de foi pour croire que les circostances nouvelles et les combinaisons futures rempliront bien les quatre pages des gazettes. Heureux Algarotti! que vous allez avoir de plaisir sans avoir de peine, ni le rude soin de vôtre gloire à conserver. Vous verrez la tragédie,

die, et vous siflerez les acteurs qui ne représenteront pas bien; tandis que la Gaussin, du Frêne, Crebillon, ou Voltaire tremblent pour les succès de la piece, et employent toute leur capacité et leurs talens pour la faire réussir.

C'est ainsi que dans le monde le ciel partage les destins; les uns sont nés pour travailler, les autres pour jouir. Je vous souhaite, et ne vous envie point tout ce que la Providence a daigné faire pour vous, à condition que vous m'aimiez, et que vous soyez persuadé de l'estime que j'ai et que j'aurai toute ma vie pour le Cigne de Padoue. Adieu.

FÉDERIC.

Keyserling doit être à présent à Berlin sain, et gueri de toute infirmité.

○○*○*
○○*
○

XIX.

à Milcau ce 20 de Decembre 1740.

Vous allez donc partir, et vous négocierez tandis que nous combattrons. Je suis sur le point d'investir Glogau, et dès que je commencerai le siege, cela ira bien vite. Ils ne peuvent tenir que trois jours, et de là nous volerons à Breslau, où j'espere de trouver des intelligences, et de pousser cet hiver jusqu'à la Niesse.

Adieu, voyagez en paix et négociez avec succès, et soyez aussi heureux que vous êtes aimable. Quelques services que vous me rendiez, ils n'approcheront jamais du plaisir que me fait vôtre présence.

○○*○*
○○*
○

XX.

à Otmachau ce 17 de Janvier 1741.

J'ai commencé à régler la figure de la Prusse. Le contour n'en sera pas tout à fait regulier; car la Silésie entiere est conquise, hors une misérable bicoque que je tiendrai peut-être bloquée jusques au printems qui vient.

Toute cette conquête n'a couté jusqu'à présent que la perte de 20 hommes, et de deux officiers, dont l'un est le pauvre Durege que vous avez vu à Berlin.

Vous me manquez beaucoup. Dès que vous aurez parlé d'affaires, vous voudrez bien me l'écrire. Dans tous ces 60 milles que j'ai faits, je n'ai trouvé aucun humain comparable au Cigne de Padoue. Je donnerois volontiers dix lieues cubiques de terre pour un génie semblable au vôtre. Mais je m'apperçois que je vais vous prier de revenir me rejoindre, lorsque vous n'êtes pas encore arrivé. Hâtez-vous donc d'arriver,

d'exé-

d'exécuter vôtre commission, et de revoler a moi. Je voudrois que vous eussiez le chapeau de Fortunatus; c'est la seule chose qu'on puisse vous souhaiter.

Adieu, cher Cigne de Padoue. Pensez, je vous prie, quelquefois à ceux qui se font échiner ici pour la gloire, et sur tout n'oubliez pas vos amis qui pensent mille fois à vous.

XXI.

au camp de Hermsdorf ce 15 *de Juin* 1741.

Mon cher Algarotti, je vous attends avec bien de l'impatience, plus aise de vous posseder comme ami, que de recevoir de vos lettres comme ministre. Vous êtes à présent à Lyon où je vois vôtre esprit enrichi de tout ce que l'industrie des manufacturiers a produit de rare et d'utile dans cette ville. Je ne sais pas trop ce que l'on dit de moi en France, mais tant sais-je bien que ma réputation ne flaire

pas baume à Vienne. On fait des prières publiques contre moi, et peu s'en faut que ceux qui consultent fort l'apocalipse ne me débitent pour l'antechrist.

Vous pouvez venir en toute sûreté de Berlin à Breslau, et de là vous ne viendrez au camp qu'à bonnes enseignes. Ne craignez point le sort de Maupertuis. Il se l'est attiré en quelque façon, et je vous répons corps pour corps de vôtre sûreté.

Adieu, cher Cigne de Padoue. Dès que je vous saurai arrivé, vous aurez de mes nouvelles, et cela amplement. Ne doutez point de l'estime que j'ai pour vous.



DEL CONTE

ALGAROTTI

XXII.

à Dresden ce 29 Janvier 1742.

SIRE

V. M. fut elle aux trousses des Autrichiens voudra bien me permettre de la féliciter sur l'Empéreur, qu'elle a fait élire, et dont elle va conserver les états. Les Césars donnoient tantôt un roi aux Daces et tantôt aux Parthes: V. M. donne un empéreur à la plus puissante partie de l'Europe. Voila encore une bataille que V. M. a fait perdre à la Reine de Hongrie à Francfort, bataille après laquelle il faut bien qu'elle songe sérieusement à la paix. Ce ne sera pas cette paix que nous peignent les poëtes déesse aimable mère des arts et de l'abondance, et suivie des plaisirs; mais un squélete de divinité mutilé en grande partie, et tout

estropié, enfant de la dure nécessité. Ils voyent maintenant a Vienne, Sire, la prophétie de V. M. accomplie dans toute sa plenitude; et il n'a fallu pour cela ni des siecles, ni les semaines de Daniel. Cet homme, Sire, dont V. M. a battu le prince par des manoeuvres d'esprit si élégantes et si fines, a dit une chose d'ailleurs que V. M. vient de fortement prouver, qu'il fait beau de prophétiser quand on est inspiré par 60 mille hommes. Voila donc V. M. roi prophéte autant par sa science dans la musique, et par la beauté de ses vers, que par l'accomplissement de ses prédictions: et plus prophéte encore par raport à la force de l'inspiration. Je ne sai pas au reste si ce roi tant vanté gagnoit en passant les cœurs d'une ville entiere, comme V. M. vient de faire à Dresden. Elle s'est élevée un temple dont tous les honnêtes gens aimables sont les sacrificateurs, et qui retentit continuellement du concert harmonieux de ses louanges. On se flatte, Sire, que V. M. va repasser par ici après sa belle expedition, dans la quelle elle va imiter César par la profon-

deur

deur du dessein autant qua par la célérité de l'éxécution. Puisse-je, Sire, la voir bientôt couronnée de nouveaux lauriers faire succeder les plaisirs aux travaux, repasser de Thrace à Cythere.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL RE.

XXIII.

Cigne le plus inconstant, et le plus léger du monde.

Le Lutin qui promene ma vagabonde destinée m'a conduit à Olmutz, de là à la tête des armées, et me conduira de là dieu sait où. Les François ont donné un Empéreur aux Allemands; les Autrichiens ont excroqué son héritage à cet Empéreur; les Saxons veulent les en chasser de leur canapé: les Prussiens veulent courir au secours de leurs alliés au travers des boues, des frimats, des travaux et des dangers.

La paix s'ensuivra si elle peut; mais tant sais-je bien qu'elle sera toujours très agréable à tout le monde; que la Reine du bal païera à la vérité les violons, mais qu'elle sera trop heureuse de se délasser de la fatigue de la danse.

J'ai vu Dresde en lanterne magique; je ne sais quand j'y repasserai. Comme je n'aime point à faire les choses à demi, je ne partirai d'ici qu'après avoir bien consolidé mon ouvrage. Cela fini, et paix venue je me rendrai aux arts, et Berlin aux plaisirs. Pour vous, papillon inconstant et volage, je ne sai ce que vous deviendrez. Emporté par le feu de vôtre imagination peut-être irez-vous griller sous le brasier de l'équateur; peut-être irez-vous avec Maupertuis greloter en Islande. Que m'importe quel climat vous habiterez, dès que ce n'est pas le mien?

Adieu, ne demandez rien d'une tête dont les traits d'imagination ne consistent qu'en paille hachée, en foin, et en farine. Je donne le métier à tous les diables, et je le fais cependant volontiers. Voila à quoi l'on peut connoître les contradictions de

l'es-

l'esprit humain. Adieu encore une fois, aimable, mais trop léger Algarotti; ne m' oubliez pas dans les glaçons de la Moravie; et de l' opera de Dresde envoyez-moi, s' il se peut, par le soufle de zéphir quelques bouffées des roulemens de la Faustine.

FÉDERIC.

Mes complimens à ce Jésuite qui seroit un homme aimable s' il n' étoit point ecclésiastique, et qui a assez de mérite pour être païen comme nous.



DEL CONTE

ALGAROTTI

XXIV.

à Dresden ce 9 Fevrier 1742.

SIRE

Si je ne savois pas combien d'ames il y a dans le corps de V. M. je serois étonné de tout ce qu'elle peut faire à la fois! Quoi donc! dans le tems que V. M. va faire la plus importante marche qu'on ait peut-être fait depuis Pharsale et Philippes; dans le tems qu'elle court sauver l'Empire, l'Empéreur, la France et les alliés, elle trouve sous sa main les comparaisons et les traits que Chapelle et Chaulieu ne trouvoient que dans le sein du Temple, et dans le repos de Paris! La paille hachée et le foin deviennent entre les mains de V. M. du mirte et des roses, en attendant qu'ils se changent en lauriers. Les Graces mêlées avec les grenadiers suivent

Ana-

Anacréon qui marche sur les traces de César. V. M. a donné peut-être bataille à l'heure qu'il est, et a remporté une seconde victoire dans sa premiere année militaire. C'est bien, Sire, le plus brillant rôle que prince ait jamais joué, que celui que V. M. joue à présent. Maître des destins dont elle tient le livre entre ses mains, elle va en faire chanter une page aux autrichiens sur la basse continue du canon. Rien de plus glorieux pour V. M. que de finir à la tête de ses alliés une guerre qu'elle a commencé sans en vouloir aucun: et de redonner la paix à cette Europe qu'elle a mis en feu. Puisse cette paix aimable venir bientôt mêler son olivier aux lauriers dont V. M. est couronnée; et puisse Berlin après avoir été aussi long tems la Sparte de l'Europe en devenir l'Athenes! Que les beaux arts maintenant arretées peut-être en quelque méchant cabaret sur la route arrivent enfin à sa résidence, et que mes inscriptions pour les trois bâtimens qui ne sont encore que sur les tablettes de leur Apollodore soyent bientôt gravées dans le bronze!

Mais

Mais surtout qu' Apollon lui même, après avoir quitté ses fleches, ministres de la mort, reprenne sa lyre, organe du plaisir, et nous redonne de ses chansons qui seront aussi immortelles que ses campagnes. Il m'étoit tombé dans l'esprit de dire de ces chansons, que seront aussi *immortelles, que ses blessures sont mortelles*. Mais n' est-ce-pas, Sire, que le jeu de mot auroit été fade? n' est-ce-pas, Prince aimable, à qui l' on peut proposer un probléme d' esprit à la tranchée, et qui peut faire une épigramme sur les hussards aux quels il donne la chasse? Ces chansons immortelles m' attireront toujours à Berlin soit du brasier de l' équateur, soit de la glaciere de l' Islande, et Frédéric sera toujours pour moi ce que *Lalagé* étoit pour Horace. Il est, Sire, je crois ridicule de découvrir de la sorte ses sentimens et ses foiblesses aux princes autant qu' aux femmes. C' est le plus sûr moyen de ne jamais coucher avec les unes, et de geler toujours dans l' antichambre des autres: mais le moyen de conserver son sang froid avec un Prince qui après avoir été les délices

de

de tous les particuliers, a été la maitresse de toutes les puissances de l'Europe: d'un Prince qui a dans l'esprit toutes les graces de la coquetterie, cette mère charmante de la volupté: d'un Prince enfin qui sait faire tourner la tête aux jésuites mêmes, quand il le veut? Tout ce que je prends la liberté de dire là à V. M., qui feroit une déclaration dans toutes les formes en cas de besoin, prouvera au moins à V. M. la constance du gout de ce cigne qu'il lui plait d'appeller *le plus inconstant et le plus léger du monde*. Quand il seroit possible que les princes pussent avoir des torts avec les particuliers, et quand il seroit possible, ce qui est plus impossible encore, que V. M. les eut tous avec moi, je l'aimerai toujours; par ce qu'elle est l'homme le plus aimable qu'il y ait au monde. Voila, Sire, toute royauté à part, ma confession de foi, dont je serois, s'il le falloit, l'apôtre et le martyr. Si la divinité doit quelque reconnoissance aux mortels, que V. M. aime un peu son fidele croyant, et qu'elle se souvienne de tems à autre au milieu de ses trophées, et de ses

vi-

victoires de celui qui aura toujours l'honneur d'être etc.

P. S. Le p. Guarini pénétré des bontés de V. M. se met à ses pieds: il ne lui manque qu'un plumet blanc et un panier, et des cheveux frisés: il ne lui manque enfin que l'uniforme des gens aimables. Que dirai-je a V. M. de la Faustine? les éxtases des nations qu'elle a causé ne lui paroissent rien en comparaison des applaudissemens de ce Prince, dont on ne sauroit entendre parler sans l'admirer, et qu'on ne sauroit voir sans l'aimer. Voici un air, Sire, avec ses passages favoris qu'elle prend la liberté de lui envoyer. J'ai eu beau appeller zéphir afin qu'il en fut le porteur, il n'y a eu que borée qui m'ait répondu. On se prépare ici à donner un nouvel opera à V. M. même au milieu du carême, où la musique chez nous n'est que pour les anges et les ames dévotes. Que le liberateur de l'Allemagne, que le sauveur de la ligue veuille bientôt changer les tambours et les trompettes contre la flûte et les violons: et Lobkowitz contre la Faustine.

DEL RE.

XXV.

à Znahuc ce 27 de Fevrier 1742.

Mon cher Cigne, l'homme propose, et l'événement dispose. Je vous avois écrit une grande lettre moitié vers, moitié prose, assurément point pour être lue de messieurs les hussards; cependant ces malheureux me l'ont escamottée, de façon qu'il ne dépend que de vous de la leur redemander. J'ai ici un travail prodigieux, et d'un détail enorme, de façon que les muses se reposent attendant partie. Je ne sais si je pourrai si tôt quitter résidence, à cause qu'il arrive tout plein d'événemens qui demandent prompte résolution, et que, si je partois, et que par la négligence de l'un ou de l'autre les choses tournassent à mal, tout le monde m'en chargeroit. L'on paie bien cher ce desir de réputation, et il en coute bien des peines, et des soins pour l'acquerir, et pour

se

se la conserver. Adieu, ma page ne me permet pas que je vous en dise davantage.

FÉDÉRIC.

Mes complimens au Jésuite par excellence.

★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★

XXVI.

à Selovitz ce 20 de Mars 1742.

Mon cher Algarotti, je suis ici dans un endroit qui appartenoit au chancelier de cour Sinzendorf. C'est une maison de plaisance extrémement belle, attachée a un jardin qui auroit été beau si le maître l'avoit achevé. Le tout situé aux bords d'une riviere qu'on appelle la Swertza, et aux pieds d'une montagne que sa fécondité a rendu fameuse parmi les meilleures vignes de ce pays.

Cette rive toujours au doux repos fidéle
Semble au bruit du canon étrangere et nouvelle.

Au

Au lieu des voluptés, de la profusion,
Tout s'apprête au carnage, à la destruction.
Ces arbres qu'une main bienfaisante et soigneuse
Cultivoit pour orner cette campagne heureuse
Sont d'abord destinés pour combler ces fossés
Qu'à Brinn les ennemis autour d'eux ont creusés;
Et ces troupeaux nombreux qui couvroient la prairie
De nos soldats vainqueurs calment la faim hardie;
La vigne se transforme en fagot de sarment,
Et par tout en soldat se change le paysan.
Ainsi lorsque les vents précurseurs des orages
Du nord, et du couchant rassemblent les nuages,
Que la tempête gronde, et le ciel s'obscurcit,
Le choc des elémens se prépare à grand bruit.

Nous nous attendons dans peu à une bataille qui aura pour objet les interêts de l'Europe entiere divisée.

La victoire décidera du sort de l'Empereur, de la fortune de la maison d'Autriche, du partage des alliés, et de la préséance de la France ou des Puissances maritimes. Ses influences s'étendront des glaçons de Finlande, jusqu'aux vents étésiens de Naples.

On verra dans ce jour immortel pour l'histoire
Ce que peut le courage et l'amour de la gloire

Contre le frêle orgueil, l'interêt, le devoir,
La rage, la fureur avec le désespoir.
O champs de la Morave! émules de l'Epire
De l'univers entier vous fixerez l'empire,
Et vos flots teints du sang des belliqueux Germains
Iront vers les deux mers annoncer les destins.
De Cadis à Vibourg, d'Albion à Messine
Tout attend des nos bras sa gloire, ou sa ruine.

Dans une crise de cette importance vous me passerez, j'espére, quelque négligence dans mes vers. Il est bien difficile de toiser des sillabes, et de faire mouvoir une machine plus compliquée que celle de Marly en même tems.

Maintenant je dois vous dire que dans cette lettre que je vous avois adressée, mais que les husards ont sans doute lue, je vous priois de m'envoyer un air de l'opéra de *Lucio Papirio*, dont les paroles sont: *All'onor mio rifletti etc.* Souffrez que je vous réitére la prière que je vous faisois de me l'envoyer.

Je vous crois encore à Dresde occupé à entendre la Faustine, à converser ce Jésuite par excellence, à manger maigre, et à faire tant bien que mal le catholique et

l'amou-

l'amoureux zélé. Il ne faut point de vigueur pour l'un de ces métiers, et beaucoup de tempérement pour l'autre. Je souhaite que vous réussissiez en tous les deux, pourvu que vous n'oubliez pas des amis absens qui rament à présent comme des misérables sur la grande galère des evénemens de l'Europe.

Je suis avec bien de l'estime vôtre admirateur, et vôtre ami.



DEL CONTE

ALGAROTTI

XXVII.

à Dresden ce 3 Avril 1742.

SIRE

Voici l'air que V. M. demande, et qui étoit assurement le plus beau de l'opera. Il est grand et noble, et tel qu'il convient à la dignité d'un dictateur qui prêche la sévérité; et il tâche par ses sons mâles et vigoureux d'atteindre le vol majestueux de l'aigle romaine. Mais cela s'appelle porter des vases à Samos, que parler musique à V. M. c'est-à-dire à un prince qui sait faire la dessus le procès à l'Italie, et qui peut donner du vigoureux et du mâle aux sons de la flute molle et efféminée. V. M. me pardonnera donc cet écart. Mais il me semble d'être avec elle quand j'ai l'honneur de lui écrire, et je me rapelle toujours ces conversations char-

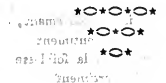
mantes

mantes que nous avons eues ensemble depuis la Vistule jusqu'au Rhin pleines de feu d'imagination et d'une variété infinie: conversations que toutes les lettres de V. M. réveillent toujours dans mon esprit. Eh bien! Sire, voila donc V. M. à la veille d'une bataille aussi gai et gaillard que si le bal ou l'opera l'attendoient. On a beaucoup admiré des héros qui dormoient profondément la nuit avant une bataille; que sera-ce de V. M. qui se préparant au combat, fait des vers, de la musique, des entrechats peut-être? Pour moi chetif j'ai vécu pendant quelque tems dans la douce espérance de la revoir ici. On avoit préparé un opera pour V. M. et on lui auroit donné Titus, tandis qu'elle leur auroit fait voir César. Pour dieu, Sire, V. M. veut elle donc faire la guerre toute sa vie, camper toujours, être au milieu de la désolation, pester contre les hussards, et faire pester ceux à qui ces malheureux enlevent ses ordres et ses lettres? Il-y-a des momens, épargnez-moi, Sire, l'excommunication militaire, où je trouve presque qu'on a eu raison de dire:

Altro non è la guerra,
Che l'orror della terra,
Altro non è l'onore,
Che noja ed errore;
E s'imita il Tònante
Sol con l'essere amante.

Voila, Sire, en tout cas, des paroles que V. M. pourra mettre en musique pour s' amuser, car de la façon dont elle y va, elle ne m'a pas l'air d'en approuver le sens. Je les ai écrites moi même en tremblant, craignant que le dieu Mars ne vint me tirer par l'oreille, comme Apollon fit à Hôrace qui se mêloit de batailles, et de guerre. J'attendrai, Sire, ses nouveaux triomphes pour en parler, quoiqu' il n'y ait personne qui put mieux chanter ses conquêtes que V. M. même, comme ces Français de la *Henriade*:

Français vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne ceignent vos têtes.



DEL RE.

XXVIII.

à Chrudim en Boheme ce 18 d' Avril 1742.

Mon cher Cigne de Padoue, vos conjectures ne sont pas sans fondement. Bellone ne goute point vos raisonnemens sur la guerre. Elle dit

De Rome et de l'antique Gréce
D'où sortoient autrefois des peuples de héros,
O Mars, qu'est devenu l'espéce?
A' ces héros fameux comparons les nouveaux.
Nos modernes Romains sont bardaches et sots,
Des baladins pleins de bassesse
Coï..., boug... ou bigots.

Si j'ai conduit la plume de Bellone ce n'a été qu'en tremblant, dans l'appréhension de meriter les foudres d'Epicure et de Cithére.

O vous leur ministre charmant,
Dont l'esprit et le sentiment
Dans la debauche et la foiblesse
Sait menager l'assortiment

Du gout, de la délicatesse,
Et qui pour vos opinions
Trouvez toujours avec adresse
De si convainquantes raisons
Qu'elles nous entraînent sans cesse;
Faites ma paix avec vos dieux,
Et que leurs foudres radieux
Dont vous avez senti la rage
N'abiment point en leur ravage
Un mortel qui fut né pour eux.

Nous ferons la guerre selon toutes les apparences jusqu' à ce que l'ennemi voudra faire la paix. Mons. de Broglio m'a envoyé des rapports moyennant les quels il prétendoit que les ennemis alloient l'attaquer, et que vu sa grande foiblesse il seroit obligé de se retirer, et de montrer à l'ennemi une partie qu'il n'est pas honnête de nommer. Je suis venu à son secours à portée de Prague, à quoi les Saxons qui ne trouvent aucun gout à la Moravie, et moins encore à la guerre, m'ont engagé. Je suis sur la défensive en Moravie, et je prépare ici une offensive vigoureuse pour la campagne que nous ouvrirons dans six semaines,

Voila

Voila une gazette militaire que je vous fais pour vous mettre au fait de nos opérations, et afin qu' indépendamment des gazettins de Vienne vous sachiez à quoi vous en tenir. Les Autrichiens ne desirent point de publier la verité; dans les circonstances fâcheuses où ils sont ils voudroient se faire illusion à eux mêmes.

A' la sévère vérité
Qui dans un noir chagrin les plonge,
Ils préfèrent la fausseté
Et les flatteurs écarts d'un agréable songe.

Il y a quelquefois des erreurs plus douces qu'un grand nombre de vérités; telles sont, par exemple, l'opinion d'être aimé de certaines personnes; les distractions qui vous transportent auprès d'elles, et vous font croire que vous les voyez, parlez, et que vous vivez avec elles; la force de l'imagination qui vous représente d' agréables objets, souvent lorsque pour le local vous vous trouvez dans les déserts de la Thebaïde; d'agrèables sons, de beaux airs dont on se souvient. A' propos de beaux airs, j'ai reçu celui que vous m' avez envoyé, dont je fais un grand cas. Je vous prie de féli-

citer

citer il Sassone de ce qu' il en est auteur.

Vous pourriez me faire un grandissime plaisir si vous vouliez vous charger d' une commission, la conduire avec beaucoup de secret et vôtre dextérité ordinaire, et choisir bien vos biais pour la faire réussir. C' est de me faire avoir Pinti dont la voix me charme. Cela sera difficile, vous rencontrerez des difficultés; mais c' est par cela même que je vous prie de vous en charger, puisque je ne connois que vous capable de vaincre ces obstacles. Vous pouvez offrir jusqu' à 4000 écus a ce Pinti, et faire l' accord comme vous le trouverez le plus convenable.

Troupe des doux plaisirs enfans chéris des dieux
Accourez pour remplir mes sens voluptueux:
Ouvrez-vous, portes de la vie,
Assouvissez l' ardeur que promettent mes feux.
Et vous parfums de l' Arabie,
Et vous nectar de la Hongrie
Prodiguez-moi tous deux vos gouts délicieux.
Vous ravissante mélodie,
Dont les effets miraculeux
Des organes au coeur font sentir leur magie,

La

La flatteuse douceur d'une mélancolie,
Ou les accès plus vifs de sentimens joyeux,
Où l'ame en soi-même tranquille
Se dégageant du soin futile
Sait gouter cette extase, et ces momens heureux
Dont jouit le peuple de cieux.
Venez troupe des arts, troupe à jamais utile,
Établissez chez moi vôtre immortel asile.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

XXIX.

à Dresden ce 2 Mai 1742.

SIRE

Toutes les lettres dont V. M. m'honore sont assurément dignes du cèdre; mais je voudrois, Sire, que la dernière fut écrite sur du linge incombustible; afin que dans la suite des siecles victorieuse même du feu elle put être à jamais un monument des bontés dont V. M. daigne m'honorer.

La

La posterité y verroit les trésors de son esprit ouverts plus que jamais dant les beaux vers dont elle est enrichie; elle y admireroit les grands projets dont son ame est remplie; et elle m'envieroit des badinages et des expressions de la part d'un Roi qui fera ses délices et son admiration: des expressions, dis-je, qu'on n'est accoutumé d'entendre que dans la bouche de celles dont on est le plus aimé. Quels commentaires et quelles recherches ne feroit on pas sur moi? Je serois perpétuellement dans les bouches des hommes: mon nom vivroit à côté de celui de V. M. et en parlant d'Achille on se souviendroit quelquefois de Patrocle. Par quel endroit, Sire, ai-je mérité ces nouvelles faveurs de la part de V. M.? Est-ce parceque j'aime et admire V. M.? mais, Sire, si la crainte doit augmenter à proportion de la quantité de rivaux que l'on a, dans quelles inquiétudes ne dois-je point vivre? j'en ai pour le moins tout autant que le nombre de ceux qui ont eu l'honneur de la voir, ou qui lisent la gazette, ne fut-ce que celle de Vienne. Mais, Sire, V. M. non con-

contente de tant de marques de bonté, non contente de me faire vivre dans des tableaux poëtiques que le Correge français avoueroit lui même; elle m'honore encore de ses ordres. Ce seroit, Sire, mettre le comble à mon bonheur, si je ne trouvois pas dans moi-même des obstacles insurmontables pour les exécuter; et il faut bien, Sire, que je me plaigne du sort, en ce que de tant de commissions dont V. M. pourroit m'honorer, il m'en fait justement tomber une en partage, dont je ne saurois faire gloire, et pour la quelle je me sens tout à fait inepte. Tout ce qui peut me consoler, Sire, c'est que si je n'obtiens pas par le succès le plaisir de lui obéir, je ne saurois pas assurement perdre par l'aveu de mon incapacité le trésor inestimable de son estime, que je regarderai toujours comme ce que je puis posséder de plus précieux dans le monde. D'ailleurs, Sire, si V. M. me permet d'ajouter encore deux mots la dessus, je crois que le plus sûr moyen d'avoir ce qu'elle souhaite, c'est de le demander, ou de faire insinuer ses intentions à la

Cour.

Cour. Ils ne pourront que savoir gré à V. M. de ce qu'elle leur procurera un moyen de serrer plus que jamais avec V. M. les nœuds d'une amitié qui leur doit être et si agréable et si utile. Pour moi, Sire, je prépare mon admiration pour tout ce qu'elle va nous faire voir dans un mois. Je suis sûr qu'elle taillera de la bonne besogne aux Autrichiens et à la Renommée.

Tout le monde est convaincu, Sire, que la destinée de l'Empire et de l'Europe est entre vos mains. Lancez la foudre, Sire, comme Jupiter, mais rendez aussi come lui, la paix à la terre, et la sérénité au ciel dès que sa justice est satisfaite.

○○*○*○*
○○*○*
○○*
○

DEL RE.

XXX.

à Chrudim ce 10 *de Mai* 1742.

Doux Cigne, vous me dites très-eloquemment que vous voudriez que ma lettre fut écrite sur une matiere incombustible pour immortaliser vôtre nom. Je m'étonne de cet excès de modestie chez un italien qui s'est fait imprimer, et qui est affichè comme bel esprit en vers et en prose par toute l'Europe. Je pensois que vous me demanderiez d'être gravé en bronze pour vous être bien acquitté de la commission que je vous avois donnée. La chronique scandaleuse publie que vous devenez résident du roi de Pologne à Venise, et que vous avez obtenu cette faveur par la protection du père Guarini. Je vous félicite de ce nouvel emploi; apparemment c'est pour cette raison que vous n'avez pas osé parler à Pinti. Monsieur l'italien polonois, vous allez donc professer la politique dans vôtre

vôtre terre natale, et faire deux fois par mois une utile gazette à vôtre roi du Nord des événemens de l'orient. Je me verrai encore dans le cas de vous dire avec cet illustre romain: Ciceron philosophe salüe Atticus homme d'état.

Je ne pense pas que l'on ose vous charger de quelque autre commission à Venise, si non de complimenter l'aurore que vous voyez, pour ainsi dire, à la toilette, étant aux portes de l'orient. Dites-lui, je vous prie, d'être un peu plus matinale, et de nous bien chauffer, car nous en aurons grand besoin.

Je m'attends à vous voir bientôt briller dans les gazettes, et que vôtre nom fera oublier dans peu ceux des Tarocas, des ch. Temples, et des Ormées. Des soins qui n'ont pas le bonheur de vous plaire, j'entends des occupations militaires m'empêchent de vous en dire davantage pour cette fois. Vous ne pouvez attendre de moi que de la guerre. C'est à vous autres ministres à négocier la paix; si vous la souhaitez tant, vous n'avez qu'à vous y employer. Je vous admirerai si vous y réus-

suissez,

sissez, et je n'en serai pas moins avec estime et amitié.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

XXXI.

à Dresden ce 20 Mai 1742.

SIRE

Voila l'objet que je m'étois proposé dans mon séjour de Dresden bien rempli. Je voulois être à portée des nouvelles, et V. M. nous en donne de bien grandes et de bien importantes. V. M. a commencé la guerre, et selon toutes les apparences elle va la finir par la glorieuse victoire qu'elle vient de remporter dans les plaines de Chotusitz. Ne diroit-on pas, Sire, que V. M. a choisi ce champ de bataille exprès pour la commodité des poëtes qui trouveront dans Molwitz, et dans Chotusitz des

rimes toutes faites? Je l'en félicite, Sire, et fais mon compliment à m. de Broglio, qu'elle a tiré d'*imbroglio;* à Prague qu'elle a sauvé, et à la Saxe qu'elle vient de garantir. On prépare ici des canonades et des *te deum;* et assurément ils ne sauroient employer pour une plus belle occasion leur orchestre et leur poudre. Je ne crois pas, Sire, qu'on ait jamais donné de bataille qui ait décidé de tant de choses à la fois, et il étoit réservé a V. M. de la gagner, comme à la tête et au bras tout ensemble de la ligue. Je féliciterois V. M. encore davantage sur ce nouvel accroissement de gloire, si je connoissois moins les qualités de son cœur. La perte de tant de braves gens, et le triste état surtout de celui qui s'est toujours rendu si digne de son estime et de sa faveur, doit avoir diminué le jour même de son triomphe la vivacité du plus grand plaisir, dont le cœur humain soit susceptible; et que V. M. auroit mérité de ressentir dans toute sa pureté et son étendue.

V. M. sent bien qu'après avoir parlé de ses actions, tout ce que j'ajouterai ne peut

peut être que fort court, quoiqu' il me regarde personellement. La chronique qui me met si avant dans les bonnes graces du père Guarini, et qui me donne des lettres de créance pour le Senat de Venise, m' honore trop, et n' est pas assez bien informée. Les égards que le .p. Guarini peut m' avoir témoigné je les dois reconnoître de V. M. qui a daigné lui parler de moi avec quelque bonté; et quant à ce ministere enfant supposé de cette nouvelle faveur, ni à aucune autre chose qui puisse lui ressembler ni de près ni de loin, il n' en a pas été jamais question: je n' y ai pas plus songé qu' à me faire chartreux, ou à louer une maison de plaisance à Trachineen. Si V. M. avoit daigné éxaminer la vérité de ce fait, elle n' auroit pas assurément crû que ma prétendue ambassade fut la cause de ce que je me suis excusé de la commission de parler à Pinti: elle m' auroit rendu la justice, au lieu de chercher la raison de mes excuses dans une fausse histoire, de la trouver dans mon véritable caractère.

Avant de faire mes adieux à l' Allema-

gne à qui il doit suffire pour toute gloire d'avoir donné la naissance à V. M. avant, dis-je, de lui faire mes adieux, ce qui sera bientôt, j'aurai l'honneur d'informer V. M. au vrai de mes marches, afin qu'elle puisse rectifier, au cas qu'il en valut la peine, les articles de la chronique qui pourroient me regarder. L'étude et les muses vont m'occuper tout entier; et je doute que V. M. puisse voir mon nom ailleurs que dans quelque journal litteraire, ou au bas de mes lettres.

DEL RE.

XXXII.

du camp de Brzezi ce 29 de Mai 1742.

Cigne harmonieux, vous savez donner tant de relief aux matieres qui passent par vos mains, que je ne m'étonne point que la bataille de Chotusitz en ait participé. La relation que vous en lirez est de ma plume, et exacte, et conforme à la plus sevère vérité.

Quelles réfléxions ne fournit point la maison d'Autriche sur la destinée des grandes monarchies! Que si les malheurs des particuliers nous font rentrer en nous mêmes, combien plus l'infortune d'une famille, et d'un état qui depuis quelques siecles étoit en possession de donner des loix à la plus grande partie de l'Europe chrêtienne! Ce sont de ces événemens qui font connoître la fragilité des fortunes terrestres, et la perpétuelle vicissitude par la quelle les destins produisent des nouvelles

décorations sur ce théâtre dont nous tous sommes les acteurs.

Vous trouverez peut-être ces réflexions trop morales: c'est cependant la guerre qui apprend à en faire de sérieuses. Les jours de la plus part des hommes coulent d'une allure assez egale, et se ressemblent presque tous. Ici ce sont des hazards perpétuels plus ou moins grands, selon qu'on les sait diminuer par la prudence, et une vigilance infatigable. Ce sont des momens critiques, où la sagesse humaine se trouve impuissante, et d'autant plus embarrassée dans le choix du parti qu'elle doit prendre, qu'il est difficile de démêler entre vingt projets, qu'on imagine, quel est le véritable de l'ennemi. C'est un abîme de détails où souvent les fautes des plus petits membres rejaillissent sur la totalité du corps. En un mot il est bon que la guerre ait des périodes dans le monde, comme les contagions en ont parmi les humains; sans quoi une vie aussi pleine de travaux, d'inquiétudes, et de soins absorberoit bientôt et les forces, et la capacité de ceux qui s'y sont voués.

Les

Les chirurgiens assurent que Rohtenbourg est hors de danger; je le trouve très-bien pour son état. Je ne sai si c'est que l'on se flatte de ce que l'on desire; toutefois j'espere bien de lui.

Les François ont eu un petit avantage sur le Prince Lobkowitz; ils ont envoyé à ce sujet plus de couriers aux Cours étrangères qu'ils n'ont tué de soldats à l'ennemi. Ce sont les premiers lauriers qu'ils cueillent cette campagne, d'autant plus précieux qu'ils osoient à peine y aspirer.

Vous voila dans les sentimens que je vous ai toujours desirés, j'entends, devoué aux lettres. Soyez sûr que vous avez choisi non seulement le bon parti, mais l'unique à prendre. C'est, je crois, de tous les genres de vie le plus heureux, que celui de l'étude, puisque l'on apprend à se suffire à soi-même, et que des livres, de l'encre, et des reflexions ne font jamais faux bond dans quelque état que l'on se trouve. Dès que la guerre sera terminée vous me verrez philosophe, et plus attaché à l'étude que jamais.

J'ai bien parcouru la carte de l'Allemagne et je l'ai examinée toute la matinée. Ce qui m'a fait grand plaisir dans cette étude, c'est que je crois avoir trouvé que le plus court chemin de Dresde en Italie passe par Czeslau. Je vous invite donc de passer par mon camp, et de vous y reposer quelques jours, afin que je puisse jouir pendant ce temps-là des graces de vôtre esprit, et des traits diserts qu'aiguise vôtre pénétration et vôtre langue.

Vous connoissez toute l'étendue de l'amitié que j'ai pour vous; c'est pourquoi je n'en répète rien. *Vale*.

○○*○*○*

○○*○*

○○*

○

DEL CONTE

ALGAROTTI

XXXIII.

à Dresden ce 23 Juin 1742.

SIRE

Je félicite les beaux arts, la musique, et la philosophie, de ce qu'elles vont à la fin posseder V. M. Elles regagneront aisément le tems perdu si V. M. se prend pendant la paix, comme elle à fait à la guerre. Apollon, Minerve et V. M. vont être logés dans toute la magnificence de l' ancienne Rome. La curiosité de V. M. va exciter l'Académie à des nouvelles découvertes, et ses exploits vont fournir au Parnasse matiere à des chants nouveaux: mais quels beaux vers n'entendroit-on pas, s'il étoit permis aux héros de se chanter eux mêmes?

DEL MEDESIMO

XXXIV.

a Dresden ce 11 *Juillet* 1742.

SIRE

Je me trouve précisement par raport à V. M. dans un cas tout semblable à celui où se trouvat jadis Horace par raport à Tibere. Puisque Septimius, lui écrivoit-il, me force, seigneur, à vous le recommender, et croit que ma recommendation sera puissante pour lui faire obtenir une place auprès de vous, il sait apparement beaucoup mieux que moi même, le crédit que je puis avoir auprès de vôtre personne. J'ai eu beau faire pour éviter une pareille commission, il m'a fallu enfin ceder: et risquer, seigneur, de vous être peut-être importun, pour ne point paroitre peu serviable à mes amis. Si V. M. veut maintenant substituer à Septimius m.r le m.gis Galeazzo Arconati milanois qui est auprès du

du nonce à Cologne, et à la place auprès de Tibere la prépositure du b.on de Furstemberg, elle saura de quoi il s'agit. Je prends la liberté d'en écrire à V. M. forcé par les instances d'une personne à qui je ne saurois le refuser, et qui éxige de mon amitié d'en écrire seulement à V. M. persuadé d'ailleurs que la grace sera accordée. V. M. verra par là si l'Italie est le pays de la foi. Pour moi, Sire, qui respire depuis long tems l'air ultramontain, je lui ai écrit, que le nombre des aspirans à ces places étoit dans ses états fort nombreux, comme il le seroit par tout ailleurs: que je ne croyois pas que V. M. vouloit préférer un étranger et un inconnu à des gentilshommes ses sujets, et qui avoient peut-être versé leur sang à son service: que d'ailleurs je ne voyois nullement les raisons qui le feroient juger que ma recommendation auprès de V. M. valut mieux que celle de tout autre: bref qu'il pouvoit croire tout ce qu'il vouloit, mais qu'il n'auroit rien, et qu'il pouvoit regarder la prépositure comme un véritable objet de la foi. J'espere que V. M.

voudra

voudra bien en grace au moins du veritable jugement que j'ai porté sur tout ceci, me pardonner *depositum*, come dit Hôrace, *ob amici jussa pudorem;* et qu'elle me permettra de la féliciter encore une fois sur *la prépositure* que V. M. a sur les affaires d'Europe, qui est un objet réel et véritable. Si ses augustes Ancêtres, pour me servir d'un morceau de harangue de V. M., levoient leurs têtes sacrées et poudreuses du fond de leurs réspectables tombeaux, que de belles choses ne diroient ils pas à V. M. pour avoir porté la grandeur de sa maison, et la gloire de ses armes à ce point d'élevation que V. M. seule pouvoit atteindre, et saura conserver! Ils diroient de V. M. en style à la vérité un peu gothique, la valeur à peu près, de ce que Virgile disoit d'Auguste:

Imperium terris animos æquabit olympo.

Je commence à parler à V. M. le langage de ces muses, qu'elle va cultiver et caresser, pour qui la Spree va devenir l'Hippocrene, et Reinsberg le Parnasse. A' propos de ces muses que V. M. va loger aussi superbement à Berlin, je la prie de me per-

permettre de lui envoyer moi-même les trois inscriptions que j'avois imaginées pour le trois bâtimens que l'on va construire à la requête de son architecte Apollodore : elles sont un peu changées depuis le tems qu'elles ont été faites :

POUR LE THÉATRE.

Federicus Borussorum Rex, compositis armis, Apollini et Musis donum dedit.

POUR L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

Federicus Borussorum Rex, Germaniâ pacatâ, Minervæ reduci ædes sacravit.

POUR LE PALAIS.

Federicus Borussorum Rex, amplificato imperio Sibi et urbi.

La première, Sire, qui exprime le présent que V. M. fait du Théâtre à Apollon et aux Muses après avoir posé la foudre, est imitée d'une inscription qui est sur un obelisque qu'Auguste transporta d'Egypte à Rome, et dont il fit présent au soleil dans le champ de Mars, après avoir réduit ce royaume en province romaine. Il ne falloit pas, je crois, Sire, pour ce qu'on doit faire à Berlin chercher des mo-

déles

déles autre part que dans Rome triomphante.

La seconde exprime, comme V. M. voit, d'une maniere simple et antique, la dédicace que V. M. come Grand Pontife, fait d'un temple à Minerve, qui est de retour après la pacification de l'Allemagne, ouvrage de ses mains.

La troisieme aussi courte que son palais sera vaste, dit que V. M. aprés avoir reculé les bornes de son empire a bâti pour son usage particulier autant que pour l'ornement de la ville en général. Ici encore, Sire, je puise dans Rome et appelle Berlin la ville tout court, ou la ville par exoellence, ainsi qu'en usoient les anciens par raport à Rome. J'appelle aussi les états de V. M. *Imperium*, suivant la latinité de Ciceron, plutôt que de celle de la Bulle d'or.

Si V. M. permettoit qu'après son nom on ajouta le titre de *Silesiacus* les inscriptions n'en seroient que mieux: on rendroit à V. M. tout ce qu'on lui doit; V. M. a assurément mérité ce titre mieux que beaucoup d'empéreurs n'ont mérité celui

lui de *Dacicus* ou *Parthicus*, et autant que Drusus a mérité celui de *Germanicus*.

Il est peut-être un peu ridicule qu'un auteur se commente lui même, surtout devant un lecteur aussi éclairé que V. M.: mais, Sire, j'ai dans mes commentaires en vüe plutôt que de la convaincre de la bonté de mes inscriptions, de lui faire sentir l'admiration et le profond respect avec le quel je suis etc.

DEL RE.

XXXV.

à Potzdam ce 18 *de Juillet* 1742.

Cigne harmonieux tant ultramontain qu'à Padoue, vous avez malheureusement déviné trop juste: La Prevôté de Sost étoit donnée il y a trois semaines au jeune comte de Fine; ainsi elle n'est plus à donner actuellement. Vous manderez donc à vôtre italien qu'il daignera attendre à une autre fois. Je crois qu'un

qu'un certain autre italien de Dresde ne sera pas non plus trop content de moi; mais il y a des cas dans le monde où il est bien difficile de satisfaire un chacun, et souvent ceux qui se plaignent, à le bien examiner, ont à se reprocher eux-mêmes la raison de leur mécontentement.

Vous faites les plus belles inscriptions du monde; mais il leur faudroit et d'autres sujets, et d'autres palais pour les faire briller. Une paix salutaire à l'Europe, et dont l'epoque prevenoit de trois semaines en vitesse celle que mes alliés auroient faite, ne peut manquer de faire fleurir les arts, et les sciences. Je crois que je ne puis mieux employer mon tems qu'en leur consacrant mes veilles. Il faut que mes occupations de la paix soient aussi utiles à l'état que l'ont pû être mes soins à la guerre. En un mot, c'est une saison différente de la vie politique. La paix qui produit tout est semblable au printems, et la guerre qui détruit est semblable à l'automne où les moissons et les vendanges se font.

J'aurois répondu à vôtre lettre précédente

dente si j'en avois eu le tems. Mes occupations après une assez longue absence se sont beaucoup accrues, et pour n'avoir pas fait d'affaires de long tems il en a fallu faire beaucoup à la fois. J'attends tout ce qu'il y a de bon en fait de chanteurs d'Italie; enfin j'aurai les meilleurs chapons harmonieux de l'Allemagne. Nos danseurs sont presque tous arrivés. Le théâtre sera achevé au mois de novembre, et l'année qui vient les comédiens arriveront.

Les académiciens les suivront comme de raison. La folie marche avant la sagesse; et des nez armés de lunettes et des mains chargées de compas, ne marchant qu'à pas graves, doivent arriver plus tard que des cabrioleurs françois qui sautent avec des tambourins. Je vous souhaite santé, vie, et contentement, et que dans quelque sphère que vous gravitiez, vous n'oubliez point ceux qui vous ont admiré lors qu'ils ont vecu avec vous, et qui dans vos lettres célébrent la commémoration de vôtre aimable compagnie. Adieu.

XXXVI.

Au beau Cigne de Padoue.

La Sagesse, il est vrai, nous dénote le sage;
Mais, ami, dans notre jeune age
L'orgueil prématuré de se faire admirer
Ne vaut pas la joyeuse vie,
Ni les écarts brillans de l'aimable folie
Que les Catons peuvent blâmer,
Mais que le vrai bon sens très prudemment allie
Avec la vraie philosophie,
Et l'art heureux de plaire, et de se faire aimer.
Ainsi mêlant au badinage
De tes charmans propos la force de l'image
Et le nerf des bonnes leçons,
Qu'en tes moüelleux discours à table, ou en voyage
Avidement nous écoutons,
Ton esprit me transporte en une galerie
Où des plus précieux tableaux
Le spectacle enchanteur sans cesse se varie,
Où les derniers sont les plus beaux,
Où Correge et Poussin étalent leur génie
Avec les Lancrets, les Vatteaux.
Tantôt tu me transportes en ces champs pleins d'allarmes
Où le comédien et l'auteur
Au sein de Melpomène ont fait verser des larmes.
Tantôt dans ces lieux pleins de charmes

Où

Où le correct et doux censeur
Fait même en le jouant, rire le spectateur.
O mortel trop charmant, o mortel trop aimable!
Sacrifiez pour moi les Scha, les Koulicans,
Laissez l'Islande, et les Volcans;
Et que j'aïe à jamais le plaisir ineffable,
Durant la trame de mes ans,
D'entendre vos discours, de lire vôtre prose,
Et de chanter vos divins vers.
Ami, que ce parti que mon coeur vous propose
Vous tienne lieu de l'univers

XXXVII.

à Potzdam ce 10 d'Août 1742.

Mon cher Algarotti, j'ai été fort aise de l'espece de prophétie que vous me faites dans vôtre lettre, comme si l'Allemagne, et la Prusse pouvoient se flatter de vous revoir un jour dans leur froid climat. Quelque mauvaise opinion que vous ayez du gout de ces nations, je puis cependant vous assurer qu'elles vous considéreront comme une aurore boréale qui vient éclairer leurs ténébres. Ce phénomene nous seroit

plus agréable encore si le public osoit se flatter que nous devrions vôtre présence à nous-mêmes, et point aux influences attrayantes de Plutus qui réside dans ces contrées. Apparamment que vous avez oublié toutes les offres que je vous ai faites à tant de différentes reprises de vous faire un établissement solide, dans le quel vous auriez même eu lieu d'être content de ma générosité. Mais le mépris que vous faisiez d'une nation trop sotte pour avoir le bonheur de vous posséder, vous a fait constamment refuser tous les avantages que j'avois intention de vous faire; de façon que c'est à vos propres refus que vous avez lieu de vous en prendre si vôtre interêt n'a pas trouvé son compte à Berlin. Vôtre merite, il est sûr, est impayable; mais c'est par cette même raison que, tout roi que je suis, je me trouve dans l'insuffisance de le récompenser, et reduit à la simple admiration. Il ne me reste qu'à cherir vôtre esprit malgré l'absence, et d'estimer vôtre personne que vous m'avez jugé indigne de posséder. Ce sont les sentimens que je vous conserverai toujours;

jours; incapable de présumer trop bien de moi-même pour le langage flatteur que vous tenez, mais aussi incapable de vous faire injustice sur vôtre esprit, et vos talens, dont je serai toujours l'admirateur. Adieu.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

XXXVIII.

à Dresden ce 24 *Août* 1742.

SIRE.

Je ne fatiguerois pas V. M. par mes lettres s'il ne me sembloit que V. M. me fasse un reproche, que je ne crois pas mériter. Elle paroît croire que le dieu Plutus puisse me ramener dans ses états. Je crois, Sire, d'être assès esprit fort envers cette divinité, l'objet des vœux de l'univers, tandis que V. M. paroît me suppo-

ser bigot à brûler bien attaché à sa religion. Mais comme la plus part des esprits forts ne laissent pas pourtant de rendre un certain culte à l'être suprême; celui que je rends à ce dieu est de tâcher de ne point dissiper le peu de bien qu'il m'a donné. Voila, Sire, l'objet de ma lettre dans la quelle j'ai pris la liberté de lui représenter l'argent que j'ai dépensé dans mon séjour à Berlin et en Silésie, où il plût à V. M. de m'appeller. D'ailleurs, Sire, si V. M. croit que je mérite avoir dépensé 16 à 17 cent ducats pour avoir osé refuser 12 cent écus par an, et conservé ma liberté, je m'en rapporte aux volontés de V. M. d'autant plus que tous ces détails son tout aussi ennuyeux pour elle, qu'ils sont inutiles pour celui qui est avec le plus profond respect.

○○*○*

○○*

○

DEL RE.

XXXIX.

à Salzthal ce 10 *de Septembre* 1742.

Si je ne consultois que les bienséances, je ne devrois pas répondre à la derniere lettre que vous venez de m'écrire. Le stile, et les expressions en sont si peu mesurées, qu'assurément je ne pouvois mieux faire que de garder le silence. Mais un reste de bonté que j'ai pour vous, et le plaisir de confondre vôtre suffisance me portent à vous demander, assurément pour la derniere fois de ma vie, si vous voulez vous engager chez-moi, et à quelle condition. Ne pensez point aux affaires et aux emplois qui ne vous conviennent point; mais à une bonne pension, et à beaucoup de liberté.

Si vous refusez ce parti, je vous prie de ne plus penser à moi ni pour vôtre établissement, ni pour vos affaires, ni pour vôtre interêt.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XL.

à Dresden ce 27 Septembre 1742.

SIRE

Je serois inconsolable toute ma vie si je croyois mériter en la moindre chose, je ne dirai pas la colère de V. M. mais un refroidissement des bontés dont il lui a plû jusqu'à présent de m'honorer. J'ai été, Sire, interdit en lisant sa lettre, et j'ai d'abord eu recours à la minute de celle que j'ai eu l'honneur de lui écrire en dernier lieu, pour me condamner tout le premier au cas que j'eusse manqué au profond respect qui est dû, et que je rends à V. M. avec ce plaisir que l'on sent en faisant les choses aux quelles on est plus porté par inclination qu' obligé par devoir. Aprés avoir relu cette lettre 4 ou 5 fois avec toute l'attention et la critique imaginable,

j'ai

j'ai cru m'appercevoir, Sire, que l'expression *tandis que V. M. paroit me supposer bien attaché à sa religion;* si V. M. l'a prise dans le sens que cette religion se rapporte à elle même, et non au dieu Plutus dont il est parlé la ligne d'auparavant, c'est ce qui a dû choquer V. M. Mais je lui proteste sur mon honneur que moi je l'ai rapportée au dieu Plutus, par une espéce d'italianisme peut-être qui m'a fait dire en français la religion de Plutus, comme on dit en italien *la religione degli Dei,* et en latin *religio Deorum.* J'avoue, Sire, que la rigoureuse grammaire selòn la quelle V. M. a pris mon expression me condamne, mais l'équité selon la quelle je la prie de juger de moi-même, doit m'absoudre: car il faudroit que je fusse le plus fou et le plus étourdi de tous les hommes pour aller de propos délibéré écrire des choses peu mesurées à V. M.: et il faudroit que j'eusse bien d'autres folies remarquables dans le monde pour en venir à une aussi considérable, et aussi dangereuse que celle là. C'est bien à moi, Sire, dans ce cas cy à dire avec Lucrece:

Tantum

Tantum religio potuit suadere malorum.

D'ailleurs, Sire, tout homme qui est étranger à la France ne parle pas, et n'écrit pas le français comme fait V. M. Par raport à moi j'ai écrit mes dialogues sur la lumiere, mon Cesar, et beaucoup d'autres bagatelles en italien, sachant ne pas connoître assés la correction et l'élégance du français pour le faire dans une langue qui est plus répandue en Europe, et qui par conséquent auroit flatté davantage la pétite ambition d'un auteur qui écrit au bout du compte pour être lu le plus qu'il lui est possible. Je me suis vu même estropier dans une traduction française, et je n'ai pas osé, malgré l'amour propre en entreprendre une moi-même, craignant peut-être de m'estropier davantage. Cet aveu de mon ignorance que je fais à V. M. et que je suis prêt à faire au public, V. M. aura senti mille et mille fois combien il est sincere par beaucoup de fautes qu'elle aura remarqué dans mes lettres. J'ai beaucoup compté et je compte encore sur son indulgence en écrivant à V. M. dans cette langue: et si je l'ai autrefois chérie

comme

comme une langue que V. M. a comme adoptée, et dans laquelle elle a écrit tant de belles choses, je ne saurois plus la chérir, lorsqu'elle a pu faire croire à V. M. que j'aye voulu l'offenser.

Après tout cet egoisme, que je prie V. M. de vouloir bien pardonner à la vérité, je passe aux offres qu'elle veut bien encore me faire, et qui me font sentir que la main du seigneur ne s'est pas tout à fait retirée de dessus ma tête. V. M. m'offre une bonne pension, et beaucoup de liberté, choses naturellement contraires que la bonté de V. M. pour moi veut bien concilier ensemble. Je suis bien éloigné, Sire, de refuser un parti qui m'approche de la personne de V. M. Elle sait que, quant à présent, je m'en vais chez moi, où mes affaires m'appellent, et m'obligent d'être pour quelque tems. Je serois charmé, Sire, d'aller passer de tems en tems une année à Berlin: ce seroit pour moi une année de réjouissance, comme le retour des Olimpiades l'étoit pour les Grecs, et des Jeux séculaires pour les Romains. Je regarderai tout ce que V. M. voudra

bien

bien m'accorder cette année la pour les frais des voyages et de mon séjour à Berlin, comme une grace d'autant plus grande de V. M. qu'elle viendra par là à me payer de mon propre plaisir. Mais la chose, Sire, dont je la suplie le plus ardemment, c'est de ne point imputer à mon cœur les fautes de mon esprit: c'est le retour de cette grace sans laquelle tous mes projets seroient vains; et toute la douceur que je pourrois espérer dans la vie, ne deviendroit que chagrin et amertume. Hélas! Sire, que je puisse encore me flatter que V. M. redeviendra pour moi ce prince aimable, dans le visage de qui je lisois mon bonheur; qui me permettoit de l'approcher à toute heure, et qui faisoit les délices aussi bien que l'honneur de ma vie. Comment, Sire, aurois-je pu penser à l'offenser! assurément, Sire, si V. M. pouvoit me pardonner une pensée aussi peu pardonnable que celle-ci, je ne me la pardonnerois jamais à moi-même. Si j'ai erré en quelque chose, je suis plus à plaindre qu'à condamner; et j'espére que V. M. daignera se rapeller que

Er-

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

Je suis avec le plus profond respect.

★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★

DE L. R. E.

XLI.

à Potzdam ce 18 de Mars 1747.

J'ai été bien aise d'apprendre que vous êtes arrivé à Berlin, et je serai plus réjoüi encore lorsque je vous verrai ici. Vôtre brillante imagination, vôtre génie, et vos talens sont des passeports qui vous feront bien recevoir dans tous les pays qui ne seront pas barbares. Depuis six ans que vous avez fait le plongeon pour moi, je n'ai appris de vous nouvelles que par la cinquieme ou sixieme main. Mais je n'en suis pas moins charmé de vous voir revenu sur l'eau. Ferez-vous encore souvent le plongeon? irez-vous à Dresde, à Venise, à Vienne, ou à Rome? êtes-vous conseiller de guerre du roi de Pologne, ou

son

son ambassadeur nommé auprès de vôtre patrie? En un mot jusqu'où peuvent aller les prétentions que nous avons à faire sur vôtre personne? Adieu, j'attends toutes ces reponses de vôtre propre bouche, et j'aurai alors la satisfaction de vous assurer de mon estime.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

XLII.

à Potzdam ce 11 *de Mai* 1748.

SIRE

Je renvoye à V. M. un écrit dont j'aurois bien voulu garder copie. J'y ai vu les differents états du Brandembourg par raport à l'industrie, au progrès des arts et des sciences; mais j'y ai vu encore mieux ce génie qui ayant égalé les plus grands hommes de Sparte par ses exploits, en égale

égale maintenant les plus grands d' Athenes par ses écrits. Rien de mieux raisonné, de plus varié, de plus rapide que le corps de l'ouvrage; rien de plus beau que l'introduction et la conclusion. C'est un édifice admirable orné d'une superbe façade, et dont le fond de la cour est décoré par de somptueux portiques. Réflexions, comparaisons, tout est de la derniere justesse, de la premiere beauté. L'erudition fortifie le raisonnement, et on y goute les fruits sous l'agrément des fleurs. Le conquérant de la Silésie, le législateur de la Prusse, l'architecte de Sans-souci, le compositeur des plus beaux airs de musique, le philosophe le plus élégant, le poëte le plus raisonnable; enfin le prince le plus humain et le plus aimable du siecle; tout cela est peint dans cet ouvrage. Ce que V. M. dit du progrès des beaux arts dans le Nord, elle le verifie. Un dieu qui prophétise, accomplit en même tems ses oracles.

DEL MEDESIMO

XLIII.

à Potzdam ce 9 d' Août 1749.

SIRE

Voici quelques esquisses de maisons que j'ai tracées, Sire, *crassò penicillo*, afin que V. M. put avoir des mouches pour celles qu' elle a déjà fait bâtir. Elles ont chacune autant de front à peu près qu' en a chaque terrein qui reste depuis la dernière nouvelle maison à main droite jusqu' à la maison de m. de Kleist. Celle qui est au milieu des trois, est la maison que Palladio s' est bâtie pour lui-même et que l' on voit à Vicence. Je me la suis rapellée, et je crois, Sire, qu' elle feroit un joli effet pour un petit terrein, et qu' elle répandroit de la variété dans le tout, sans trop sortir du gout des autres bâtimens. Si V. M. qui sait mieux que personne au monde ce que c' est qu' harmonie et unité,

unité, cette âme des beaux arts, en jugera beaucoup mieux que tout autre. Pour moi, Sire, je sai bien que, fut on Apollodore même, on ne devroit présenter qu' en tremblant des desseins d' architecture à un Trajan qui sait être lui même son Apollodore.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL MEDESIMO

XLIV.

à Berlin ce 27 Août 1749.

SIRE

Mon livre étant tout prêt pour l'impression, j'espére que V. M. voudra bien me permettre de rester à Berlin le tems qui sera nécessaire pour le faire imprimer. En même tems, Sire, je profiterai de cet intervalle pour me mettre à un régime de vie tel que les médecins jugent le plus convenable à ma santé. Nôtre santé fait

nôtre philosophie, dit l'Anacréon du Temple. J'espére que l'usage des diaphorétiques, des martiaux, beaucoup d'exercice, et une diéte fort sévère, en redonnant à la circulation du sang toute sa vivacité, m'affermiront plus que jamais dans la philosophie aimable de Sans-souci, que V. M. sait prêcher en nouvel Horace avec toutes les graces de l'imagination, aussi bien qu'avec toute la force du raisonnement.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL MEDESIMO

XLV.

à Berlin ce 31 *Août* 1749.

SIRE

Ayant eu ces jours passés deux foiblesses, m. de la Metrie, Sire, a bien voulu rester ici pour avoir soin de moi. Mais ne voulant pas abuser de son tems, je l'ai prié moi-même de se rendre à Potzdam

après

après avoir concerté avec lui les remédes les plus convenables à ce qui demande chez moi un plus prompt secours. Ce sont les bouillons de vipere que je commencerai demain; je ne discontinuerai pas les eaux: mais ce seront celles de Seltzer que je mêle avec un peu de vin à mon diné, M. de Lieberkûn avoit opiné pour celles d'Egra: mais il me faudra avant tout tâcher de remettre de la vigueur dans la machine qui est totalement abattue. Les pous sont bas, le sang comme engourdi, la respiration la pluspart du tems embarrassée. Je demande pardon à V. M. de lui présenter des idées aussi tristes; mais j'ai cru, Sire, que l'intérêt que V. M. daigne prendre à mon état, m'imposoit le devoir d'entrer dans ce détail. Au cas, Sire, que mon heure soit venue, je serai trop heureux si j'emporte quelque regret de V. M.

DEL RE.

XLVI.

à Potzdam ce 1 Septembre 1749.

Je connois si bien les maux dont vous vous plaignez, j'en ai été incommodé si longtems, que c'est moins moi que l'experience qui vous parle par ma bouche. Ce n'est point une maladie dangereuse. Le principe en est un sang acre et épaissi qui circulant mal s'arrête dans les petites veines du bas ventre, où, comme vous le savez, la circulation est naturellement plus lente que dans les autres parties du corps. Cette arrêtation cause des constrictions dans les boyaux qui, au lieu de faire leur mouvement vermiculaire, se resserrent en différentes parties, arrêtent les vents, pressent et soulevent le diaphragme, et causent les anxiétés dont vous vous plaignez. Les eaux de Seltzer ne sont pas suffisantes pour y apporter un remedé suffisant. Il faudra que vous en veniez

aux

aux eaux d'Egra, aux quelles je crois devoir la principale obligation de mon rétablissement. Vos medecins vous auront conseillé sans doute de vous garder de tous les mets qui gonflent, comme des légumes des fruits etc. Il faut peu manger le soir, tenir bonne diéte, boire un peu d' eau la nuit quand les anxiétés vous prennent, avoir beaucoup de patience, vous dissiper l'esprit, et vous garder de toutes les choses qui échauffent. Vôtre principale attention doit être de vous conserver le ventre libre, et de vous egayer par tout ce qui peut vous distraire de vôtre mal. Je ne vous dit pas un mot que je n'aïe pratiqué, et dont je ne me sois bien trouvé moi-même. Vous avez cru que c'étoit encore beaucoup de vous servir d'un médecin, et sûrement vous n'imaginiez pas que je me mettrois de la partie. Mon cher Algarotti, je vous plains véritablement. N'est-ce pas assez d'être malade, et faut-il encore essuyer pour surcroit les mauvais raisonnemens de vos médecins à gage, et de ceux qui s'en mêlent encore d'ailleurs? Mais un mal ne vient jamais

 sans

sans l'autre, et l'on ne pouvoit mieux accompagner la souffrance qu'en y associant la faculté.

Je souhaite d'apprendre de bonnes nouvelles de vôtre santé. Gardez la Métrie ou renvoyez-le selon qu'il pourra vous amuser, et si les véritables médecins l'approuvent, prenez vers la fin de ce mois les eaux d'Egra avec moi.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

XLVII.

à Berlin ce 2 de Septembre 1749.

SIRE

Bien loin qu'un mal ne vienne jamais sans l'autre, V. M. m'a bien prouvé le contraire par la lettre dont elle daigne m'honorer. Je vois, Sire, que Jupiter n'a pas tant versé sur moi de ce tonneau qu' il

il a apparement à sa gauche, qu'il n'ait encore voulu ouvrir celui qui est à sa droite. La consultation que V. M. veut bien m'envoyer, car Apollon est aussi médecin, est une émanation divine de ce tonneau bienfaisant, et sera probablement un beaume à mes maux. Malgré l'abattement où je suis, la confiance qu'un malade doit avoir en son médecin ne me manque assurément pas, car je me fie presqu'autant à Féderic signé au bas d'une consultation, que je me fierois à Féderic même à la tête de 60 mille hommes. J'ai déjà commencé, Sire, à suivre les prescriptions de V. M. Ma diéte est très sévère, et je me suis retranché absolument le souper. L'impression de mon livre m'est une dissipation agréable, à moins que la lenteur des imprimeurs ne dérange la sécrétion de ce suc si nécessaire à l'équilibre de l'œconomie animale. Je rends à V. M. les plus humbles graces de la permission qu'elle m'accorde touchant m. de la Metrie, et bien plus encore de ce que V. M. veut que j'acheve ma guérison sous ses yeux mêmes. C'est une bien forte raison pour

 hâter

hâter mon imprimeur afin de pouvoir me rendre auprès de l'auguste médecin dont j'ai l'honneur d'être le malade.

DEL RE.

XLVIII.

à Potzdam ce 6 de Septembre 1749.

Voici un canevas très en abrégé de l'opéra de *Coriolan*. Je me suis assujetti à la voix de nos chanteurs, au caprice des décorateurs, et aux regles de la musique. La scene la plus pathétique est celle de Paulino avec son père; mais comme le récitatif n'est pas son fort, il faut mettre ce qu'il y a de plus touchant dans la bouche de l'Astrua; ce qui pourra fournir un récitatif avec accompagnement. Vous verrez que je n'ai pas voulu faire un long opéra; s'il dure trois heures et un quart avec le ballets, cela suffit. Je vous prie de le faire étendre par Filati; mais d'avoir l'œil qu'il n'ait de longs récitatifs que dans

dans la scene cinquieme du troisieme acte. Le récitatif de l'Astrua du premier acte n'a pas besoin d'être trop long. Le récit du senateur Benedette à la fin de l'opéra doit être touchant sans accompagnement, parceque ce senateur le fait sans passion; mais cependant il faut que le poëte touche tous les points que j'indique.

Quant aux pensées, je vous prie de les lui fournir, et de faire que cette piéce tienne un peu de la tragédie française. Au poëte permis de piller tous les beaux endroits applicables au sujet; et lorsque le poëte n'aura plus besoin de mon brouillon, il faut le remettre à Graven, parcequ'il y a toutes sortes de choses pour les airs dont le détail le regarde nécessairement. Soyez le Prométhée de nôtre poëte. Soufflez-lui ce feu divin que vous avez pris dans les cieux; et que vôtre inspection suffise à produire d'aussi belles choses que les grands talens en ont pu mettre au jour. Le public et moi vous aurons l'obligation d'avoir illustré nôtre spectacle, et de nous avoir fourni des plaisirs raisonnables.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XLIX.

a Berlin ce 11 *Septembre* 1749.

SIRE

Je supplie V. M. de me permettre de la féliciter sur son opéra de *Coriolan*, dont elle va voir l'effet beaucoup mieux encore que V. M. n'à pu faire à la lecture. Je l'ai entendu répéter deux fois; tout l'intérêt s'y trouve malgré la briéveté des récitatifs; et V. M. a donné ses ordres pour la musique de façon qu'au milieu de la variété la plus agréable ce même intérêt y est augmenté au point, que Coriolan va tirer presqu'autant de larmes des beaux yeux de Berlin, qu'en a tiré Iphigénie le carnaval passé. V. M. a trouvé la plus sûre méthode d'avoir les plus beaux opéras du monde: c'est de les faire elle même:

--- to-

----- totamque infusa per artus
Mens agitat molem.

Si après Coriolan, Sire, il est permis de parler de moi, je dirai à V. M. que m. Lieberkûn a voulu absolument que je commence à prendre les eaux d'Egra depuis quelques jours. Il regarde ce reméde tout comme V. M. la base fondamentale de ma guérison: il me semble même que je commence à en ressentir les bons effets. V. M. aura vu sans doute le specificum universale, pour ainsi dire, dans une lettre de m. Cataneo dont m. le comte de Podewils m'a parlé: quoique je soye aussi incrédule sur ces sortes de remédes que je le suis sur le mouvement perpetuel, et sur les quadratures du cercle qu'on nous donne tous les jours, je m'en vais pourtant écrire à Venise pour tâcher des savoir au juste quelques particularités la dessus. Mais en même tems, Sire, je regarde cette espece de foi que je trouve maintenent en moi même comme un symptome de ma maladie.

Mon impression ne va pas aussi vite que je le voudrois, mais autant qu'il m'est pos-

possible de la faire aller. Il paroît que mon imprimeur ait pris la devise *festina lente*.

Oserois-je demander à V. M. dont les instans valent les années des autres, quelle épitre, quelle ode, quel poëme elle a maintenant entre les mains? Nous consumons notre vie à tourner quelques phrases, à arranger des mots: V. M. dans ses heures perdues peut créer les plus belles choses, qui feront à jamais les délices de ceux qui sauront ce que c'est que de marier la philosophie la plus utile à la plus agréable poësie.

★○★○★○★○★
★○★○★○★
★○★○★
★○★

DE L. R. E.

L.

à Potzdam ce 12 de Septembre 1749.

Je suis bien aise de vous savoir aux eaux d'Egra. Je suis sûr qui après la cure vous vous sentirez soulagé de beaucoup. Vous faites bien plus sagement que moi avec vos ouvrages; vous les limez, et après cela vous les faites imprimer; pour moi j'imprime, je me répens, et puis je corrige. Vous me demandez ce que je fais. J'efface beaucoup. J'en suis à ma huitieme epître, et pour n'y pas revenir si souvent, je les laisserai encore reposer toutes; je les reverrai dans quelque temps, ensuite de quoi on procedera à l'impression. Nous aurons cette après dinée l'epreuve de Coriolan. Je pourrai vous en dire des nouvelles lorsque je l'aurai entendu.

Voltaire vient de faire un tour qui est indigne. Il méritoit d'être fleurdelisé au Parnasse. C'est bien dommage qu'un

ame

ame aussi lâche soit unie à un aussi beau génie. Il a les gentillesses, et les malices d'un singe. Je vous conterai ce que c'est lorsque je vous reverrai; cependant je ne ferai semblant de rien, car j'en ai besoin pour l'étude de l'élocution française. On peut apprendre de bonnes choses d'un scélérat. Je veux savoir son français; que m'importe sa morale? Cet homme a trouvé le moyen de réunir les contraires. On admire son esprit en même tems qu'on méprise son caractère. La Duchatelet est accouchée d'un livre, et l'on attend encore l'enfant; peut-être que par distraction elle oubliera d'accoucher, ou si l'embrion paroît, ce sera des œuvres mêlées.

Je vous prie, ne vous servez point du panacée que Cataneo annonce. Je ne crois aucune des nouvelles qu'il mande, quand même elles sont vraies; je ne voudrois me servir d'aucune médecine qu'il loue, quand même il en auroit fait l'épreuve, et sur tout d'un panacée. Ce sont des chimistes qui les inventent. On y a grande foi quand ils paroissent, mais on ne tarde pas à s'en

de-

desabuser. Je vous recommande la belle humeur, le régime, la dissipation, et d'avoir soin de cette machine qui vous fait si bien penser. Adieu.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE
ALGAROTTI

LI.

à Berlin ce 15 *de Septembre* 1749.

SIRE

La dernière lettre dont V. M. m'a honoré est si remplie de bonté qu'il m'est impossible d'en remercier V. M. autant que je suis capable de sentir combien je lui dois. Ma santé, Sire, à laquelle V. M. daigne prendre autant de part, iroit mieux si le mauvais tems qui est survenu, n'avoit troublé l'effet des eaux. J'en suis à la fin, et je m'en vais me mettre au vin de vipere, en gardant toujours un régime fort éxact;

éxact; et surtout le soir oú je ne soupe point du tout. Ce que V. M. m'à fait l' honneur de me mander touchant ce beau génie qui fait tant d'honneur au siecle me fait gémir sur l'humanité. L'embrion dont m.[de] du Chatelet doit accoucher est charmant. V. M. donneroit bien de la besogne à plus d'un Plutarque s'il falloit écrire toutes ses belles actions et recueillir tous ses bons mots.

Tartini me mande, Sire, que son meilleur écolier Pasquale Bini a été obligé de quitter le service qu'il avoit à Rome, et qu'il en cherche ailleurs. Il a la confiance de s'adresser à moi pour que je tâche de placer un homme auquel il s'intéresse comme à un de ses meilleurs ouvrages. L' orchestre de V. M. est trop bien pourvue pour qu'il puisse aspirer à son service. J'ai cru pourtant, Sire, qu'il étoit du devoir d'un serviteur de V. M. de ne pas recommender ailleurs un tel homme, si recommendable par la supériorité de son talent, avant que V. M. seut qu'elle étoit la maîtresse d'en disposer.

DEL MEDESIMO

LII.

à Berlin ce 17 *Septembre* 1749.

SIRE

Le Prince de Lobkowitz m'a invité, Sire, d'aller passer sept ou huit jours à Sagan: il soutient, Sire, que le mouvement du voyage et de la vie active que l'on mene chez lui, fera beaucoup de bien à ma santé: et les médecins en conviennent. Ainsi, Sire, si V. M. a la bonté de l'agréer, j'irai prendre ce remede qui ne sera point du tout amer, comme le sont ceux de m. de Lieberkün. Je redoublerai, Sire, mes soins à mon retour afin que mon impression aille plus vite encore, s'il est possible; et tâcherai de regagner le tems employé à cette cure qui sera toute prise de la médecine gymnastique. Le tems s'étant mis au beau, j'éspere que les eaux feront beaucoup de bien à V. M.: quoique,

Sire, la santé de V. M. pourroit s'en passer graces à Dieu; et elle est à présent aussi bien remise, qu'elle a été toujours précieuse:

Tene magis salvum populus, an populum tu,
Servet in ambiguo qui consulit et sibi et urbi
Jupiter.

Si nous étions dans les beaux tems de l'antiquité l'on ne verroit que sacrifices à la deesse Hygia que feroient les sujets de V. M. pour remercier cette divinité bienfaisante d'avoir répandu ses dons sur leur Titus. Mais quels seront les sacrifices ou plutôt les évocations que fera le pauvre Voltaire? Je le plains réellement d'avoir perdu ce qu'il ne retrouvera peut-être jamais: la perte d'une femme qu'on aime, et avec qui on passoit sa vie est irreparable pour ceux que ne commandent pas des armées, et ne gouvernent pas des états. J'en suis d'autant plus fâché, Sire, que ce malheur dérangera peut-être son voyage, et retardera le plaisir que V. M. se proposoit avec ce grand maître dans un art dans lequel V. M. l'est d'autant plus qu'elle en veut convenir le moins.

Je

Je reçois dans le moment, Sire, les *Amazones* du madame Duboccage, qu'elle me charge de présenter à V. M. comme un hommage, ce sont ses propres paroles, que tout auteur doit à celui qui les surpasse et les protege.

DEL RE.

LIII.

à Potzdam ce 19 *de Septembre* 1749.

Je vous suis fort obligé de la tragédie que vous m'avez envoyée. Je ne l'ai pas lue encore. Il dépendera de vous d'aller à Sagan, à condition que vous me donnerez aussi huit jours ici. J'aime mieux vous entendre, que de vous lire dans une langue que je ne suis qu'en hésitant. Voltaire déclame trop dans son affliction, ce qui me fait juger qu'il se consolera vite. Je vous souhaite un heureux voyage, et de la santé. Vous faites ce que les honnêtes gens

doivent faire, qui est de vous divertir avec vos rivaux, et de remettre la décision des préférences au sentiment de vôtre maîtresse.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

LIV.

à Berlin ce 23 de Septembre 1749.

SIRE

Le mauvais tems qu'on a eu, Sire, les derniers jours et la crainte où étoit le Prince de Lobkowitz d'exposer Salimbeni aux injures de l'air ont été cause que nôtre retour a été retardé. Les plaisirs de la campagne ont été chez moi troublés par quelques attaques de ma maladie: et surtout par deux consultations de médecine que j'ai reçues d'Italie. Tout effrayantes qu'elles sont, je pourrois bien, Sire, m'en mo-

mocquer, si malgré les remédes, je ne ressentois pas toujours du poids dans le corps, de petites sueurs, des especes de foiblesses, et des suffocations surtout quand je suis en compagnie à table, et que je mange: ce qui fait des sensations bien désagréables dans un tems où l'on en devroit éprouver de tout autres. La chaleur de la chambre, dans une saison où elle devient si necessaire, augmente encore toutes ces incommodités. Je suis condamné unanimement à la diéte la plus médécinale, et je me vois interdit, dieu sait même pour combien de tems, le souper, ce tems de plaisir, avec quoi ceux *quos æquus amavit Jupiter* couronnent la journée. Voilà un serviteur bien accomodé que V. M. a dans ma personne. J'irai bientôt faire ma cour à V. M. esperant qu'elle daignera bien me plaindre si je suis obligé de me retrancher la meilleure partie des plaisirs de la vie pour me soumettre aux peines d'une cure devenue trop nécessaire. Mais je voudrois bien, Sire, que V. M. dut croire que je lui ferai daignement ma cour devant le public en continuant l'impres-

sion d'un ouvrage pour lequel je n'ai repris tant de fois le rabot et la lime, que pour le rendre moins indigne de tout ce que renferme en soi le nom de Frédéric.

DEL RE.

LV.

à Potzdam ce 25 Septembre 1749.

Assidu courtisan du beau dieu de Cithére,
Du gout, des Graces, et des ris,
Algarotti, qui savez plaire
Aux belles, aux savans, à tous genres d'esprits,
D'où vous vient cette hipocondrie
Que le médecin par flatterie
Appelle je ne sais comment?
Moi, qui ne suis pas si sçavant
Je pense que la maladie
Qui vous rend inquiet et réveur,
Au lieu d'attaquer vôtre vie
Ne s'attaohe qu'à vôtre cœur.
Oui, cette fievre qui le brûle
Pendant la nuit, pendant le jour

Pa-

Paroît à mon œil incrédule
Certain mal qu'on nomme l'amour.
Que je suis irrité que ce mal vous excede!
Lors qu'on possede vos talens,
Tant d'esprit, et tant d'agrémens
Il ne tiendroit qu'à vous d'y trouver du reméde.

Si vous ne vous trouvez pas mieux de vôtre voyage de Sagan, c'est que ce n'n'etoit ni à la chasse, ni à Diane de vous guérir, mais à certaine Déesse qui se manifeste dans les beaux yeux de la Denis, qui avoit jadis un temple à Gnide, et qui reçoit à présent un culte égal par l'hommage que tout homme sensible rend à la beauté. Je souhaite que vous ayez moins besoin de médecins que de maquereaux; de diéte, que de plaisir; et du galbanum des chimistes que du vin d'Aix, qui fait circuler le sang plus rapidement, et porte la joie au cerveau.

Je serai bien aise de vous voir ici. J'aime mieux l'auteur que l'ouvrage. Vos couches seront differées de quelques jours; mais le livre parviendra toujours à terme, et le plaisir de vous entendre est plus vif que celui de vous lire. Adieu. J'es-

pere que vous porterez vôtre réponse verbaliter.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

LVI.

à Berlin ce 24 Novembre 1749.

SIRE

Je prends la liberté d'envoyer à Sans-souci des graines de *Broccoli* qui me sont arrivées d'Italie. Je souhaite, Sire, que pour l'honneur de mon pays, et pour le plaisir de V. M. elles viennent à bien. Mon livre est venu de son coté tant bien que mal; j'en suis presqu'à la fin, à force de corriger tous le jours des épreuves, et d'aller à la chasse des points et des virgules; chasse bien ennuyeuse après avoir tué des cerfs et des sangliers. Je suis bien aise, Sire, d'être dehors de cette galère de la litterature, à présent que le tems

des

des plaisirs va commencer. Tout répéte, tout se prépare à célébrer les fêtes de Bacchus. La paix se montre aux sujets de V. M. toute aussi gaïe et magnifique, que la guerre a été redoutable à ses ennemis. Mais V. M. qui tandis même qu'elle avoit les armes à la main, manioit la plume pour faire des desseins dans le gout des plus grands maîtres, et des vers dignes de Voltaire; que fait elle maintenant si j'ose le lui demander? quelque nouvelle épître telle qu'Horace l'auroit faite, s'il avoit écrit en français, quelque nouvelle comédie peut-être que Moliere auroit voulu avoir imaginée, s'il avoit été à Berlin, seront le fruit de ses heures de loisir. Il y a bien long tems, Sire, que je n'ai assisté à ces lectures, où le roi, le législateur, le conquérant disparoissent pour faire place au poëte et au bel esprit qui seuls dans ces momens là absorboient nôtre admiration. Elle augmente à l'infini quand les idées de tout ce qu'est V. M. se présentent en foule à nôtre imagination animée. C'est bien de votre ame, Sire, que l'on doit dire: *divinæ particulam auræ*.

DEL RE.

LVII.

à Potzdam ce 25 de Novembre 1749.

Il y a entre nous ce commerce qu'Hésiode dit qu'il y a entre la terre et le ciel. Je vous donne quelques vapeurs, et vous me rendez une rosée abondante. Je ne travaille qu'à des misères, et vous avez la complaisance pour mes ouvrages qu'ont les cardinaux courtisans pour les mandemens de nôtre bon Pape. Je vous remercie des graines de Brocoli; c'etoit le seul moyen d'en manger de bons. Vous en aurez les prémices. Mais je serai plus aise encore de voir la nouvelle edition de vôtre *newtonianisme*, sur tout si vous vous donnez la peine de vous traduire. J'ai une ebullition de sang mêlée avec de petits accès de fievre qui dérangent mon genre de vie. On ne travaille pas facilement lorsqu'on se sent presque continuellement échauffé.

Je

Je serai lundi à Berlin oú j'admirerai les scappate de l'Astrua, et les cabrioles de la Denis. Je vous ai envoyé une nouvelle besogne pour Filati. Cela n'occupera que la centieme de vos ames, et fournira un beau spectacle au public. Adieu, en vous remerciant de vos graines et de vos soins. J'espere de vous revoir lundi.

DEL CONTE
ALGAROTTI.

LVIII.

à Berlin ce 28 de Novembre 1749.

SIRE

En éxécution des ordres de V. M. j'ai travaillé avec m. Filati pour l'opera de mars. En voici, Sire, le plan rédigé selon les instructions et le canevas que m. Darget m'a envoyé par ordre de V. M. Le trop peu de tems que l'on a eu (vu la ré-

répétition qui s'est faite même hier au soir) n'a pas permis de copier le cahier que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. et où il a été nécessaire de faire des corrections ce matin. V. M. aura la bonté de le faire renvoyer avec ses ordres ultérieurs, et les corrections qu'elle jugera nécessaires afin que le poëte puisse proceder à la versification: il a déjà commencé à y mettre la main. Je lui ai fait sentir au milieu de ses catharres et de ses fluxions que l'ame et la célérité de César doivent passer autant qu'il est possible dans ses serviteurs. Je suis au désespoir, Sire, que la santé de V. M. ne réponde pas tout à fait à nos vœux, quoique j'espere, Sire, qu'a présent elle sera rétablie. V. M. ne sait peut-être pas (qu'elle me permette de le lui dire) combien cette santé est nécessaire au progrès des arts et des sciences, à la gloire de sa nation, au bonheur de l'Europe. Au nom de tout cela, Sire, je supplie V. M. d'en avoir ce soin qui soit proportionné à la conservation d'une santé aussi précieuse. M. Schmidt que je viens de voir, est après les planches qui doivent

orner

orner ce livre qui sera dans la bibliotheque d'Apollon relié dans le cedre. Il voit déjà japer dans sa chambre la levrette que V. M. veut bien lui donner, et se prépare à la dessiner et à la graver même.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL MEDESIMO

LIX.

à Berlin ce 22 *de Janvier* 1750.

SIRE

Un gros rhume de poitrine m'a empêché, Sire, ce matin de faire ma cour à V. M. et m'empêche aujourd'hui d'assister à une lecture qui charmera autant qu'elle instruira l'académie et le public. V. M. pourroit bien m'en dédommager; car il faudra attendre bien long tems avant de voir cette excellente piéce imprimée. Je n'ose pas demander cette grace à V. M.: mais si l'envie que j'ai de relire le mémoire de V. M.

pou-

pouvoit m'en obtenir la lecture, je n'envierai assurément pas le bonheur du public. J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. M. une lettre que je viens de recevoir de madame Duboccage; V. M. verra comment une muse française chante les louanges de V. M. en italien.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL RE.

LX.

à Potzdam ce 11 de Février 1750.

Je dirai demain à Darget de vous envoyer mon *essai sur les loix;* vous l'avez entendu une fois. Comme il y a encore à attendre avant qu'on l'imprime, vous me ferez plaisir de me dire vôtre sentiment sur ce que vous jugerez qui exige des corrections. Je vous dois des remarques excellentes, que vous m'avez fait faire sur une infinité de mes pièces, et vous augmenterez l'obligation que vous ai, en me par-

parlant sincerement sur ce nouveau mémoire.

L' italien de madame Duboccage est si français que je n'en ai pas perdu un mot. Elle me fait bien de l'honneur d'augmenter mes titres. On est généralement de l'opinion que les princes Allemands n'en sauroient jamais assez avoir. Je me flatte que vôtre rhume n'étant pas de Cithère passera bientôt, et que le Cigne de Padoue chantera encore longues années avant que de mourir.



DEL CONTE

ALGAROTTI

LXI.

à Berlin ce 13 de Février 1750.

SIRE

Je viens de relire le *mémoire sur les loix*: il m'a semblé tel qu'à la premiere lecture; c'est à dire plein d'érudition et d'esprit; et qui plus est, de raison et d'humanité. L'éxemple des grands hommes qui ent échoué en traitant des loix dans de gros volumes, et celui d'un législateur qui va au but en fort peu de pages, prouve bien la vérité de ce qu'on a dit: heureux les arts, s'il n'y avoit que les artistes qui en jugeassent. Je félicite, Sire, l'Académie dont les mémoires seront enrichis par un morceau aussi précieux. Voila, Sire, les remarques que fait faire une pareille lecture, qui m'a comblé de reconnoisance autant que d'admiration.

DEL MEDESIMO

LXII.

à Berlin ce 2 de Mai 1750.

SIRE

J'ai l' honneur d' envoyer à V. M. douze boutargues que j' ai reçues de Venise: et je prends la liberté d' envoyer en même tems à V. M. un écrit que je ne voudrois pas qu' elle jugeat digne d' envelopper ces mêmes boutargues. C' est la lettre qui est devant le César de m. de Voltaire refondue et telle que je voudrois qu'on la réimprimat à la première édition de ses œuvres. Il y est parlé du théatre français, et si V. M. qui mérite une des premières places sur le Parnasse de cette nation trouvoit que ce que je dis de leur théatre est juste, couvert de son égide, je ne craindrai aucune critique, l' abbé Desfontaines revint-il en vie.

C' est peut-être téméraire à moi, Sire,

 d' oser

d'oser interrompre le tems précieux de V. M. par de semblables bagatelles: mais elle a souvent la bonté de descendre jusqu'à nous, et je puis par là rendre compte d'une certaine façon à V. M. de la maniere dont j'employe mon tems à Berlin. Je fais des alternatives; des éxercices du corps et de ceux de l'esprit, et principalement du manége à l'étude. V. M. va rire; mais Boerahave, ce grand docteur, alla au manége à 60 ans: et après une telle autorité, y allant par les mêmes raisons, je ne fais point difficulté d'y aller à l'age de 37 ans; et en effet, Sire, il seroit trop ridicule, si montant à cheval pour donner du jeu au sang dans les anastomoses des vaisseaux capillaires, on allat se casser les vertebres du col. Le matin depuis dix heures jusqu'a midi, et le soir depuis neuf jusqu'à minuit je travaille à des lettres qui roulent ou sur quelques matieres philosophiques, ou sur la poësie ou sur la peinture et les beaux arts: et j'en ai bien une vingtaine de prêtes. Ce sont des lettres à la posterité, autant que des lettres à des amis: et si jamais elles sont

ren-

rendues à leur adresse, ce qui me fait le plus grand plaisir, Sire, c'est qu'on y lira le nom de V. M. qu'on ne sauroit pas plus taire en parlant de sciences et de beaux arts, qu'en parlant de guerre et de politique. Elles prouveront autant que mes dialogues que j'ai eu le bonheur de voir V. M. et que j'ai sû la voir.

DEL RE.

LXIII.

à Potzdam ce 5 de Mai 1750.

J'ai bien reçu vôtre lettre du 2 de ce mois, et je vous remercie du présent que vous me faites de douze boutargues de Venise. Je suis egalement sensible à l'attention que vous me marquez en m'envoyant vôtre lettre sur le César de Voltaire. Ce morceau aura sans doute l'approbation de tout le monde puisqu'il est de vôtre gout. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXIV.

à Potzdam ce 19 de Février 1751.

SIRE

Voici une lettre du Pape (1) que je viens de recevoir, et que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. Je suis bien sûr, Sire, que V. M. entendra aussi bien la prose du Saint-Père, qu'elle entend les vers de Metastasio. Les sentimens remplis d'admiration, qu'il a pour V. M. il les a de commun avec tous les fidelles et les infidelles aussi, et l'on n'attaquera jamais son infaillibilité de ce côté-là. Les soins paternels qu'il a pour les catholiques sujets de V. M. et qu'il recommende à sa protection, doivent être

bien

(1) La lettera di Benedetto XIV. che qui si accenna, si trova stampata nel Vol. XIII. pag. 263 di questa edizione.

bien remplis par les graces dont V. M. comble ces mêmes catholiques. J'eus occasion, Sire, dans mon dernier voyage en Italie d'en faire un detail exact au cardinal Doria legat de Boulogne, qui me fit plusieurs questions là-dessus, et me fit voir une longue lettre qu' il avoit reçue ces jours-là du Pape, dont une partie rouloit sur l'église catholique de Berlin. Ce que dit le S. P. dans la lettre que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. n'est sans doute que l'effet d'un zèle qui demande à V. M. la continuation de ses graces et de ses bienfaits.

Je prends, Sire, cette occasion pour demander à V. M. la permission d'aller passer quelques jours à Berlin, et suis avec le plus profond respect.

○○*○*
○○*
○

DEL RE.

LXV.

à Potzdam ce 20 de Février 1751.

Je vous renvoie la lettre du Pape, et je vous suis tout à fait obligé du soin que vous avez pris de m'en rendre compte. Je suis charmé de voir l'estime qu'il fait de vôtre personne, et de vos ouvrages. Quoique je sente combien je suis éloigné de mériter les choses flatteuses que ce prince vous dit pour moi, je n'en suis pas moins vivement sensible au bonheur d'avoir quelque part dans son souvenir, et dans son attention. Vous savez la maniere dont je pense sur ce qui interesse ce grand homme, et combien j'admire en lui ces qualités éminentes qui nous retracent tout ce qu'on a vénéré le plus dans les Athanases, les Cirilles, les Augustins, et tous ces hommes célébres qui réunissoient à la fois les talens les plus distingués de l'esprit, et les vertus les plus dignes du Pon-

Pontificat. Vous pouvez mieux qu'un autre être le garant de mon admiration et de mes sentimens pour le Saint-Père, et de la façon dont les catholiques sont non seulement tolerés, mais même protegés dans mes états. Je permets bien volontiers que vous le fassiez connoître à Rome quand l' occasion s'en présentera. Je trouve bon aussi que vous alliez à Berlin pour quelques jours suivant la permission que vous m'en demandez, et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.



DEL CONTE

ALGAROTTI

LXVI.

à Berlin ce 19 de Avril 1751.

SIRE

Par la lettre que j'ai l'honneur d'envoyer, Sire, à V. M. elle verra l'usage que j'ai fait de la permission que V. M. me donna de faire savoir ses sentimens au Pape: et la joye dont il en a été pénétré. V. M. lui a mis du beaume dans le sang: et si les protestans, Sire, doivent à V. M. la conservation de leurs droits, et de leurs libertés; les catholiques devront à V. M. la prolongation des jours du Saint-Père.

○○*

○

DEL MEDESIMO

LXVII.

à Potzdam ce 4 Août 1751.

SIRE

Selon les ordres de V. M. j'ai écrit, Sire, pour le palais Pitti, et pour le nouveau Palladio qu'on imprime à Venise: et j'espere que V. M. voudra faire aux architectes de Venise le même honneur qu'elle a fait à ceux de Rome et de Versailles, de naturaliser, pour ainsi dire, quelques unes de leurs productions, et de les entremêler aux siennes. Potzdam va devenir une école d'architecture, autant qu'il est une école de guerre. C'est ainsi que le champ de Mars étoit orné d'édifices superbes, et que des guerriers poudreux se mettoient à l'ombre d'un portique qui étoit en même tems dessiné par un apprentif Apollodore. Je supplie V. M. de trouver bon que j'aille pour quelques jours à Berlin.

DEL RE.

LXVIII.

à Potzdam ce 6 *de Août* 1751.

J'ai reçu vôtre lettre du 4 de ce mois. Je trouve fort bon que vous fassiez venir de Rome les desseins du palais Pitti, et de Venise le nouveau Palladio; c'est un soin dont je vous suis obligé. Je placerai volontiers ces ouvrages dans ma bibliotheque. Tout ce qui est bon a chez moi droit de bourgeoisie, et vous savez que je n'ai là dessus de préjugés ni pour les pays, ni pour les auteurs. Vous pouvez au reste demeurer quelques jours à Berlin suivant la permission que vous m'en demandez. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXIX.

à Berlin ce 13 de Decembre 1751.

SIRE

Par la lettre cy-jointe que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. elle verra comme le cardinal Querini va nous envoyer 500 ducats d'or pour nôtre église, et comme il espere que ce bel exemple sera suivi par les cardinaux ses confreres, et par le Pape même. Il a pris l'affaire si fort à cœur qu'il semble n'avoir que cette pensée en tête: ce qui me feroit presque bien augurer du succès. V. M. verra dans la même lettre l'envie qu'il a de présenter à V. M. deux de ses médailles, et de les accompagner d'une lettre. Il me demande mon avis la dessus; et mon avis ne sera que conforme aux ordres de V. M. J'ai reçu en même tems, Sire, une lettre d'Angle-

terre,

terre, par la quelle on me mande qu'on doit avoir envoyé à V. M. les thermes de Palladio, le palais de Chiswik, et la sale egyptienne bâtie en York, que j'avois demandés à mylord Burlington pour V. M. j'espere que V. M. les aura reçus, ainsi qu'un petit chien extrêmement joli que m. de Villiers a envoyé à V. M. dès le printems passé. M. de Villiers, Sire, se met aux pieds de V. M. et ajoute ces mots qui ne sauroient être affoiblis par la traduction. *To express what I feel would be almost as difficult as to return the obligation:* et voila comme V. M. a fait des conquêtes en Angleterre supérieures à celles de César.

DEL RE.

LXX.

à Berlin ce 15 de Decembre 1751.

J'ai bien reçu vôtre lettre du 13 de ce mois. Je vous sais gré de l'avis que vous m'avez donné de la générosité du cardinal Querini; et les voeux que vous formez pour qu'elle soit imitée par ses collegues sont une preuve de l'intérêt que vous prenez à l'élévation de vôtre église. Quant à la lettre du cardinal Querini que vous m'annoncez, et que je vous renvoie ci-close, je laisse le cardinal le maître de faire la dessus tout ce qu'il croira lui convenir. Je suis tout à fait sensible aux témoignages de dévouement de la de Villiers, et vous me ferez plaisir de le lui faire connoître. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXXI.

à Berlin ce 6 de Février 1752.

SIRE

Je prends la liberté d'envoyer à V. M, une lettre du m.[gis] Grimaldi ministre d' Espagne à Stockolm. V. M. y verra la noble ambition d'un homme qui s'est acquis de la réputation parmi les savans, et qui voudroit l'augmenter. C'est m. Bonamici qui a écrit la campagne de Velletri, *de rebus ad Velitras gestis*, et trois livres *de bello Italico*. Il voudroit à présent, Sire, remonter jusqu'à la mort de Charles VI. et donner, sous les auspices de V. M. l' histoire générale de la dernière guerre. Les connoisseurs assurent que son histoire ressemble quant au style aux commentaires de César: et V. M. rendroit la ressemblance bien plus parfaite, s'il avoit le bon-

bonheur d'éxéouter son projet. J'attends, Sire, les ordres de V. M. pour faire réponse au m.^{qis} de Grimaldi.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL RE.

LXXII.

J'ai reçu deux des vos lettres, de la boutargue, des truffes, et des dédicaces de livres. Je vous remercie des boutargues qui étoient admirables; les truffes ont paru aux connoisseurs semblables aux nôtres; et quant aux dédicaces il depend d'un chacun de me dédier des livres ou de ne les point dédier. Je ne connois point l'auteur; et je crois que s'il s'adressoit au cardinal Querini, son epître dédicatoire seroit reçue avec plus d'empressement. Je vous avoue que je suis fort indifférent sur ce petit sujet de vanité, et que j'aime mieux vous voir ici, que de lire la dédicace la plus louangere.

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXXIII.

à Potzdam ce 11 de Avril 1752.

SIRE

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le plan de la maison de m. Wade, que m. Villiers vient de m'envoyer. Mylord Burlington me mande, Sire, qu'il a fait remettre à m. Michel secrétaire de V. M. à Londres le livre des Thermes de Palladio, et d'autres differents plans d'architecture, et je ne doute pas, Sire, que V. M. ne les ait incessamment. M. de Maupertuis me mande que malgré la belle saison il n'y a aucun changement en bien touchant sa santé. Il souhaiteroit que je fisse un tour à Berlin; et j'espere que V. M. voudra bien que j'y aille voir un homme dont la cendre seroit honorée des larmes de V. M.

Si

Si V. M. daignoit réfléchir pendant 3 ou 4 minutes sur le sujet de l'operetta, nous serions sûrs, Sire, d'avoir deux heures d'un spectacle charmant. Je prendrois avec moi le canevas, et je ferois de mon mieux, Sire, pour que le poëte remplisse les vûes de V. M., et que sa viole se monte au ton de la lyre. Je suis avec le plus profond réspect.

DEL RE.

LXXIV.

Si vous parlez à Maupertuis je vous prie de lui dire qu'il ne boive point de caffè, point de liqueurs, et qu'il s'assujetisse aux loix d'Hippocrate; car après tout il faut guérir ou mourir dans les régles. Quant au canevas de l'operetta je verrai demain après-midi comme nous pourrons l'arranger: je vous remercie des desseins que vous me procurez d'Angleterre; on me mande que le tout est en chemin.

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXXV.

à Potzdam ce 8 de Mai 1752.

SIRE

Voici une lettre du cardinal Querini, et les médailles que vous avez bien voulu, Sire, lui permettre de présenter à V. M. Il est allumé de zéle pour nôtre église catholique, et un mot de V. M. seroit une flamme céleste qui l'embraseroit tout à fait. Je vois, Sire, le dehors de nôtre église achevé de sa façon, pourvu qu'on grave dans la frise de l'entablement de la façade: *A. M. C. Querinus inchoatum perfecit*, ou quelque pareille quittance pour son argent.

Mon admiration et ma reconnoissance, Sire, augmentent à proportion que je relis l'ouvrage immortel dont V. M. a daigné me faire part. C'est bien V. M. qui pouvoit

voit prendre pour devise: *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*. C' est Minerve qui chante sur la lyre d' Apollon; ce sont les leçons de la plus profonde philosophie emmiellées par les charmes des plus beaux vers. Quantité de ces beaux vers seront retenus sans doute par ceux qui ont le bonheur de les lire: mais ne leur sera-t-il pas permis de les redire aux autres? ne leur seroit-il pas permis de citer ce qui mérite tant de l' être? Je demande cette grace à V. M.: quelques gouttes de ce beaume précieux pour faire durer mes foibles écrits.

DEL RE.

LXXVI.

à Potzdam ce 24 de Septembre 1752.

Je vous envoie ci-jointe une réponse de ma part à la lettre du cardinal Querini que vous m'avez fait tenir. Vous pourrez la lui envoyer, et le remercier encore en même tems de sa générosité et des sentimens qu'il veut bien me témoigner. Si ce cardinal Querini n'est pas le premier cardinal de l'univers, l'auteur le meilleur à lire, le savant le plus agrèable à fréquenter, il est toutefois un bon diable à qui l'amour propre, et le desir de l'immortalité font faire des actions charitables et utiles au genre humain. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

○○*
○

DEL RE.

LXXVII.

Quoique je ne voie pas trop quelles affaires pressantes vous pouvez avoir chez vous, cependant je ne vous empêche point de faire le voyage d'Italie. Vous pourriez partir au mois de février, et revenir à celui d'octobre 1753. y voir le cardinal Querini, arranger vos affaires, passer à Herculanum, ou bien où il vous plaira, revoir les lieux où Ciceron harangua, où écrivit Virgile, où soupira Tibulle, où rampa Ovide, et où des fainéans tonsurés donnent à présent des bénédictions, aux quelles on ne croit guére.

○○*○*
○○*
○

DEL CONTE
ALGAROTTI

LXXVIII.

à Leipsik ce 7 de Février 1753.

SIRE

Ce que V. M. m'avoit prédit touchant les mauvais chemins ne s'est vérifié que trop. M. Greben qui m'a joint à Dessau aura conté à V. M. une partie des accidens qui me sont arrivés en chemin. Verser, casser la voiture, être 14 heures à faire trois milles cherchant les chemins sous les neiges, ont été les suites du voyage: étant arrivé hier au soir après des peines infinies, avec un mal de gorge et un peu de fievre; on m'a annoncé qu'il me seroit impossible d'avancer du coté de Cobourg. Les roues de devant de mon carosse étant trop basses je n'aurois jamais pu faire chemin à travers les neiges qui étoient plus fortes que jamais: qu'en trai-

nau

nau on ne pouvoit pas aller: que la poste ordinaire avoit retardé plus de douze heures malgré la hauteur des roues de leurs chariots; et que si les neiges venoient à se fondre j'aurois été obligé de rester dans quelque miserable village quatre ou cinq jours: finalement que la seule route qui me restoit à prendre pour aller en Italie, quoique très longue, étoit celle de Dresden de Prague et de Vienne, où les chemins étoient battus, et où je n'avois rien à craindre des eaux. Aprés bien des consultations j'ai pris le seul parti qui me restoit à prendre, et je suis arrivé il y a un quart d'heure à Leipsik. J'ai cru de mon devoir, Sire, d'avertir de tout cela V. M. et quoique mon changement de route étoit une chose nécessaire, d'en attendre l'agrément de V. M.

○○*○*
○○*
○

DEL RE.

LXXIX.

Si vous ne pouvez pas passer par Cobourg, il vous convient sans doute mieux de prendre le chemin de Vienne, et je m'y oppose d'autant moins, que je suis persuadé que je n'ai rien à appréhender de vôtre part, et que vous agirez envers moi en honnête homme. J'ai oublié de vous dire que si vous allez à Rome il convient de faire au Pape un compliment très-poli de ma part, et de lui recommander nôtre Eglise de Berlin. Quand vous serez arrivé en Italie, écrivez-moi, s'il vous plait, et mandez-moi de Venise ce qu'on y dit du Turc. Adieu, je vous souhaite un plus heureux voyage que vous ne l'avez eu jusqu'à present.

LXXX.

à Potzdam ce 25 de Mars 1753.

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m' avez écrite. Donnez-moi de tems en tems de vos nouvelles. Parlez-moi des spectacles, et des nouveautez que vous remarquerez dans ce pays fertile en génies inventifs. Envoyez-moi la boutargue quand vous pourrez. Je serai toujours charmé de vous donner des marques de ma protection, et de ma bienveillance; et sur ce je prie Dieu qu' il vous ait en sa sainte garde.

Si vous allez à Herculanum, tachez, s' il se peut, de m' en apporter quelque bloc de marbre, comme les Juifs qui reviennent de la Palestine apportent de la terre où étoit leur temple à leurs confreres.

LXXXI.

Je vous remercie de la belle musique que vous m'avez envoyée. A' l'entendre j'aurai cru que depuis Vinci, et Hasse, les Huns et les Gépides auroient ravagé la Lombardie, et en la détruisant y auroient porté leur gout bizarre, et barbare. On pourroit appliquer à vos compositeurs le mot de Waldsterchel, tu fais des notes sans faire de la musique. Je crains plus que jamais pour vôtre santé depuis que je vous sais dans une université de médecins. Il faut qu'ils entendent bien mal leur métier s'il ne s'en trouve pas un d'assez adroit pour vous dépécher là bas. Je sens tous les jours avec les progrès de l'age augmenter mon incredulité pour les historiens, théologiens, et médecins. Il n'y a que peu de vérités connues dans le monde, nous les cherchons, et chemin faisant nous nous contentons des fables qu'on nous forge, et de l'eloquence des charlatans. Vous n'allez donc point à Herculanum. J'en suis fâché; c'est le phénome-

'ne

ne de nôtre siecle; et si de si fortes entraves ne me retenoient pas ici, je ferois 500 lieues pour voir une ville antique resuscitée dessous les cendres du Vesuve. Je vous remercie des épreuves de marbres que j'ai bien reçues. Il m'en est venu une si bonne provision d'Italie; si cependant vous vouliez me commander *delle agate gialle di colori diversi* des morceaux assez grands pour faire 2 grandes tables, et 2 grandes cheminées, vous me feriez plaisir. Adieu, Cigne de Padoue, éléve harmonieux du Cigne de Mantoue, j'espére de vous revoir ici au mois d'octobre en dépit de la faculté et de vos assassins.

LXXXII.

Vous ne trouverez pas étrange, mon cher Algarotti, que je me sépare de la confrairie des poëtes, depuis qu' il se trouve de si grands faquins parmi eux. J' ai fait les poësies que je vous ai données pour m' amuser. Cela n' etoit bon que pour cet objet; mais je ne veux ni être lu, ni être transcrit. Raphaël doit être copié, Phidias imité, Virgile lu. Pour moi je dois être ignoré. Il en est de mes ouvrages comme de la musique des dilettanti. On doit se rendre justice, et ne pas sortir de sa sphère. Je connois la mienne qui est assez étroite, et je me ressouviens de la Salé qui après avoir plu à Londres, fut sifflée depuis qu' elle s' avisa de danser habillée en homme. Je souhaite que l' Italie vous ennuye au point de vous la faire quitter bientôt. Vous voyez que les médecins de Padoue ont le sort de tous les autres de l' Europe. Si vos opéras sont mauvais, vous en trouverez ici un nouveau qui peut-être ne les surpassera pas. C' est Montézuma.

J' ai

J'ai choisi ce sujet, et je l'acommode à présent. Vous sentez bien que je m'interesserai pour Montézuma, que Cortès sera le tiran, et que par consequent on pourra lâcher en musique même, quelque lardon contre la barbarie de la r. c. Mais j'oublie que vous êtes dans un pays d'Inquisition; je vous en fais mes excuses, et j'espére de vous revoir bientôt dans un pays hérétique, où l'opéra même peut servir à reformer les moeurs, et à détruire la superstition.



DEL CONTE

ALGAROTTI

LXXXIII.

à Padoue ce 12 de Nov. 1753.

SIRE

La lettre dont V. M. m'a honoré dernièrement m'a encore trouvé à Padoue, sur le point de faire un petit voyage pour essayer mes forces. J'ai été à Vicence où j'ai vu ce que j'espére bientôt revoir à Potzdam. Mais à peine ai-je donné un coup d'œil à Palladio qu'il m'a fallu garder la chambre pendant deux jours. Le peu de nourriture qu'il me faut prendre, me rend extrêmement sensible à toute sorte d'intemperie d'air. Je n'écoute pas les médecins, Sire, surtout lorsqu'ils me répétent qu'il faudroit absolument passer l'hiver en Italie. Je me flatte d'être en état de partir pendant le froid, lorsque les fibres ont plus de ton, et seront en état

de

de soutenir la fatigue d' un long voyage. Je suis bien charmé, Sire, que V. M. ait choisi pour son opéra le sujet de Montezuma. La difference des habits entre les Espagnols et les Americains, la nouveauté des décorations feront sans doute un spectacle charmant: et je suis bien sûr que graces à V. M. l'Amerique fournira de nouveaux plaisirs à nôtre âme, ainsi qu' elle fournit de la matiere à nôtre luxe, et des agrémens à nôtre palais.

Je dois, Sire, obéir aveuglement à V. M. sur ce qu' elle m' ordonne touchant ses vers. Mais quel beau champ n' auroit-on pas, Sire, s' il étoit permis de lui faire des représentations?

- - - - Parum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus:

Pourroit-on lui dire. Pourquoi, Sire, envier le plaisir d' admirer le plus rare poëte qui au milieu des plus grandes affaires:

Monta sur l' Hélicon sur les pas du plaisir:

et y fait monter sur les mêmes pas les élus qu' il a bien voulu choisir pour ses le-

lecteurs. Je dois en remercier d'autant plus V. M. qu'elle a bien daigné me mettre de ce nombre. Mais j'avoue, Sire, que je ne suis pas si *selfish*, comme disent les Anglais, que je ne souhaitasse que tout le monde fut enchanté de ces vers que V. M. a écrit tandis qu'Apollon chantoit.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL MEDESIMO

LXXXIV.

à Venise ce 11 *de Janvier* 1754.

SIRE

Dans le tems que je me flattois d'être en chemin pour me mettre aux pieds de V. M. me voila encore à Venise. La saison qu'il fait ici depuis 3 mois est des plus affreuses, et à Venise on ne voit pas plus le soleil qu'à Londres. Ma santé est encore dans un état qu'il y a bien plus d'apparence que je serois tombé malade en

en chemin, qu'il n'y en avoit du dernier voyage que je fis. Si jamais, Sire, j'ai connu ce que vaut la santé c'est par ce que me coute à présent le peu qui m'en reste. Il est bien sûr, Sire, que dans tel état que je soye, d'abord que le tems commencera à s'adoucir je me mettrai en chemin, et j'irai faire ma cour à V. M.

Cum zephyris, si concedes, et hirundine prima.

J'ai envoyé à V. M. quelques boutargues qu'on m'a donné come d'une pâte très fine; je me flatte qu'elles agréeront à V. M. et elle en aura toujours de la même espèce.

Les plaisirs du carnaval sont des plus maigres. Les opéra ne sont ni à voir ni à entendre. On est bien éloigné ici d'étaler aux yeux le spectacle magnifique du nouveau monde, ou de l'ancienne Rome, et de toucher le cœur par les actions d'un Sylla, ou par les aventures d'un Montezuma; on est toujours réduit à la ressource déjà usée de changer le théatre dans la boutique d'un miroitier.

J'ai été encore dernierement passer quel-

ques jours à mon infirmerie de Padoue, et n'ai assurement pas regretté la capitale. Je vois assez souvent m. l'ambassadeur de France qui est bien fait pour représenter la plus aimable nation du monde. Il se flatte, Sire, que la route où il est entré pourra le mener encore faire sa cour à V. M. Il a bien des titres pour vous admirer, Sire, comme ministre, comme un des quarante, comme homme d'esprit. Je le verrois encore plus souvent s'il n'avoit pas un si bon cuisinier: il est triste que ma raison ait toujours à combattre des envies qui restent toujours à un estomac qui n'a plus la force de les satisfaire.

○○*○*
○○*
○

DEL RE.

LXXXV.

à Potzdam ce 9 de Février 1754.

Je m'étonne que les médecins d'Italie, et l'air natal ne vous aïent pas encore guéri. Je comprens que les médecins sont les mêmes par tout. Tant que leur art ne sera pas perfectionné ils ne seront que les témoins des maladies.

J'ai vu à Berlin un comte, ou je ne sais quoi, qui se nomme Menefolio; à nous autres Allemands il a paru fou, je ne sais ce qu'il paroîtra aux Italiens. Il travaille depuis trois ans à une comédie dont il est lui-même le sujet principal. Il dort tout le jour, se leve à sept heures du matin, et travaille sa comédie. Il dit (sans cependant en être cru) que tout le monde vivoit à présent ainsi en Italie. Comme il défait, et refait sans cesse sa comédie, elle aura le sort de l'ouvrage de Penélope, et je crois que ce beau phénix du théâtre ne sera pas représenté de

si tôt. Formey a lu à l'académie les éloges de m. d'Arnim, et de Munichau, et l'académie s'est opposée à leur impression. J'ai été curieux de les lire. Jamais il n'y a eu bavardage plus inepte, et plus plat. Formey a voulu avoir de l'esprit: il a fait assaut contre la nature, et certainement cela n'a pas tourné à son avantage. Le fou s'est dit mort à Colmar pour entendre ce qu'on diroit de lui. Je vous envoie son épitaphe.

Ci gît le signeur Arouet
Qui de friponner eut manie.
Ce bel esprit toujours adroit
N'oublia pas son intêret
En passant même à l'autre vie.
Lorsqu'il vit le sombre Achéron
Il chicana le prix du passage de l'onde,
Si bien que brutal Caron
D'un coup de pied au ventre appliqué sans façon
Nous l'a renvoyé dans ce monde.

Je vois bien que je ne vous reverrai qu'avec les cicognes, et les hirondelles, et je compte que vous aurez si bien arrangé vos affaires en Italie, que vous ne serez plus obligé d'y retourner de si tôt. Adieu.

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXXXVI.

à Venise ce 8 de Mai 1754.

SIRE

Je ne saurois remercier assez V. M. des vers dont elle a voulu me faire part. Ils sont extrêmement plaisans et de main de maître. Oserois-je dire à V. M. qu'elle auroit dû aussi me faire envoyer l'éloge que l'abbé de Prades a lu à l'académie; je m'imagine qu'il sera à mettre à côté des éloges de m. Still et Jourdan et à côté de ceux de Fontenelle. Je suis bien fâché, Sire, que V. M. ait été à même de faire un pareil honneur au pauvre Knobeldorff. Je ne verrai plus un homme avec lequel j'avois été lié de tous tems par l'amitié et par l'estime. Il avoit bien du talent, et si c'étoit un philosophe scythe, il n'honoroit pas moins les vertus d'

Alexandre. Je connois si bien m. le comte Menefolio par le portrait que V. M. en fait, que je le tiens vu: et pour sa comédie, je la tiens lue. V. M. a bien raison de ne pas croire l'Italie faite comme lui. Helas! Sire, j'aurois bien voulu en apporter à V. M. une relation plus exacte! mais il faudroit que celui qui connoit si bien l'Europe qu'il importe de connoître, et dont il fait une si grande partie, se contenta de la relation de Padoue, et d'un petit quartier de Venise. J'avoue, Sire, qu'il a été bien douloureux pour moi d'avoir été si long tems éloigné de V. M. pour être confiné à Padoue. Ce n'est pas un moindre sujet de chagrin pour moi, Sire, de voir que je ne saurois sortir du régime et de la vie medicale sans traîner une vie languissante qui éteint la parcelle du feu divin qui est en nous, et sans essuyer de ces incommodités qui sont pis que les maladies:

- - - - - quid enim! concurritur: horæ
Momento aut cita mors venit, aut victoria læta.

Quoique l'aisance entiere dont je jouis ici, et l'air natal commencent à me faire

re ressentir quelque bénéfice, mon cœur vole aux pieds de V. M. J'y serai bientôt moi même, et seconderai ses mouvemens. V. M. verra elle même et jugera mon état. Je crains bien, Sire, que V. M. ne saura que faire d'un homme qui ne peut être pour ainsi dire au ton des autres. Ce qui doit me consoler en toute chose, c' est que je suis attaché non pas à un homme roi, mais à un roi homme; comme a dit m. Chesterfield de V. M.

J'attends toujours après les ordres dont V. M. vouloit me charger touchant les agathes; et serai charmé de savoir si les boutargues ont réussi, afin d'en commander et d'en avoir toujours de la même espèce.

○○*○*
○○*
○

DEL RE.

LXXXVII.

à Potzdam ce 26 de Mai 1754.

Je ne sais quand je vous reverrai ici. Le tems commence à s'adoucir, les alouettes à chanter, les grenouilles à croasser; il ne manque que les hirondelles, et les cicognes; j'espére que vous arriverez en leur compagnie. Mon opéra comique qui vient de débarquer, m'assure que vôtre santé se remet, et que vous n'attendiez que le beau tems. Je crois que vos médecins de Padoue sont comme le docteur Balouard de la comédie, qu'ils parlent beaucoup, et guèrissent peu. C'est peut-être leur nombre qui nuit à vôtre santè. Maupertuis va revenir, il a triomphé de son mal en dépit des médecins, et a fait manquer une grande reputation à quelqu'un qu'il eut voulu charger de sa cure. On dít ici que vous aurez bientôt de nouveaux troubles en Italie; ce sont des discours de

l'ar-

l'arbre de Cracovie. Je ne m'étonnerois cependant pas qu'on se disputât la possession de ce beau pays. Si j'avois été de Charlemagne, au lieu de m'amuser à conquerir des païens d'en deçà l'Elbe, j'aurois établi mon empire à Rome. Peut être serions-nous encore païens de cette affaire; mais le malheur ne seroit pas grand, et on pourroit plaisanter sur Jupiter et Venus plus joliment que sur m... et j..... Vôtre confrere en Belzebuth s'est brouille à Colmar avec les Jésuites. Ce n'est pas l'action la plus prudente de sa vie. On dit qu'on pourra l'obliger à abandoner l'Alsace. Il est étonnant que l'age ne corrige point de la folie, et que cet homme si estimable par les talens de l'esprit soit si méprisable par sa conduite. Il y a ici un chevalier maçon venu de France qui paroit aussi sensé que nombre de ses compatriotes qui l'ont précédé m'on paru fous. Il est lettré, et semble avoir du fonds; je ne le connois pas assez pour en juger avec certitude. Mon opéra attend vôtre retour; vous lui servirez de Lucine pour que les s.rs Taillez et Gui en accou-

chent

chent heureusement. J'y ai mis toute la chaleur dont je suis capable; mais la chaleur de nous autres auteurs septentrionaux ne passeroit que pour glace en Italie. Adieu. Je compte que ce sera la dernière lettre que je vous écrirai, ou je prendrai vos mois pour des mois prophétiques du grand prophete Daniel.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

LXXXVIII.

à Venise ce 12 de Juin 1754.

SIRE

J'ai fait après Pâques uue petite tournée à Verone pour me remettre en train de voyager. Je comptois, Sire, aller au lac de Garda qui dans la belle saison est l'endroit le plus délicieux de l'état de Venise: mais la saison étant encore trop rude,

j'ai

j'ai été à Mantoue, revoir les bâtimens de Jules Romain dont je pourrai apporter à V. M. quelqu'esquisse: et de là j'ai été à Parme où j'ai vu le Correge, et n'ai point vu l'Infant qui étoit à la chasse. Au retour de mon petit voyage j'ai trouvé à Padoue la lettre dont V. M. m'honore. Je suis charmé d'entendre que Maupertuis jouisse d'une santé parfaite. Il me mande que les turbots et les soles de s. Malo l'ont tout à fait remis. Il est bien heureux tandis que moi j'ai toujours de la peine à digérer les poulets: et je me vois exclus de la bonne chere et presque de la bonne compagnie. Les nouvelles qui occupent le plus ici sont nos différens avec la république de Gênes qui seront sans doute terminés à l'amiable: et la négociation de m. de Lowendal pour entrer au service des vénitiens. L'opéra de V. M. attend mon retour sans doute pour avoir un admirateur de plus.

Quant à moi j'attends à tout moment des nouvelles précises touchant la qualité des chemins, et la hauteur des eaux qui sont maintenant débordées par la fonte su-

bite

bite des neiges qu' il a fait, pour me déterminer si je prendrai le chemin du Tirol ou de Vienne. Celui que je croirai me mener le plustôt aux pieds de V. M. est certainement celui que je croirai le meilleur, et que je choisirai.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL RE.

LXXXIX.

à Potzdam ce 30 de Juillet 1754.

J'ai reçu vôtre lettre par la quelle vous me marquez que vôtre mauvaise santé vous oblige de me demander vôtre congé. C' est pour la seconde fois que je vous l'accorde. J' aurois cru que vôtre air natal vous auroit mieux traité, et qu' il ne vous auroit pas fait perdre vôtre santé qui me parut très bonne lorsque vous partites d' ici. Je souhaite qu' il repare le mal qu' il vous a fait, et sur ce je prie Dieu qu' il vous ait en sa sainte et digne garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XC.

à Venise ce 27 de Juillet 1755.

SIRE

Je me crois en devoir, Sire, de me mettre aux pieds de V. M. à l'occasion de l'arrivée et du départ de ce pays-ci de S. A. R. madame la Margrave de Bareith. Dans le séjour extrêmement court qu'elle a fait à Venise le gouvernement s'est extrêmement empressé de lui rendre toute sorte d'honneurs. On alloit des honneurs passer aux fêtes, si S. A. R. avoit pu accorder encore quelques jours aux empressemens du gouvernement. On auroit voulu, Sire, fêter de même que l'on a honoré dans la personne de S. A. R. la sœur du plus grand des rois.

DEL RE.

XCI.

à Potzdam ce 19 *de Août* 1755.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez à l'occasion du passage de ma soeur madame la Margrave de Bareith par Venise. La politesse de vos compatriotes m'étoit connue, et vous seul auriez bien suffi pour m'en donner l'idée que je dois en avoir. Je conserve toujours pour vous les mêmes sentimens d'estime, et de bienveillance que je vous témoignois lorsque vous étiez ici; et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

DEL CONTE ALGAROTTI

XCII.

à Venise ce 26 de Avril 1755.

SIRE

Le livre que j'ai l'honneur de présenter à V. M. ne contient qu'une esquisse des sentimens d'admirations envers V. M. qui seront toujours présens à mon esprit comme ceux de la reconnoissance seront toujours gravés dans mon cœur: et si ce livre avoit le bonheur d'être approuvé par V. M. j'oserois me flatter que non seulement il rendroit témoignage de mes sentimens au public, mais même à la postérité.



DEL RE.

XCIII.

à Potzdam ce 15 de Nov. 1755.

Je n'ai reçu vôtre lettre, quoique datée du mois d'avril, que depuis fort peu de jours. Je vous remercie avant d'avoir lu vôtre ouvrage; c'est pourquoi je ne vous en dirai rien. J'ai été pourtant trop à portée de vous connoître pour que je ne pusse pas déjà en porter un jugement qui ne s'éloigneroit guère de la verité. J'ai au reste toujours les mêmes sentimens à vôtre égard; et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XCIV.

à Boulogne ce 26 de Octobre 1756.

SIRE

M'-at-on vû le dernier paroître aux champs de Mars?

Vôtre M. peut avec raison répéter ce beau vers, et vos ennemis, doivent bien se mordre les doigts de vous avoir forcè à paroître. L'entreprise de V. M. (1) étoit digne de César vôtre confrére en gloire (*qui maturandum semper existimavit*); et l'exécution en a été de même. La nouvelle gloire dont V. M. vient de se couvrir fait honneur au siécle et à l'humanité. Il n'apparténoit qu'à V. M. d'élever l'histoire moderne à la dignité de l'ancienne. *Jo triumphe!* Je suis aveo le plus profond respect.

(1) La battaglia di Lowositz guadagnata da Federico agli 1 di ottobre 1756.

DEL MEDESIMO

XCV.

à Boulogne ce 9 de Nov. 1756.

SIRE

Vôtre M. voudra bien me permettre d' écrire encore un mot après une armée entiere prise à discretion (1). On n'a jamais entendu parler de pareille entreprise depuis celle de César en Espagne contre Afranius et Petrejus. Mais celle de V. M. est bien differente. Il n'avoit contre lui que ces messieurs, et V. M. avoit les Saxons, et les Autrichiens tous ensemble. Vous nous faites perdre, Sire, le gout pour l' histoire ancienne; *Cæsar in eam spem venerat, se sine pugna et sine vulnere suorum rem conficere posse, quod re frumentaria adversarios interclusisset. — Cur denique fortunam*

(1) La resa di tutta l'armata di Sassonia presso a Pirna li 15 ottobre 1756.

tunam periclitaretur, cum non minus esset imperatoris consilio superare quam gladio? Tout cela étoit fort beau avant la bataille de Lowositz et la capitulation de Kœnigstein. Continuez, Sire, à effacer César, et à éclairer le siécle. Je vois déjà la Boheme inondée par vos troupes victorieuses, et vos ennemis forcez à vous demander humblement cette paix que vous leur accordiez si genereusement à la tête de vôtre armée.

★○★○★○★○★
★○★○★○★
★○★○★
★○★

DEL RE.

XCVI.

à Dresde ce 27 de Nov. 1756.

Comme vous m'avez paru par vôtre lettre prendre part à ce qui se passe dans ce païs, je vos envoye la relation de la campagne: vous ne la trouverez certainement pas conforme à tout ce que vous avez lu ou entendu racconter; mais quoique il en soit, elle n'en est pas moins exacte. Je vous remercie des temoignages d'attachement que vous continuez de me donner: soyez assuré que je vous en sais un veritable gré; et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XCVII.

à Boulogne ce 21 de Decembre 1756.

SIRE

Les écrits de V. M. ne sont pas moins admirables que les actions. Il est bien indifferent à V. M. d'avoir des génials dans ce coin du monde, qui ne voit jamais de troupes que celles, qui viennent le ravager. Mais V. M. en a tout plein: et les plus zélés partisans des ennemis de V. M. sont forcez de sentir la solidité des raisons sur les quelles est appuyée la cause de V. M., et d'admirer la force des mesures que V. M. sait prendre pour la soutenir. Mais combien de grandes choses sont renfermées dans la courte relation, dont il a plû à V. M. de m'honorer! *Eodem animo dixit quo bellavit.* Je ne doute nullement, Sire, qu'avec les legions que V. M.

a sous ses ordres, et le conseil qu'elle a dans sa tête, elle ne fasse encore, s'il est possible, des plus grandes choses que celles qu'elle vient de faire. Qu'il est glorieux, Sire, d'appartenir à un prince qui remplit de sa gloire l'univers entier.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL RE.

XCVIII.

à Dresde ce 27 de Decembre 1756.

Tout ce que nous avons fait cette année n'est qu'un foible prélude de ce que vous apprendrez l'année prochaine. Nous avons commencé un peu trop tard pour pouvoir entreprendre beaucoup. Mais quoique nous fassions, nous ne nous flattons pas assez, pour ne pas sentir que nous ne vivons pas dans le siécle des Césars. Tout ce qu'on peut faire à présent c'est, je crois, d'atteindre au plus haut point de la mediocrité. Les bornes du siécle ne s'étendent

pas

pas plus loin. Je vous remercie de vos bons sentimens à nôtre égard et de vôtre bon souvenir; soyez assuré de ma bienveillance; et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

P. S. Les bagatelles qui se sont passées cette année ici ne sont qu'un prélude de la prochaine, et nous n'avons encore rien fait si nous n'imitons César dans la journée de Pharsale.



DEL CONTE

ALGAROTTI

XCIX.

à Boulogne ce 25 de Janvier 1757.

SIRE

La lettre que V. M. a daigné m'écrire en dernier lieu, est bien honorable pour moi; et j'ose dire qu'elle n'est pas moins glorieuse à V. M. Les bontés, que V. M. me marque, sont égales à la grandeur d'ame qu'elle y fait paroître: *Nil actum reputans si quid superesset agendum*. Je vois bien que c'est le mot de V. M.; mot, dont elle remplira bien scrupuleusement toute l'etendue. A' un prince qui a tous les talents, et toutes les vertus, tel que V. M. il ne faut que l'occasion. Vos ennemis, Sire, vous l'ont presentée, et vous, malgré eux, vous allez vous faire plus grand que jamais.

DEL MEDESIMO

C.

à Boulogne ce 16 de Mai 1757.

SIRE

Je sais bien que V. M. ne veut pas encore qu'on la félicite, non obstant les grandes choses qu' elle vient de faire:

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Il nous semble pourtant à nous autres qu' entrer en Boheme en cinq colonnes vis à vis d' un ennemi qui y a toutes ses forces rassemblées pour faire une guerre offensive, le battre en deux endroits, le mettre en fuite dans les autres, lui prendre ses principaux magazins, le forcer de quitter son fameux camp de Budin, le recoigner sous Prague dont il sera probablement obligé de decamper faute de vivres, et de vous abandonner toute la Boheme, il nous semble, dis-je, que cela auroit fait chanter

pour

pour le moins cinq *Tedeum* dans tout autre païs. Continuez, Sire, à effacer les plus grands hommes en tout genre, et permettez nous de nous féliciter d'être nés dans le siécle qui vous a produit.

★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★

DEL MEDESIMO

CI.

à Boulogne ce 24 de Mai 1757.

SIRE

Vôtre M. nous avoit promise une Pharsale, et vous nous avez bientôt, Sire, tenu parole. On a assuré que V. M. après avoir vaincu comme César, a pleuré comme lui sur le champ de bataille. Vos larmes, Sire, ne vous font pas moins d'honneur que vôtre victoire. Que vous dirons nous, Sire? Tout ce qu'on pourroit dire est infiniment au dessous de ce que V. M. fait. *Terra siluit in conspectu ejus.*

DELL' ABATE

DE PRADES

CII.

au champ devant Prague ce 10 Mai 1757.

Le Roi m'a ordonné, monsieur, ne pouvant le faire lui même, de vous apprendre qu'il vient de gagner près de Prague la bataille de Pharsale. Je crois qu'un recit abregé de ce qui a précédé cette grande action vous faira plaisir.

Sur la fin de l'hyver le Roi fit construir des redoutes à toutes les portes de Dresden, et tracer des lignes. Il persuada par là aux ennemis qu'il vouloit se tenir sur la defensive: il entrat dans les quartiers de cantonnement le 24 de mars et ne cessa dès le moment qu'il y fut de faire reconnoître des camps dans tous les endroits par ou on pouvoit deboucher dans la Saxe. Enfin il fit marcher differens corps, et de differens cotés, pour voir si l'ennemi prenoit l'allarme, et s'il étoit réellement convaincu que le Roi n'agiroit point offensive-

ment.

ment. Il parut à leurs démarches qu'ils s'étoient persuadés que le Roi ne vouloit point entrer en Boheme; car ils ne faisoient que replier leurs postes avancés; nos corps revenoient aussi sur leurs pas; ce qui acheva de leur donner le change. Après les avoir ainsi preparés le Roi quitta le 20 d'avril son quartier de cantonnement, et donna le même ordre à toutes les troupes: le 21 son armée se trouva rassemblée a Offendorf sur les frontières de Boheme. Le marechal de Schevrin étoit entré de son côté le 18 en Boheme dirigeant sa marche sur Jung-Buntzlau, ou les ennemis avoient un de leurs plus grands magazins. Le duc de Bevern pénétra en même tems par la Luzace du coté de Fridland et de Zittau. Le prince Maurice du coté d'Egra. Le duc de Bevern devoit joindre le marechal de Schevrin; mais avant de le joindre il gagna sur le comte de Koenigseck une bataille auprès de Reichenberg. Le prince Maurice joignit le Roi, qui marcha à grandes journées poussant toujours l'ennemi devant lui. Rien ne resista aux gorges. Nous avions cru être arrêtés au passage de l'Egre; mais le Roi fit une marche de nuit et ses ponts furent jettés, et la moitie de son armée de l'autre côté, que l'ennemi n'en savoit rien. Le marechal Braun se retirat as-

sez

sez vite. On s'étoit flatté qu'ils attendroient le Roi sur le Veissenberg, poste très avantageux sous le canon de Prague, mais nous trouvames qu'ils avoient passé la Moldau. Il fallut encore passer cette rivière. Le Roi prit vingt bataillons et quelques escadrons avec lui, et fit jetter un pont. On passa sans resistance. Le Roi avoit fait ordonner au marechal de Schevrin de le joindre de l'autre côté de la Moldau. Le 6 de ces mois il joignit le Roi de grand matin. On reconnut le camp des ennemis; et le Roi voyant bien qu'il étoit inattaquable par son front, ordonna au marechal de Schevrin de marcher par sa gauche, et de faire en sorte de tourner les ennemis, et de leur gagner le flanc. Le marechal marcha, et la marche fut longue. Enfin il revint, et dit au Roi: *Sire, pour leur flanc, nous l'avons.* Le Roi s'y porta d'abord; fit défiler le reste de l'armée à travers un village qui nous arrêta longtems. On forma d'abord aprés la première ligne, et le marechal qui commandoit l'aile gauche, la première ligne se trouvant formée, fit attaquer. Le Roi marcha du côté du centre pour continuer à mettre l'armée en ordre de bataille. Nôtre gauche souffrit d'abord beaucoup, et les ennemis la menerent battant près d'une demi-heure. Ce fut

là

là que le marechal de Schevrin voyant ce desordre, et que son regiment plioit aussi, prit un drapeau à la main, et encourageant ses soldats, il reçut un coup de feu dans la tête et dans la poitrine, dont il expira sur le champ. Le drapeau qu'il tenoit à la main couvrit tout son corps. Le Roi continua à donner ses ordres avec le même sang froid que si tout étoit bien allé: il envoya des troupes à cette aile gauche; fit rallier les fuyards, et rétablit si bien le combat, que les ennemis à leur tour furent battus, et si bien poursuivis, qu'ils ne purent jamais se rallier. La deroute fut totale: ils n'avoient pas deux hommes ensemble; l'infanterie étoit pêle-mêle avec la cavalerie. Il falloit encore battre leur droite qui se trouvoit dans des postes presque inaccessibles. Nos troupes, malgré leur lassitude et malgré les difficultés presque insurmontables, ne se rebuterent point. Elles escaladerent les rochers, chasserent les ennemis de partout. Leur armée se débanda absolument: une partie fuit du côté de la Sassava, et l'autre partie entra dans Prague, ou il y a environ cinquante mille hommes. Le prince Charles, le marechal Braun, le prince de Saxe, le prince Louis de Wirtemberg et la plus grande partie de leurs généraux y sont aussi. Le

Roi

Roi est campé avec son armée autour de la ville et a pris toutes les précautions pour les faire prisonniers, ou du moins pour qu' ils n' échapent pas sans qu' ils leur en coute horriblement cher. Le duc de Bèvern est marché au devant du marechal Daun, qui veut tenir encore contenance. Il a ordre de lui livrer bataille. Ainsi le Roi se trouvera par là en moins d' un mois avoir conquis un royaume, et dissipé presque toutes les forces de la maison d' Autriche. Le marechal de Braun a été blessé à la jambe; nous avons fait beaucoup de prisonniers, et pris une grande quantité d' étendards, ainsi que des piéces de canon. Outre le marechal de Schevrin nous avons perdu le général d' Anhalt, le duc d' Holstein, le colonel Goltz, m. d' Hautcharmoy: les généraux Fouquet, de Winterfeldt, d' Ingresleben, de Coursel, et plusieurs autres officiers ont été blessés. On a perdu sans doute beaucoup de braves gens, mais si vous voyez le terrein, vous seriez surpris qu' on ait pu déloger une armée de pareils postes, ayant surtout une si nombreuse artillerie. Le Roi malgré les perils aux quels il s' est exposé, est en très-bonne santé. Je suis charmé de vous renouveller dans une si belle occasion les sentimens de la plus parfaite consideration avec la quelle j' ai l' honneur d' être.

DEL CONTE

ALGAROTTI

CIII.

à Boulogne ce 4 de Juin 1757.

On ne sauroit être plus sensible que je le suis de ce que le Roi ait daigné songer à moi dans ces grands moments qui vont decider du sort de l'Europe. Vous m'avez appris m. à admirer distinctement et en detail ce que je n'admirai que confusement et en gros. Vôtre relation est un portrait bien fidéle de ce grand trait d'histoire; et vôtre plume ne sait pas moins déorire les manoeuvres les plus profondes de la guerre, qu'elle sait traiter les sujets de la plus haute philosophie, A considérer le nombre, la qualité, la situation des ennemis à qui le Roi avoit à faire il faut avouer m. que nous n'avons jamais rien lû de pareil. Rien ne manque à la gloire du Roi; et la mort même du marechal de Schevrin y ajoute un nouvel éclat, Je vous prie m. de vouloir bien me mettre aux pieds du Roi, et de lui

lui faire sentir que ma reconnoissance pour ses bontés est égale à l'admiration dont l'univers est saisi au bruit de ses exploits.

Je vous félicite m. d'avoir été temoin oculaire de tous ces grands événements qui seront une leçon à la posterité la plus reculée, et serois trop heureux si je pouvois dans ce païs-ci vous donner quelque marque de la parfaite estime avec la quelle j'ai l'honneur d'être

Oserois-je vous prier de présenter mes respects à m. le marechal Keith?

○○*○*○*
○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

CIV.

à Boulogne ce 16 de Nov. 1757.

SIRE

Je jure à V. M. par vôtre prevoyance, par vôtre vaillance, par vôtre celérité et par tous vos autres attributs, que je n'ai jamais desespéré de la chose publique. Puisque il a plû au dieu des armées de conserver V. M. au milieu de tant de dangers; j'ai toujours crû que la gloire du nom Prussien seroit montée plus haut que jamais. Après les plus beaux mouvements en Boheme et en Lusace, qui auroient été l'admiration d'un Stharemberg, V. M. vient d'éclipser Gustave Adolphe dans ces mêmes plaines, ou sa science avoit tant brillé. Cette dernière victoire (1) est un de ces

(1) La battaglia di Rosbach guadagnata li 5 novembre 1757.

ces miracles militaires, qu'il n'est pas permis d'opérer qu'aux favoris de Mars les plus intimes, aux fondateurs de la regle. Mais V. M. n'a pas fini d'agir, et nous ne cesserons d'admirer. Que ce siécle va être anobli par les exploits de V. M.! Il effacera tous ceux qui ont été jusqu'à présent les plus lumineux.

DEL MEDESIMO

CV.

à Boulogne ce 15 de Decembre 1757.

SIRE

Je savois bien, Sire, lorsque je félicitois V. M. sur la journée du 5 novembre, que j'aurois dû la féliciter bientôt sur un autre cinq. V. M. voudra donc pardonner à mon empressement une lettre presqu'inutile. Cet autre cinq (1) met le comble à la gloire

(1) La battaglia di Lissa guadagnata li 5 decembre 1757.

gloire de V. M. et la fin à une guerre, dont tous les annales du genre humain ne fournissent rien d'approchant. Ont dit, Sire, qu'il y a bien peu de charité à vous de faire mourir ainsi vos ennemis de faim, et de froid. V. M. auroit dû, disent-ils, les laisser en repos pendant une saison aussi rude, et admirer en attendant leur générosité de vous attaquer cinq ou six à la fois. Il m'avoit paru, Sire, jusqu'à présent, que V. M. par ces hauts faits avoit élevé l'histoire moderne à la dignité de l'ancienne. Mais je vois bien, Sire, que par vos exploits merveilleux V. M. donne à l'histoire l'air du roman. Je souhaite à V. M. longues années et aussi glorieuses que celle-ci.

○○*○*
○○*
○

DEL RE.

CVI.

à Breslau ce 10 de Janvier 1758.

J'ai bien reçüe la lettre, que vous m'avez écrite pour me féliciter sur la victoire, que j'ai remportée le cinq du mois passé sur l'armée autrichienne. Je suis bien flatté de la part, que vous prenez à cet événement, et reçois avec plaisir les voeux que vous formés à ce sujet. Je souhaite qu'ils s'accomplissent; en attendant me voila retombé sur mes jambes et prêt à repousser les coups qu'on voudra me porter. Je prie Dieu au reste qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

CVII.

à Boulogne ce 12 de Janvier 1758.

SIRE

Res gerere et captos ostendere civibus hostes
Attingit solium Jovis, et cœlestia tentat:

Dit vôtre Horace; et quel triomphe pour vous, Sire, que 36 mille prisonniers de guerre faits dans l'espace de 15 jours. Bleneheim y est pour peu de chose; V. M. même n'a fait, pour ainsi dire, que preluder à Rosbach. Celle-ci est la véritable apothéose. Et avec quel sang froid V. M. ne fait elle pas tout cela? Elle écrit tranquillement de son camp qu'elle est occupée à reprendre Breslau, comme César écrivit à ses amis qu'il faisoit devant le préside de Brindisi une jettée dans la mer, *aut ut Pompejum cum legionibus capiam,* *aut*

aut Italiá prohibeam. Mais la difference est que César à Brindisi *non cœpit Pompejum cum legionibus*, et V. M. à Breslau *cœpit generales cum bataillonibus*. Parmi les grandissimes choses que V. M. a fait en si peu de tems il y en a une, permettez-moi, Sire, de vous la rappeller; qui m'a infiniment touché. C'est ce lendemain de la journée du 5; lorsque V. M. a bien voulu remercier solemnellement son armée. Je suis bien sûr, Sire, que les dixiemes dont elle est composée auront été encore plus touchées des remercimens de leur compagnon et de leur Roi, que des recompenses dont il les a comblées. Parmis vos triomphes de toute espèce daignez, Sire, de mêler les acclamations et la voix de vôtre serviteur qui se félicite d'être né dans vôtre siécle, et plus encore de appartenir à V. M.

○○*
○

DEL RE.

CVIII.

à Breslau ce 16 de Janvier 1758.

Je suis bien flatté de l' intéret que vous continuez de prendre au succés de mes armes, et de la nouvelle marque, que vous venez de me donner de vôtre attachement, par le compliment que vous me faites à l' occasion de la victoire que j' ai remportée le 5 de décembre sur l' armée autrichienne. Mais quoique les suites de cet événement ayent été aussi rapides qu' importantes, les augures que vous en tirez pour le retablissement de la paix, n' en paroissent pas être moins prématurés, et il y a toute apparence, que je servirai encore cette année d' amusement aux gazettiers et à la curiosité de vous nouvellistes.

En attendant je prie Dieu qu' il vous aye en sa sainte et digne garde.

CIX.

- - - - - - penitusque in viscera lapsum
Serpentis furiale malum, totamque pererrat.
Tum vero infelix, ingentibus excita monstris,
Immensam sine more furit lymphata per urbem.

La Discorde s'étant approchée d'Amate empoisonna son cœur, et elle devint furiuse contre Enée. Vous voyez bien qu'il ne suffit pas de se battré, et qu'il est plus difficile de reduire de méchantes femmes que des hommes vaillans. Je desire autant la paix que mes ennemis ont de l'éloignement pour elle, et si nous faisons des efforts il faut l'attribuer à la necessité:

Sæva necessitas industriam parit.

Vous pouvez vous amuser encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui se passe sur la montagne de l'Apalanche, et de la querelle des merluches, mais de ce qui decidera de la liberté ou de l'esclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut subjuguer. Si j'en avois le choix, j'ai-

j'aimerois mieux me trouver dans le parterre, que de réprésenter sur le théâtre: mais puisque le sort en est jetté, il en faut tenter l'avanture.

Sed nihil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientum templa serena:
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ.



DEL CONTE

ALGAROTTI

CX.

à Boulogne ce 10 de Fevrier 1758.

SIRE

Je laisse juger à V. M. combien je dois me sentir honoré des réponses qu'elle a bien voulu faire à mes lettres dans un tems ou elle roule dans son ésprit la destinée de l'Europe. Ce seroit grand dommage, Sire, que V. M. ne fut que le sage contemplatif de Lucrece, et qu'elle fut assise au parterre. V. M. joue trop bien pour n'être pas acteur. J'ai vû dernièrement passer par ici les troupes de Toscane qui marchent en trois colonnes contre V. M. Mais je crois qu'un chapiteau d'ordre prussien renversera aisement toutes ces colonnes d'ordre toscan.

S'il est permis, Sire, après vos hauts faits d'admirer vos bons mots, V. M. nous

en

en donne ample matière. Quand elle repondit à quelqu'un qui lui parloit de ses deux cinq, *Je n'ai eû qu'un peu de sang froid et beaucoup de bonheur:* il me semble d'entendre Neuton qui repond à quelqu'un qui admiroît son puissant genie, *je n'ai fait que ce qui auroit fait tout autre by a patient way of thinking.*

Mais la toile va être levée, et nous allons de nouveau battre des mains au triomphateur.

Eheu quantus equis, quantus adest viris
Sudor! quanta moves funera Austriacæ
Genti! jam galeam Federicus et ægida,
Currusque et rabiem parat.

Je suis avec le plus profond respect

P. S. J'espére que V. M. aura reçu les boutargues qui sont élevées à assaissoner sa table militaire.



DEL RE.

CXI.

à Grissow ce 18 de Avril 1758.

Je vous suis très-obligé de la boutargue que vous m'avez envoyée, et comme je ne peux vous envoyer ni production, ni fruit de ce païs-ci; je vous envoye au lieu de vôtre boutargue deux petites nouvelles. L'une est que les François ont été chassés au delà du Rhin avec une perte de trente trois mille hommes; la seconde que Schweidnitz est rendu, que l'on y a fait 250 officiers prisonniers et 4200 hommes: si vous vous contentez de nouvelles, vous n'avez qu'à envoyer de la boutargue et on vous donnera du nouveau des environs d'ici; d'ailleurs je prie le seigneur Dieu qui vous conserve dans sa sainte garde.

○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXII.

à Boulogne ce 12 *de Septembre* 1758.

SIRE

Vôtre M. confirme de plus en plus les droits incontestables qu'elle a au titre de *great and infatigable*, que lui a decerné la nation la plus éclairée de l'univers. Y-a-t-il rien de plus éclatant que la victoire que V. M. vient de remporter sur les Russes? A' quelle paix, Sire, ne devez vous pas vous attendre? Mais sera-t-elle jamais si glorieuse qu'elle puisse figurer, Sire, avec vos exploits? A' ce compte là l'Europe entiere seroit encore un foible partage pour V. M. Je vous vois, Sire, revenir comme la foudre vers l'occident. Je vois m. Daun se replier sur la Boheme, et mm. les Suedois rester tout perclus sur les bords de la Pesne. Le prince de Brunswich ne dément

ment pas, Sire, vôtre école, et les Anglois animés par vous reprennent leur ancienne valeur. Le grand jour approche que la paix mette le comble à l'apotheose de V. M.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL RE.

CXIII.

à Dresde ce 6 *de Nov.* 1758.

La lettre que vous m'avez écrite, m'est parvenue par de longs détours, et nos courses ont été si rapides et si continuelles que je n'ai pû trouver qu'à présent, un instant pour vous repondre. Je vous suis obligé de la part que vous prenez à la bataille de Zorondorf: il y a eu depuis bien des événemens. Cependant, malgré tant de destinées diverses, la fin de la campagne a tourné de la façon dont vous l'aviez prévu: sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXIV.

à Boulogne ce 5 de Decembre 1758.

SIRE

Annibal a vaincu Marcellus, et Fabius. Jamais plus belle guerre n'a été jouée. Il me semble, Sire, s'il est permis aux mortels de raisonner sur les beaux faits des dieux, que l'affaire de Hochkirchen est encore plus glorieuse pour V. M. et pour les troupes que V. M. a sû former, que la victoire même de Zorndorf. C'est grand dommage qu'une aussi glorieuse journée ait été marquée par la mort de tant de braves gens, et sur tout du maréchal Keith. Je suis bien sûr que V. M. l'aura honoré de ses larmes. Mais quoi de plus beau, Sire, que la fin de la campagne! Dans le tems que ses ennemis nourrissoient *the most sanguine hopes*, comme l'expriment les bons amis

amis de V. M., voila que par les marches les plus savantes et les mieux concertées par le plus beau contrappunto de la guerre, V. M. a fait tout d'un coup aller en fumée tous leurs beaux projets: et même elle leur fait sentir de nouveau la pesanteur du corps prussien. Permettez-moi, Sire, d'applaudir à ces nouveaux triomphes, comme j'ai pris la liberté d'applaudir à celui que V. M. a obtenu contre les Russes. Dans la grande journée des Zorndorff qui sera chantée par la voix du tems V. M. a entrelassez les lauriers de Henri IV. à ceux de Louis XII., elle a joint au titre de Henri celui de Père de la patrie.



DEL RE.

CXV.

à Breslau ce 4 de Janvier 1759.

Je ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez: nous nous sommes tirés d'affaire par des à peu près; mais avec la multitude de monde auquel il faut nous opposer, il est presque impossible de faire davantage; nous avons étés vaincus, et nous pouvons dire comme François premier, tout a été perdu hors l'honneur; Vous avez grande raison de regréter le maréchal Keith; c'est une perte pour l'armée, et pour la societé. Daun avoit

saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage.

Mais malgré tout cela, nous sommes encore debout, et nous nous préparons à de nouveaux événemens. Peut-être que le Turc, plus chretien que les puissances catholiques et apostoliques, ne voudra pas que des brigands politiques se donnent les airs

de

de conspirer contre un prince qu'ils ont offensé, et qui ne leur a rien fait. Vivez heureux à Padoue, et priez pour des malheureux apparament damnés de Dieu, parce qu'ils sont obligés de guerroyer toujours. Sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.



DEL CONTE

ALGAROTTI

CXVI.

à Boulogne ce 20 de Février 1759.

SIRE

Tandis que V. M. ouvre le plus grand théâtre militaire, on ne songe dans cette partie de l'Italie qu'au théâtre de la comédie et de l'opèra. On a projetté à Parme de prendre ce qu'il y a de bon dans l'opèra françois, de le mêler au chant italien, et de donner des spectacles dans le gout de ceux qui ont fait tant de plaisir dans le théâtre de Berlin. Comme j'ai publié il y a quelques années maintes réflexions là dessus, l'on a souhaité que je visse le plan qu'ils se proposoient de suivre. L'Infant d. Philippe m'a fait inviter, et j'ai passé quelques jours à la cour de Parme. J'ai été extrêmement flatté d'y paroître comme le serviteur le plus attaché

ché

ché au plus grand prince, qui voit l'Europe réunie pour le combattre et l'admirer. J'ai bien entendu, Sire, le nom Prussien célébré par des bouches françoises. L'admiration que l'on a pour V. M. est égale à la façon dont vous avez sû vaincre, Sire, et traiter les vaincus; elle est égale à ces hauts faits en tout genre, qui seront à jamais la leçon des siécles à venir. Je suis bien assuré, Sire, que V. M. va de cette campagne casser l'arrêt qui sembloit l'avoir condamné, comme dit V. M., à guerroyer toujours. Ce que vous avez fait exécuter, Sire, pendant l'hyver est un bon garant de ce que V. M. fera pendant l'été. Elle va couronner de la façon la plus décisive et la plus glorieuse ses nobles et longs travaux. Je prend la liberté, Sire, d'envoyer à V. M. quelques boutargues pour ses entremêts de campagne, et suis avec le plus profond respect.

○○*
○

DEL RE.

CXVII.

à Ronstok ce 28 de Mars 1759.

Si l'arrêt doit être cassé, ce sera un bien pour tout le monde: il n'y a certainement point de plaisir à guerroyer toujours. Vos opèras valent mieux que les tragédies sanglantes qu'on joue ici; mais peut être seront-ils changés en des scénes lugubres; et vôtre pays qui a été si souvent l'objet de l'ambition de tant de princes deviendra le théâtre de spectacles moins rians que ceux de vos comédies. Je vous remercie de vos boutargues que je recevrai avec plaisir. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXVIII.

à Boulogne ce 12 de Février 1760.

SIRE

Si tu Imperator maxime, exercitusque valetis, bene est.

La fortune aura bien de quoi rougir de ne pas avoir secondé pendant cette campagne les plus beaux desseins, que jamais on ait formé à la tête des armées. Mais la longanimité de V. M. cette vertu première de ses bons amis les Romains, forcera tous les obstacles, et saura bien assujettir la fortune à la valeur. Je fais seulement les vœux les plus ardents pour que la santé du corps de V. M. égale l'activité de sa grande ame. V. M. nous fait voir ce qu'on ne croyoit pas possible à la guerre; et le siécle aura l'obligation à

V. M. de l'epoque la plus brillante et la plus glorieuse, qui soit enregistrée dans les anuales du genre humain.

★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★

DEL RE.

CXIX.

à Freiberg ce 10 *de Mars* 1760.

Il est certain que nous n'avons eu que des malheurs la campagne passée; et que nous nous sommes trouvés à peu près dans la situation des Romains après la bataille de Cannes: l'on auroit pû appliquer de même aux ennemis ce mot de Barca à Hannibal *tu sais vaincre* etc. Par malheur pour moi, j'avois un fort accès de goute à la fin de la campagne, qui m'avoit entamé les deux jambes et la main gauche: tout ce que j'ai pû faire a été de me trainer pour être le spectateur de nos desastres. Il faut l'avoüer, nous avons un monde prodigieux contre nous; il faut les derniers ef-

efforts pour y resister, et il ne faut pas s'étonner, si souvent nous souffrons quelque échéc. Le Juif errant, s'il a jamais existé, n'a pas mené une vie si errante que la mienne. On devient à la fin comme ces comédiens de la campagne, qui n'ont ni feu, ni lieu; et nous courons le monde représenter nos sanglantes tragédies, ou il plaît à nos ennemis d'en fournir le théâtre. Je vous suis très-obligé de la boutargue que vous m'avez envoyée, elle a été mangée par les troupes des Cercles, peut-être par celles de Mayence que l'Arioste avoit pris en aversion. Cette campagne vient d'abîmer la Saxe: j'avois ménagé ce beau païs autant que la fortune me l'avoit permis, mais à présent la désolation est par tout: et sans parler du mal moral que cette guerre pourra faire, le mal physique ne sera pas moindre, et nous l'échaperons belle si la peste ne s'en suit pas. Misérables fous que nous sommes, qui n'avons qu'un moment à vivre! nous nous rendons ce moment le plus dur que nous pouvons, nous nous plaisons à détruire des chefs-d'œuvres de l'industrie

et

et du tems, et de laisser une memoire odieuse de nos ravages et des calamités qu'ils ont causé. Vous vivez à présent tranquillement dans une terre qui a été longtems le théâtre de pareils desastres, et qui le redeviendra avec le tems; jouissez de ce repos, et n'oubliez pas ceux contre qui vôtre Pape a publié une espéce de croisade; et qui sont dans les convulsions de l'inquiétude, et dans les illustres embarras des grandes affaires: sur quoi je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXX.

à Boulogne ce 9 de Septembre 1760.

SIRE.

Tandis que chacun, Sire, s'arrache de main vos poësies, et vous admire dans son cabinet, il admire encore davantage V. M. lorsqu'en sortant de chez-lui il apprend vos marches admirables, et la mémorable journée que vous venez de gagner contre ce Laudon, qui étoit l'Achille d'entre vos ennemis. Si *Cæsar foro tantum vacasset*, auroit été le plus eloquent des Romains. V. M. auroit été le premier poëte de l'Europe, si elle n'avoit pas dû être le premier des hommes.



DEL MEDESIMO

CXXI.

à Boulogne ce 1 de Décembre 1760.

SIRE

Le brouillards Autrichiens se sont bientôt dissipez. La verité a percé, et nous avons sû que V. M. après les marches les plus rapides et les plus savantes manœuvres a remporté près de Torgau la plus glorieuse victoire et la plus feconde en consequences. *Vincere, et victoria uti scis.* Après avoir si bien battu Laudon, il ne restoit à V. M. que de défaire le maréchal Daun, qui mandoit avoir remporté une victoire complete tandis que la bataille n' étoit pas encore finie. Vos ennemis sont défaits ou muets. *Terra siluit in conspectu ejus.*

Je ne doute pas que V. M. ne reçoive celle-ci dans Dresde. Et je doute fort que m. de Broglio veuille attendre une harangue

gue des vos grenadiers dans l'université de Gottingen. Ainsi ce héros qui a reveillé les Anglois par la victoire de Rosback, les tranquillizera sur Hannover par celle de Torgau.

J'ai appris avec douleur que vos ennemis, Sire, qui ne peuvent pas battre vos troupes s'en vangent sur vòs statues. Mais j'ai fremi en lisant qu'un coup de feu avoit . . . . . . Puisse le Dieu des armées conserver toujours une vie si nécessaire à la gloire de l'humanité et au bien de l'univers.

◯◯*◯*◯*
◯◯*◯*
◯◯*
◯

DEL RE.

CXXII.

à Meissen ce 30 de Décembre 1760.

Je vous remercie de vôtre lettre obligeante et de la part que vous avez prise à nôtre victoire de Torgau. Le succès de cette bataille auroit été plus brillant encore si mon armée avoit pû aller aussi rapidement que vôtre imagination; j'aurois eu Dresde; trois ou quatre heures de différence m'ont fait manquer cette ville. Je ne puis rien vous dire sur ce qui arrivera chez le prince Ferdinand: la saison, les mauvais chemins empechent d'agir, et il n'est pas possible de pouvoir traîner dans ces terrains si rompus des chariots et des canons. Vous êtes heureux de ne point connoître tous ces embarras. Profitez de vôtre bonheur et jouissez à Boulogne d'autant de tranquillité que nous avons ici de bruit et de tumulte. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXXIII.

à Boulogne ce 10 de Février 1761.

SIRE

J'espére que V. M. recevra dans peu des boutargues, et une vie d'Horace. Je me flatte, Sire, que les boutargues réussiront; et je voudrois bien qu'il en fut de même de mon Horace. S'il peut amuser V. M. pendant quelques quarts d'heure;

Cum tot sustineas et tanta negotia solus;

je crois qu'il ressemble un peu à l'ancien qui avoit aussi le bonheur d'amuser des prèmiers personnages de son tems. Ces messieurs pourtant, malgré le bruit qu'ils font encore, et malgré le précieux vernis que leur donnent tant de siécles, n'en déplaise, Sire, à vôtre modestie et à vôtre erudition, ne valurent pas assurément Féderic.

deric. On doit être, Sire, à genoux devant V. M. autant par les bienfaits dont vous comblez vos peuples, que par les exploits de vôtre bras victorieux, qui sait si bien les défendre de tant d'ennemis.

Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre.

Je suis avec le plus profond respect etc.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL SIGNOR

CATT.

CXXIV.

à Leipsik A. G. ce 3 de Février 1761.

MONSIEUR

Le Roi m'a ordonné de vous remercier du livre et de la boutargue que vous lui avez envoyé. Je suis charmé d'avoir cette occasion de faire la connoissance d'une personne si distinguée par les talens et par son mérite, et de vous assurer de l'estime parfaite avec la quelle j'ai l'honneur d'être.

DEL MEDESIMO

CXXV.

à Leipsik ce 10 *de Mars* 1761

MONSIEUR

Sa Majesté a reçu l'*Horace* que vous lui avez envoyé; elle vous en remercie; elle m'ordonne de vous dire que vous avez bien prophétisé l'avanture des François, qui est arrivée à peu près dans le tems marqué; mais qu'elle auroit mieux aimé qu'on n'eut pas pensé qu'elle put avoir lieu; et que quoique l'affaire ait bien réussi, cependant la tâche pour cette campagne sera encore bien pénible.

J'ai l'honneur d'être avec toute la considération possible.

○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXXVI.

à Boulogne ce 11 de Avril 1761.

MONSIEUR

Je reponds à deux lettres dont vous m'avez honoré, monsieur, de la part de S. M. presqu' en même tems. Je voudrois bien qu' Horace, *militiæ quanquam piger et malus*, fit un peu ma cour au plus grand d'entre les héros. La tâche de la campagne prochaine sera sans doute pénible: mais il faut des vrais miracles pour les véritables apothéoses: et le Roi continuera à en faire. Je prens la liberté de joindre une lettre au Roi du p. Martini auteur de l' *histoire de la musique* que S. M. devroit avoir reçûe à l' heure qu' il est. Je le crois digne de présenter son travail au Roi, parcequ' il est estimé de m. Quantz: et qu' au milieu de la corruption moderne il conserve dans ses compositions la dignité de l' ancienne musique.

Je suis charmé, m. d'avoir une pareille occasion de vous dire, combien je me félicite

de

de pouvoir vous marquer l'estime parfaite avec la quelle j'ai l'honneur etc.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL SIGNOR

CATT.

CXXVII.

à Strehlen Q. Gl. ce 3 de Octobre 1761.

MONSIEUR

La lettre dont vous m'avez honoré le 21 d'avril m'est parvenue sur la fin du mois de juin, et depuis il n'a pas été possible de faire passer la moindre chose. Je saisis cet instant pour vous dire que l'*Horace* a fait beaucoup de plaisir, et qu'on m'a chargé de vous en faire bien des remercimens. J'ai remis l'ouvrage de m. Martini, la réponse que j'ai faite a dû parvenir, si on ne l'a pas interceptée.

Vous avez bien jugé que cette campagne seroit pénible. S. M. sans cesse occupée a passé toutes les nuits sur une redoute depuis le 26 aoüt jusques au 10 septembre. Les Russes et les Autrichiens combinés avoient au moins

cent trente trois bataillons et au delà de deux cents quarante escadrons. S. M. par ses précautions et sa contenance les a forcé de ne rien entreprendre. J'avoue que je serai ravi de voir la fin de tant de scénes douloureuses. Si elles durent encore, la famine et la peste détruiront les malheureux restes que la guerre aura épargné. Jouissez, m. de vôtre bonheur, et faites des voeux pour que tous ces fléaux finissent.

Je ne saurois vous exprimer combien je suis flatté d'avoir quelque part dans vôtre estime: rien ne pouroit égaler le plaisir que j'en ressens, que celui de vous connoître personellement, et de vous assurer de l'estime distinguée avec la quelle j'ai l'honneur d'être.

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXXVIII.

à Pise ce 5 *de Novembre* 1762.

SIRE

Ce n'est pas, Sire, un des exploits les moins glorieux de V. M. que la prise de Schweidnitz. N'avoir rien changé dans le plan de la campagne, non obstant le départ des Russes; avoir mis le siége devant cette importante place; avoir voulu à discrétion le corps d'armée qui la défendoit, et l'avoir eu; et cela en présence d'un ennemi fort et nombreux qui en avoit tenté le secours: c'est l'effet d'un calcul militaire le plus juste et le plus profond. J'en félicite V. M. du bord occidental de la Toscane: *ad mare descendit vates tuus*. L'état foible de ma santé et une toux très-opiniâtre m'ont forcé d'abandonner le climat froid et inconstant d'au-

delà l'Apennin, pour chercher l'air doux et tempéré de ce côté-ci. On ne connoît presque point ici le soufle du Nord, les hyvers sont des printems, et on y voit croître en plein air *l' arbor vittoriosa e trionfale*, dont V. M. s'est couronné tant de fois.



DEL RE.

CXXIX.

à Leipsik cé 9 *de Décembre* 1762.

J'ai reçu avec plaisir la lettre que vous m'avez écrite, et ce que vous m'y dites de vôtre santè affoiblie me fait de la peine. J'espére que l'air doux que vous respirez la rétablirá entierement. Le climat où nous sommes ne ressemble point au vôtre. Mais nous ne sommes pas si délicats. Les fatigues qui renaissent sans cesse, endurcissent. Mais si j'avois le choix, j'avoue que je préférerois d'être le spectateur de ces scénes dont je suis acteur bien malgré moi. Tranquille dans ce beau pays que vous habitez, et dans le sein de la paix qui a toujours été l'objet de mes voeux, jouissez de vôtre bonheur et du repos, et n'allez pas sous ces arbres triomphaux rassembler un concile pour nous excommunier. Priez-y plutôt pour que l'on se joigne à mes voeux, et que l'on fasse

cesser les calamités qui affligent l'humanité depuis si long temps. Sur ce je prie Dieu qu' il vous ait en sa sainte et digne garde.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

CXXX.

à Pise ce 11 *de Mai* 1763.

SIRE

Les vœux de l' humanité et les vôtres sont exaucés. Je félicite V. M. sur sa modération dans le sein de la victoire, et de ce qu' elle va cultiver des lauriers qui ne seront point arrosés par le sang. Oserois-je percer dans le repos glorieux de V. M.? Après avoir ranimé l' industrie et les arts, je vois cette main qui a donné tant de batailles, les consacrer à l' immortalité. Ces divinités militaires, les Scipions, les Cé-

Césars, les Alexandres qui ont eu jusqu'a présent nôtre adoration, ne l'ont pas, ce me semble, trop cherement achetée: ils n'avoient qu'un seul ennemi en tête, et encore quelquefois quel ennemi? V. M. a eu pendant six années en tête et au dos l'Europe presqu'entiere, entourée par des armées toujours supérieures en nombre, et presque égales en discipline. Il n'y avoit que V. M. qui put soutenir la guerre qu'elle vient de terminer par cette glorieuse paix; et qu'elle qui puisse l'écrire: *Eodem animo dixit quo bellavit*. Serois-je assèz heureux pour pārvenir un jour à lire ce livre, la gloire du siécle, qui contiendra les plus beaux fastes de nôtre espece? C'est alors que je dirai: *Nunc dimittis servum etc. quia viderunt oculi mei etc.*

○○*○*
○○*
○

DEL RE.

CXXXI.

à Berlin ce 14 de Avril 1763.

Je vous remercie de la part que vous prenez à la paix que nous avons conclue. Faites aussi bien la vôtre avec vos poumons, que nous avons fait la nôtre avec les Autrichiens. Je l'apprendrai avec plaisir. J'aimerois mieux que vous fussiez à Pise pour autre chose, que pour y soigner vôtre santé, comme dit la chanson du Pape. Vous obligera-t-elle de renoncer à l'Allemagne, et aux climats hyperboréens? Quoiqu'il en soit, je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Les faits arrivés dans cette guerre ne méritent guère la peine de passer à la postérité. Je ne me crois ni assez bon général pour qu'on écrive mon histoire, ni assez bon historien pour publier des ouvrages. Je n'ai eu que trop de regret à voir paroître des piéces que je n'avois travaillées

vaillées que pour moi, et que la méchanceté et la perfidie d'un malheureux a publiées en les altérant; mais vous en aurez été déjà assez informé. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

CXXXII.

à Potzdam ce 1 de Juin 1764.

J'ai jugé de l'état de vôtre santé par la lettre que vous m'avez écrite. Cette main tremblante m'a surpris, et m'a fait une peine infinie. Puissiez-vous vous remettre bientôt! Avec quel plaisir j'apprendrois cette bonne nouvelle! Quoique les médecins de ce pays n'en sachent pas plus long que les vôtres pour prolonger la vie des hommes, un de nos Esculapes vient cependant de guérir un étique attaqué des poumons bien plus violemment que ne l'étoit Maupertuis lors que vous l'avez vu ici. Vous me ferez plaisir de m'envoyer vôtre *statum morbi* pour voir si la consultation de

ce

ce médecin ne pourroit pas vous être de quelque secours. Je compterois pour un des momens les plus agréables de ma vie celui où je pourrois vous procurer le rétablissement de vôtre santé. Je desire de tout mon cœur qu'elle soit bientôt assez forte pour que vous puissiez revenir dans ce pays-ci. Je vous montrerai alors une collection que j'ai faite de tableaux de vos compatriotes. Je dis à leur égard, et à celui des peintres françois, ce que Boileau disoit des poëtes: *Jeune j'aimois Ovide, vieux j'estime Virgile*. Je vous suis bien obligé de la part que vous prenez à ce qui me regarde, et du tableau de Pesne que vous m'offrez. J'attens à en savoir le prix pour vous marquer où vous pourrez le faire remettre. Au reste soyez persuadé que la nouvelle la plus agréable pour moi sera d'apprendre par vous-même que vous êtes tout à fait retabli. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

AL CAVALIERE

LORENZO GUAZZESI

A PISA. (1)

CXXXIII.

à Potzdam ce 12 de Juin 1764.

C'est avec bien de regrets que j'ai appris par vôtre lettre la mort du comte Algarotti. Quoique la main tremblante de sa

(1) In una lettera dello stesso cav. Guazzesi a Voltaire de' 24 settembre 1764 è scritto quanto segue:

Le Roi de Prusse vient de m'écrire, que par son ordre j'éléve une pierre de marbre sur la tombe d'Algarotti, pour marque de l'estime qu'il avoit pour lui, avec cette inscription:

Hic jacet Ovidii æmulus et Neutoni discipulus.

et j'y ferai graver aussi:

FRIDERICVS BORVSSIAE REX
COMITI FRANCISCO ALGAROTTO
MONVMENTVM ET TITVLVM
POSVIT.

Voila

sa dernière lettre m' eut inquiété, j' espérois cependant qu' il se remettroit, et que j' aurois encore le plaisir de le voir ici.

Desirant de laisser un souvenir de l'estime que j'avois pour vôtre ami, je vous prie de faire élever sur sa tombe une pierre de marbre avec cette inscription:

HIC

Voila les Rois philosophes, qui estiment le vrai mérite et les sages, etc.

Questi documenti potranno bastare, per nostro avviso, a togliere i dubbj che ultimamentè furon mossi, non saprem dire per qual motivo, dal chiariss. Autore della *Prusse litteraire* all'articolo *Algarotti*, intorno alla positiva commissione data da Federigo per l'innalzamento del magnifico mausoleo al defunto Algarotti. La commissione fu eseguita dal co: Bonomo fratello ed erede del defunto, sopra il disegno di Mauro Tesi ridotto a perfezione dal Bianconi, e approvato dal Re medesimo; il quale ne pagò generosamente la rilevante spesa; come risulta a tutta evidenza dal carteggio sopra tale oggetto tenuto dal co: Bonomo col sig. de Catt lettore del Re, che tuttavia conservasi presso la Famiglia.

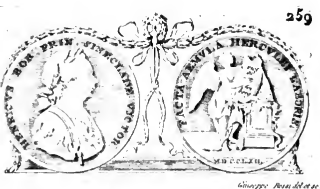
HIC JACET
OVIDII ÆMVLVS
ET
NEVTONI DISCIPVLVS.

Vous m' enverrez le compte de ce que vous aurez déboursé à ce sujet, en m' indiquant ou je dois ordonner qu' on vous en fasse tenir le montant. Sur ce je prie Dieu qu' il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.



LETTERE
DEI PRINCIPI
DI PRUSSIA.



DEL CONTE

ALGAROTTI

I.

à Venise ce 19 *de Mars* 1756.

MONSEIGNEUR

Je n'ai jamais mieux connu que en dernier lieu que j'ai des véritables amis à Berlin. Ils n'ont pas voulu, Monseigneur, que j'ignorasse ce qu'ils savoient bien devoir me faire le plus de plaisir; les bontez que V. A. R. daigne me continuer. Il seroit inutile de dire à V. A. R., quand même il me seroit possible de le faire,

combien une pareille nouvelle a mis le comble à mes vœux. Ce doit être quelque chose bien flatteuse, Monseigneur, d'être honoré des bontez d'un Prince dont le jugement est également solide, que l'esprit est pénétrant et cultivé, le cœur est généreux, et l'ame si noble; d'un Prince qui honore lui-même le haut rang ou il est placé parmi les hommes. Il faut bien que V. A. R. nous permette de lui dire ceci, car l'amour du vrai n'est pas la moindre des qualitez qui la distinguent. Je supplie V. A. R. de recevoir les hommages d'une reconnoissance qu'est aussi profonde, que le respect avec le quel je suis etc.

○○*○*
○○*
○

DEL PRINCIPE

GUGLIELMO

II.

à Spandau ce 6 *de Avril* 1756.

J'ai bien de l'obligation, Monsieur, à la personne qui vous a instruit que je me souviens toujours avec plaisir du séjour que vous avez fait à cette cour; la sensibilité que vous m'en témoignez m'a fait beaucoup de plaisir.

Je souhaite que la beauté du climat et l'air natal dont vous jouissez puissent contribüer au rétablissement de vôtre santé, et vous donner les forces et le désir d'entreprendre le voyage de Berlin, ou vous trouverez nombre de personnes satisfaites de vous revoir; parmi les quelles vous auriez tort de ne me point compter, étant comme toujours, Monsieur, vôtre sincere et affectionné ami

GUILLAUME.

DEL CONTE

ALGAROTTI

III.

à Boulogne ce 9 de Novembre 1756.

MONSEIGNEUR

Je n' ai pû me rejouir à la gloire dont V. A. R. s' est couvert à la grande journée de Lobositz, que je n' aïe tremblé en même tems pour les dangers qu' elle a couru. J' en félicite V. A. R., et ne l' arrête pas par une longue lettre au milieu d' une course, dans la quelle elle sait si bien suivre le grand Electeur son bisayeul, et le grand Roi son frere. Je suis etc.

⋆○⋆○⋆○⋆
⋆○⋆○⋆
⋆○⋆

DEL PRINCIPE

GUGLIELMO

IV.

à Dresde ce 28 de Decembre 1756.

J'ai reçu, Monsieur, vôtre lettre avec bien du plaisir: je suis trés-sensible au compliment que vous voulez bien me faire à l'occasion de la bataille de Lobositz. Je souhaiterois pouvoir vous donner des marques plus convinquantes de ma reconnoissance pour cette attention.

Soïez persuadé que je me ferai un devoir de vous prouver en toute occasion que je suis, Monsieur, avec estime, vôtre sincere et affectionné ami

GUILLAUME.

DEL CONTE

ALGAROTTI

V.

à Boulogne ce 30 de Janvier 1758.

MONSEIGNEUR

Il faudroit, Monseigneur, que je fusse insensible à la gloire de la Prusse, si je ne me réjoüissois pas infiniment du rétablissement de la santé de V. A. R. J' en ai eu des nouvelles presque tous les couriers, et je viens enfin de recevoir celle que je souhaitois il y a longtems. Il auroit été trop triste, Monseigneur, que parmi tant de réjoüissances et de triomphes nous eussions dû être allarmès pour celui qui y a tant contribué, tandis que sa santé lui a permis d'agir. Puisse-t-elle, Monseigneur, être affermie à jamais, et puissions nous voir dérechef V. A. R. à la tête de vos armées victorieuses. Je suis etc.

DEL PRINCIPE

GUGLIELMO

VI.

à Berlin ce 26 *de Mars* 1758.

Une indisposition assez longue m'a empêché, Monsieur, de repondre plutôt à vôtre obligeante lettre; vous pouvez être persuadé que je suis sensible à la part que vous marquez prendre à ma santé et conservation. Je souhaiterai qu'elle puisse vous être de quelque utilité; vous pouvez compter qu'en toute occasion ou je pourai vous convaincre de mon estime et amitié, je m'en ferai un plaisir, étant vôtre très affectionné et sincere ami

GUILLAUME.

DEL CONTE

ALGAROTTI

VII.

à Boulogne ce 30 *de Janvier* 1758.

MONSEIGNEUR

V. A. R. auroit raison de me croire non pas en Italie, mais au païs de Congo, si je n'avois pas appris ses actions éclatantes, tant à la grande journée du 5, que à la précédente. La valeur des Prussiens ranimée par l' exemple de V. A. R. sous les murs de Breslau sera une epoque glorieuse de nôtre histoire; et la derniére promotion de V. A. R. donne un lustre nouveau à la liste militaire la plus glorieuse qui ait jamais été. Je suis infiniment charmé, Monseigneur, d' apprendre que le marquis Angelelli ait mérité son estime en combattant sous les yeux d' un aussi grand connoisseur, que l'est V. A. R. J'envie la sort de ceux qui ont vû de près de si grandes

grandes choses, qui nous font paroître bien petit tout ce que nous avions admiré jusqu' à présent. Je suis etc.

★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★

DEL PRINCIPE

FERDINANDO

VIII.

au Quartier de Neva le 21 *Mars* 1758.

Je vous suis sensiblement obligé de la lettre que vous venez de m' adresser à l' occasion de la bataille de Breslau, ou je me suis trouvé, et de mon avancement au grade de Lieutenant Général. Je mérite nullement les complimens que vous me faites; je n' ai fait à la journée de Breslau, que ce que mon honneur, le service du Roi, de la Patrie, et mon devoir m' ont dicté: il y en a, qui ayant plus fait, seroient plus dignes de louanges que moi. Je ne puis vous nier que je suis charmé

de

de voir que vous ne discontinuez de vous intéresser au sort d'un Roïaume, ou vous avez passè plusieurs années. Vous pouvez être persuadé que vos sentimens à cet égard augmentent l'estime que je vous ai toujours porté, et avec la quelle je serai sans discontinuation

Le très affectionné Ami
Ferdinand.



DEL CONTE

ALGAROTTI

IX.

à Boulogne ce 4 de Juin 1757.

MONSEIGNEUR

Je ne suis pas tant éloigné du païs de la gloire, que je ne sache, Monseigneur, toute celle que V. A. R. vient d'acquerir à la grande journée de Prague. Permettez-moi, Monseigneur, que j'en félicite V. A. R. et que je me félicite aussi d'être né dans un siécle ou la Prusse nous fait voir tant de grandes choses. Je suis etc.

○○*○*
○○*
○

DEL PRINCIPE

ENRICO

X.

du champ de Weissemberg 9 *d'Août* 1757.

MONSIEUR

Les marches que l'armée a fait, et les postes n'ayant pas été reglées comme de coutume, j'ai été privé de l'agrément de recevoir et de répondre plutôt à l'obligeante lettre que vous m'avez écrite sur la bataille de Prague. Vous me dites des choses bien flatteuses; c'est à moi à les mériter. Je serois d'allieurs bien aise de trouver les moyens pour vous donner des preuves de l'estime avec la quelle je suis

Vôtre très affectionné Ami
HENRI.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XI.

MONSEIGNEUR

J'ai appris, Monseigneur, avec le plus grand plaisir la nouvelle gloire que V. A. R. vient d'acquerir. La guerre est la véritable science des Princes; et V. A. R. marche à grands pas sur les traces de ce Neuton qui préside aux armées de l'état. Que V. A. R. me permette de ne pas vous plaindre, Monseigneur, de la glorieuse blessure que vous avez remporté à la journée de Rosbach; mais permettez-moi, Monseigneur, de féliciter tous vos braves et vaillants officiers qui sont maintenant sous les ordres de V. A. R. dans les païs de Magdebourg, de Berlin et de la Saxe. Je suis etc.

DEL PRINCIPE

ENRICO.

XII.

à Leipsick ce 16 de Janvier 1758.

Vous avez pris intérêt, Monsieur, à la blessure que j'ai reçu à la journée du 5 de novembre: je suis très-sensible à l'affection que vous me témoignez; et ce sera un agrement pour moi que de chercher les occasions ou je puisse vous donner des preuves de l'estime et de l'amitié avec la quelle je suis, Monsieur

Vôtre très affectionné Ami
et serviteur
Henri.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XIII.

à Boulogne ce 18 *de Avril* 1758.

MONSEIGNEUR

Permettez-moi, Monseigneur, que je donne le *ben tornato* à V. A. R. de sa glorieuse expédition contre les François. Mais je crois bien que V. A. R. sera bientôt le *mal venuto* pour les Autrichiens. Vous avez delivré, Monseigneur, au milieu de l'hyver le païs de Brunswic, Wolfenbuttel et Hanovre des ennemis: *liberator Germaniæ*. Le repos de V. A. R. ne m'a pas l'air d'être bien long. Vous ne dormirez guère, Monseigneur, quoique vous le pourriez, à l'ombre des lauriers. Vous allez, Monseigneur, vous en ceindre de nouveaux: et V. A. R. y saura entrelasser les mirtes et les roses pendant cette paix que

V. A. R. nous ramenera plutôt par tant de glorieux exploits. Je suis etc.

DEL MEDESIMO

XIV.

à Boulogne ce 16 *de Janvier* 1759.

MONSEIGNEUR

J'ai pris la liberté d'adresser à m. Gullman à Augsbourg un échantillon de liqueurs de Boulogne pour V. A. R. Vos quartiers d'hyver, Monseigneur, seront fort courts, et la caisse n'est pas bien grande. Vos travaux dans la campagne passée ont été en revanche bien longs, et la gloire que V. A. R. a acquis en faisant face avec une poignée de monde à toutes les forces de l'Autriche et de l'Empire, la met de pair avec les plus grands capitaines. De ce coin du monde j'applaudis, Monseigneur, à vos exploits. Mais le prince de deux-Ponts,

et

et le comte de Daun y ont applaudi bien mieux en se tenant si longtems vis à vis de V. A. R. sans oser l'approcher. Continuez moi, Monseigneur, vos bontez, tandis que vous défendez si vaillamment l'état, et forcez vos ennemis à être vos plus grands admirateurs. Je suis etc.



DEL PRINCIPE

ENRICO

XV.

à Dresden ce 20 de Février 1759.

MONSIEUR

Quoique je n'aïe pas reçu les échantillons des liqueurs de Boulogne que vous m'avez envoyé, j'en ressens néanmoins le prix de vôtre attention pour moi. J'ai eu à cette occasion un entretien avec le sieur Bianconi médecin de la Cour, qui vous connoit, et qui est, comme il me l'assure, en correspondance de lettres avec vous; il est agréable de parler sur le sujet des personnes aux quelles on s'interesse; je me rapelle toujours avec plaisir de vous avoir connu, et je ne déséspere pas de vous revoir un jour, et de vous temoigner combien je suis

Vôtre très affectionné ami
et serviteur
Henri.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XVI.

à Boulogne ce 27 de Mars 1759.

MONSEIGNEUR

Il y a bien des années, Monseigneur, que je n'ai point reçu des lettres de m. Bianconi, et j'ai été bien éloigné de renouveller correspondance avec lui dans les circonstances presentes. Il m'a fait pourtant savoir dernièrement, Monseigneur, par le canal de sa famille qui est ici, la maniere gracieuse dont il a plû à V. A. R. de parler de moi. Il me seroit impossible, Monseigneur, de dire combien j'ai été pénetré de reconnoissance. Mais que dirois-je au sujet de la lettre dont V. A. R. vient de m'honorer? A' la veille des plus grands exploits que nous voyons maintenant éclorre, souhaiter de me revoir, c'est le comble pour moi de ma gloire. Tan-

dis, Monseigneur, que la modestie est égale dans V. A. R. à la vaillance, vous voulez de force que les autres s'enorgueillissent. Je me flatte bien, Monseigneur, de vous faire bientôt ma cour de dessous vos lauriers. Je ne balance pas à dire *bientôt:* Car je ne doute pas, Monseigneur, que vos derniers succès ne contribuent infiniment à nous amener la paix la plus solide et la plus glorieuse. Je suis avec le plus profond respect etc.

DEL MEDESIMO

XVII.

à Boulogne ce 12 de Janvier 1760.

MONSEIGNEUR

Oserois-je, Monseigneur, venir vous faire ma cour dans le trou ou V. A. R. a passé la plus belle partie du carneval, et d'ou elle a fait passer son tems assèz mal à m. Daun? Je prends la liberté, Monseigneur, de vous envoyer un peu de maraschino de Zara que j'ai fait adresser à m. Gullman à Augsbourg. Je crois que ce n'est pas un mauvais cordial pour des héros qui bravent la rigueur de la saison ainsi que les dangers de Mars. V. A. R. avec des forces bien inferieures à son ennemi, sans comunication avec le Roi son frere, a pris les magazins à ce même ennemi, lui a donné le change, l'a forcé de faire la guerre defensive; et là ou elle vouloit, elle a fait une campagne, disent les

connoisseurs, qui sera une des plus belles leçons pour les militaires, qui fera texte dans l'art de la guerre. Pour moi j'admire les talents militaires de V. A. R. autant que j'ai admiré si souvent l'esprit et le genie. J'en ai été bien de fois éclairé; et l'on pouvoit juger aisement dès-lors, qu'il ne manquoit à V. A. R. que l'occasion pour égaler ses ancêtres qui ont merité par leurs glorieuses actions le titre de grand. Je suis etc.

DEL PRINCIPE

ENRICO

XVIII.

à Wittemberg ce 15 de Mars 1760.

MONSIEUR.

Vous m'avez envoyé l'année passée des liqueurs admirables. Vous avez encore l'attention de m'en envoyer une nouvelle provision; c' est me surcharger d' obligations; que je vous dois avec plaisir. La paix, après la quelle tout l' univers languit, aura une influence sur toute chose, elle répandra ses douceurs en particulier sur le commerce d'amitié, qui ont été interrompues par la guerre, tout comme la tranquillité, dont le paisible laboureur s' est trouvé privé. Elle me procurera parmi d' autres bienfaits celui de pouvoir m' entretenir plus souvent avec vous, et de vous donner des preuves de mon souvenir et de l' estime avec la quelle je suis etc.

XIX.

à Glogau ce 17 de Mars 1761.

MONSIEUR

Le Musicien qui vous remettra cette lettre a toute l' envie possible de perfectioner son gout et son talent. Il joue assez bien du violon, connoît les premiers principes de la composition, et souhaite d'apprendre la méthode et l' art qui lui manquent encore. Vous m'obligerèz donc beaucoup si vous voulez l' adresser à un des meilleurs compositeurs de vôtre connoissance, soit à Porpora, à Gasparini, en un mot à celui que vous choisirez, m' en rapportant entièrement à vôtre discernement. Comme je souhaite qu' il entende la meilleure musique, ainsi j' ai intention qu' il aille à Rome et à Venise. Le célébre Tartini merite toute son attention, et lui seul vaut bien qu' un musicien aille à Padoue pour l'écouter. J'attends de vôtre complaisence, que vous lui donnerez les recom-

man-

mandations dont il pourra avoir besoin. Au reste mon indiscretion doit vous paroître pardonnable: songez, je vous prie, que je rends hommage à la Patrie des beaux arts, et que je m'adresse à celui qui en fait le plus bel ornement. Je suis avec toute l'estime, Monsieur

Vôtre très affectionné ami et serviteur
HENRI.

○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

XX.

à Boulogne ce 6 *de Jouillet* 1761.

MONSEIGNEUR

Rien au monde, Monseigneur, me sauroit flatter davantage, que la pensée de pouvoir être bon à quelque chose à V. A. R. Le s. Pitscher a été à Boulogne dans le tems que j'étois ailleurs. Il partit pour Padoue, je lui ecrivis combien j'étois fâché de ne pas l'avoir vû, et le priai de m'envoyer d'abord la lettre de V. A. R. qui devoit contenir les ordres dont il vous plaisoit, Monseigneur, de m'honorer à son egard. Je le recommandais en même tems avec la plus grande chaleur à un gros marchand de mes amis à Padoue, afin qu'il lui rendit service comme à la personne à la quelle je m'interessai le plus, et qu'il lui avanca de l'argent dont il pouroit avoir

avoir besoin. Le s. Pitscher m' envoya la lettre de V. A. R. pour la quelle je ne saurois, Monseigneur, la remercier assez. Il est bien heureux pour moi, Monseigneur, que je puisse faire quelque chose pour un grand Prince qui fait tant de grandes choses, et qui donne tant d'éclat à nôtre siecle.

V. A. R. verra par la lettre ci-jointe du s. Tartini que le s. Pitscher profite infiniment de ses leçons, mais que Tartini demande qu'il soit sous sa direction jusqu' au printems prochain pour achever son ouvrage, et pour en faire quelque chose qui soit digne de charmer les oreilles de V. A. R. Pour lui il semble qu' il ait envie d' aller à Rome. Au cas que tel soit le plaisir de V. A. R. je l'adresserai à un des meilleurs maîtres de la chapelle du Pape, et le raccomenderai très-chaudement à m. Giustiniani qui doit partir dans peu pour l'ambassade de Venise à Rome, qui est mon ami particulier, et qui est lui-même très-grand musicien. V. A. R. n'a qu'à ordonner. Tout ce qu'il y a en Italie de savans en musique se fera un

hon-

honneur, Monseigneur, de seconder les soins de V. A. R. et de travailler à charmer le loisir d'Achille. Il est bien beau à V. A. R. de ne pas oublier les Beaux Arts, tandis qu'elle fait si savamment la guerre, et de songer à embellir la Patrie qu'elle sait defendre si vaillamment. Quant à moi, Monseigneur, il m'est bien flatteur de vivre dans le souvenir d'un Héros dont se souviendront tous les siécles à venir. Je suis avec le plus profond respect etc.

DEL PRINCIPE

ENRICO

XXI.

du champ de Schlettau le 9 d'Août 1761.

MONSIEUR

Il m'est bien agréable de vous faire mes remerciments pour l' attention que vous avez donné à ma recommendation. Le s. Pitscher vous devra la perfection de ses talents, et j' aurai le plaisir de me souvenir de son Mécéne, aussi souvent qu' il charmera mes oreilles par les fruits de son étude.

Je comprend parfaitement qu' il lui faudroit plus de tems, que celui que j'ai destiné pour son voyage d' Italie. Je reconnois veritablement les soins et l'application que le s. Tartini se donne à le cultiver; je voudrais pouvoir le laisser sous sa direction tout le tems qu' il souhaite: mais comme j' aime avec passion à m' occuper pen-

pendant l' hiver, la musique étant ma récréation, n' ayant d' ailleurs que peu de musiciens, c' est pourquoi je souhaite que son écolier soit de retour à la fin de decembre. Je lui avois proposé la voyage de Rome, croyant qu' il entendroit la chapelle du Pape, que j' imagine être la première d' Italie; mais comme je le soumet à vôtre direction entièrement, ainsi il dependra de vous, si vous jugez à propos que ce voyage lui convienne, de l' envoyer, ou bien de l' en dispenser.

J' ai un très-grand empressement à vous temoigner ma reconnoissance, et à vous donner des preuves de l' estime avec la quelle je suis, Monsieur

Vôtre affectionné ami
et serviteur
Henri.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XXII.

à Boulogne ce 10 de Novembre 1761.

MONSEIGNEUR

Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il soit permis à personne d'écrire à V. A. R. des longues lettres maintenant qu'une partie du sort de l'Europe est entre vos mains. J'aurai seulement l'honneur de dire à V. A. R. que je me suis trouvé malheureusement hors de Boulogne lorsque le s. Pitscher y a passé pour la seconde fois. Cela pourtant ne m'a pas empêché, Monseigneur, de lui envoyer à Naples les lettres de recommendation qu'il souhaitoit de moi: et je ne doute pas, Monseigneur, qu'il ne revienne cet hiver très-savant dans la musique, et digne de charmer le loisir d'Achille. Je suis avec le plus profond respect etc.

DEL PRINCIPE

ENRICO

XXIII.

à Pretchendorf ce 14 de Juillet 1762.

MONSIEUR.

Vous me parlez d' un ouvrage, que vous m' avez envoyé, et que je n' ai pas reçu: mon impatience à ce sujet est extrême. J' ai perdu des moments de plaisir que j' aurois eu en lisant ce que vous avez composé. J' ignore le sujet sur le quel vous avez écrit; mais je suis certain, qu' on trouvera dans cet ouvrage les graces et les beautez d' Horace, l' imagination brillante de Ovide, et l' eloquence de Ciceron. Il est beau que vous fassiez ressouvenir vos lecteurs de vos anciens compatriotes. Voila sur quoi je compte; et si je savois ou m' adresser pour l' avoir, je serois empressé de verifier par la lecture ce

que je suis assuré d'avance de trouver dans vôtre écrit.

Mon musicien vous doit des grandes obligations, mais je les sens mieux que lui. C'est un plaisir pour moi de vous devoir ma reconnoissance pour les soins que vous vous donnez pour m'obliger.

Comme l'intérêt que vous prenez à moi s'étend jusqu'aux affaires et occupations dont je suis chargé, je crois vous faire plaisir en vous envoyant la relation que j'ai faite de ce qui s'est passé en Saxe depuis que j'ai quitté mes quartiers d'hiver.

Soyez persuadé que je suis avec les sentimens de la veritable estime

Vôtre très-devoué ami
et serviteur
HENRI.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XXIV.

à Boulogne ce 12 *de Août* 1762.

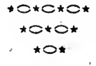
MONSEIGNEUR

Que dira V. A. R. quand elle verra que le livre que j'ai pris la liberté de lui envoyer est sur la guerre? Sur cette science que V. A. R. possede si éminemment, et dont elle donne de si belles leçons à ses ennemis? Le sort en est jetté, et peut-être qu'à cette heure le livre lui est parvenu. Je l'ai fait adresser, Monseigneur, il y a long tems à m. Gullman, agent de Prusse à Augsbourg; en tout cas j'ai prié m. Pitscher de s'en oharger à son passage à Augsbourg. Selon les ordres de V. A. R. il part demain, et compte être aux pieds de V. A. R. dans trois semaines environ. Pendant tout le tems qu'il a été ici je l'ai vu extrêmement appliqué. Le p. Mar-

tini

tini est extrêmement content des progrès qu' il a faits sous lui: et Farinello, qu' il voyoit souvent, m' en a dit encore hier tous les biens du monde. J' envoye à m. Michalet le compte de ce que j'ai déboursé pour lui; le tout se monte à 204 sequins.

Je souhaite, Monseigneur, que parmi ses grands exploits V. A. R. se souvienne quelquefois que personne ne lui bat des mains de meilleur cœur que moi, et que je suis son char de triomphe avec un respect aussi tendre que mon admiration est extrême. Je suis etc.



DEL PRINCIPE

ENRICO

XXV.

à Pretchendorf ce 22 d'Août 1762.

MONSIEUR

Les *lettres militaires* sont enfin arrivées à ma grande satisfaction. Elles ont passé par la Silesie; c'est pourquoi j'ai été privé de l'agrément de les recevoir plutôt. Mon nom que vous avez placé à la tête de l'ouvrage, orné des plus brillantes fleurs, donne lieu à ma sensibilité de reconnoître l'estime que vous avez pour moi, J'ai ensuite le plaisir d'admirer comment vous savez manier différents sujets. Après avoir mis Newton à la portée des paresseux et des ignorans, vous volez à Cithere, et c'est là ou le sexe reclame en faveur de sa nation le prix de la beauté, que trois nations le plus célébres y tiennent le congrès pour apprécier les dons, que les Graces ont repandu sur chacune

d'elles.

d'elles. Tout-à-coup vous quittez les flêches de l'Amour, pour donner carrière aux réflexions que le livre de Machiavel vous donne occasion de faire. Vous embellissez le sujet que vous traitez, par tout ce que l'érudition a de plus sublime sur cette matière. La tactique militaire n'offre rien d'agréable en elle même. C'est un champ aride que vous cultivez: c'est l'art de tuer que vous présentez sous toutes les formes, et que vous rendez aussi intéressant que Polybe. Si vous joigniez la pratique à la théorie que vous avez acquise, vous trouveriez peut-être, que les systemes les mieux arrangès sont susceptibles de bien de corrections, lorsque l'expérience nous éclaire.

Les canons que bien de grands généraux ont prétendu ne pas estimer, ont pourtant renversé plusieurs ordres de bataille, dont l'arrangement auroit paru merveilleux sur le papier. Actuellement les armées traînent trois à quatre cent piéces de canon de toute espéce de calibre avec elles; on tire à mitraille jusqu'à mille pas de distance; on a les obusiers qui font un

effet qui n'est pas à mépriser, Lorsque les canons sont mis en batterie, un camp ne ressemble pas mal à une forteresse: ajoutez-y les retranchements qu'on fait dans les positions qu'on veut maintenir, et le choix du terrein qu'on veut occuper; car je ne crois pas me tromper, si je pense, qu'on réfléchit aujourd'hui beaucoup plus sur le local du terrein que par le passé. Les camps bien choisis pour défendre un païs considérable, sont quasi hors d'atteinte, à moins qu'on ne puisse entièrement les tourner. Toutes ces circonstances donnent lieu aussi à l'observation suivante, que le choc des armées entières est très-rare; que la valeur emporte difficilement un poste, quand il est bien choisi; que ceux, qui s'y tiennent, mettent leur cavalerie en reserve; d'ou il s'ensuit, que les combats de cavalerie, à moins qu'ils arrivent par éscadrons, sont très-rares dans un jour de bataille, ou la cavalerie victorieuse donne dans l'infanterie, et celle du vaincu fait la retraite. Il-y-a bien des exceptions dans le détail, mais guère dans le tout-ensemble.

In-

Insensiblement je suis entraîné à parler sur la maniere dont on s' égorge. Qu' il seroit heureux, si on trouvoit l'art de porter les hommes à s'aimer en frères! Quelle sagacité ne faudroit-il-pas pour faire parler dans leur cœur l' importante leçon que fit Cyneas à Pirrhus! C' est une entreprise digne de vôtre attention, la quelle tiendroit une place distinguée dans les fastes de l' humanité. Je suis avec toute la consideration etc.

★◯★◯★◯★◯★
★◯★◯★◯★
★◯★◯★
★◯★

XXVI.

à Freyberg ce 30 de Novembre 1762.

MONSIEUR

Voulez-vous m'obliger, et mettre le dernier prix aux attentions que vous avez eu pour moi? Dans ce cas recevez la boîte que je vous envoie, comme un gage de mon souvenir. J'ai celui des *Lettres militaires*; j'ai journellement les oreilles flattées par les sons agréables que Pitscher tire de son violon; c'est à vos soins que je suis redevable de tout cela. Il se peut qu'en Italie mon musicien soit très-peu de chose, mais je sai bien que nos oreilles tudesques trouvent un grand changement en lui. Voila l'effet de l'art des *virtuosi* d'Italie: que ne doit-ce-pas être de les entendre eux-mêmes, si leurs écoliers en si peu de tems peuvent se perfectionner ainsi? Enfin, Monsieur, je ne cesserois de vous entretenir sur le même sujet, si par discretion je ne m'imposois

si-

silence, en vous priant d'être convaincu, que rien n'égale la consideration avec la quelle je suis etc.



XXVII.

à Dahlen ce 29 de Decembre 1762.

MONSIEUR

Vous me faites un compliment à l'occasion de la bataille de Freyberg, qui me foit connoître quel intérêt vous prenez à ce qui m'arrive. Je souhaite avec vous, que le temple de Janus se ferme, et qu'il soit fermé à jamais: j'aurois alors peut-être le plaisir de vous voir et de vous assurer combien je suis

Vôtre très affectionné ami
et serviteur
HENRI.

LETTERE

DEL PRINCIPE

FERDINANDO

DI BRUNSWIC.



DEL CONTE

ALGAROTTI

I.

à Boulogne ce 4 de Juin 1757.

MONSEIGNEUR

La victoire de Prague et la gloire que V. A. R. y a acquise seront à jamais liées ensemble. Autant que bon Prussien je prends part au gain de cette grande journée; autant comme bon serviteur de V. A. R. j'ai l'honneur de la féliciter sur la part qu'elle y a eû. Je suis avec un profond respect etc.

DEL PRINCIPE
FERDINANDO
II.

au camp de Leikmeritz ce 7 Juillet 1757.

MONSIEUR

Le souvenir des personnes qu'on estime est toujours cher; et je vous prie, Monsieur, de croire, que celui que vous daignez me marquer par vôtre lettre du 4 Juin m'a fait un plaisir infini. Je ne crois pas mériter tout ce qu'elle contient de flatteur à mon égard; mais je vous suis bien obligé de l'amitié que vous continuéz de me porter. Je vous prie d'être persuadé en revenche que rien n'égale l'estime parfaite avec la quelle je suis, Monsieur

Vôtre très-humble et très-devoué serviteur
Ferdinand
Duc de Brünswic et de Lunebourg.

DEL CONTE
ALGAROTTI

III.

à Boulogne ce 16 *de Janvier* 1759.

MONSEIGNEUR

V. A. S. voudra bien me permettre que je la félicite sur sa promotion et sur la belle campagne qu'elle vient de terminer. Tout ce que le théâtre de la guerre enseigne, et qui semble plus beau à imaginer que possible à exécuter, vous le savez, Monseigneur, mettre en pratique. Tout le monde vous bat des mains, Monseigneur, et vos ennemis sont vos plus grands panegiristes. Nous en avons un ici pour les quartiers d'hyver. C'est le marquis Monti maréchal de camp des armées de France, et qui a eû tant de part à la prise de Mahon. Il vous admire autant que les Prussiens et les Anglois vous savent gré de toutes les belles choses que

V. A. S. a fait. Parmi les admirateurs, Monseigneur, et ceux qui savent gré à V. A. S. je ne suis pas assurèment le dernier, et suis avec le plus etc.

DEL PRINCIPE

FERDINANDO IV.

à Munster ce 29 de *Février* 1759.

MONSIEUR

Vôtre souvenir m'est toujours des plus agréables, Monsieur, puisqu'il me vient de la part d'une personne que j'estime infiniment. Soyez-en plainement convaincû, Monsieur, et recevez mes très-parfaits remerciments pour vôtre lettre infiniment obligeante du 16 du mois de Janvier passé, et qui m'est parvenue ces jours passez. Les succès heureux qui ont suivi jusqu'à cette heure mes expéditions militaires ne font

point

point sur moi l' impression, que c' est à mes talents que j' en suis redevable. Point du tout; au contraire je suis toujours en garde contre moi-même, pour ne point tomber dans ce pernicieux et très-dangereux defaut, d' avoir trop bonne opinion de soi-même. Je tâche de remplir ma carrière avec tout le zéle possible, quelque pénible qu' elle soit. C' est à quoi je m'applique; et je m'y borne, sans pretendre ni exiger davantage. Conservez-moi toujours, Monsieur, vôtre amitié et soyez persuadé que je ne discontinuerai d' être.

○○*○*○*
○○*○*
○○*
○

DEL CONTE
ALGAROTTI
V.

à Boulogne ce 4 de Mars 1759.

MONSEIGNEUR

En lisant la lettre de V. A. S. il me paroît de lire une lettre de Marc Aurele écrite au milieu de ses plus grands exploits. Il faut donc, Monseigneur, vous admirer aussi par la modestie. Soit; et que toute sorte de louange vous soit dûe. Mais permettez, Monseigneur, que je prépare avec toute l'Europe mes battemens de main à ce que vous allez faire encore. Je voudrois bien remercier V. A. S. de tout ce qu' il Lui plaît de me dire dans la lettre dont elle m'a honoré. Mais vous me faites, Monseigneur, trop sentir, pour que je puisse jamais le rendre.

V. A. S. doit avoir reçû de Venise des nouvelles de mad. Denis. Elle est arrivée ici

ici ces jours passez; et elle doit retourner à Berlin l'automne prochain. Elle contribuera sans doute plus que tout autre à embellir ces fêtes que l'on prepare aux vainqueurs de la terre, et dont V. A. S. aura sa bonne part. Je suis etc.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL MEDESIMO

VI.

à Boulogne ce 21 *de Août* 1759.

MONSEIGNEUR

Rien ne m'étonne de vôtre part, Monseigneur, n'en déplaise à vôtre modestie; pas même l'étonnante victoire que V. A. S. vient de remporter près de Minden. Après la belle campagne d'hiver de l'année passée, superieure à celle d'Alsace de m. de Turenne; après le passage, et le repassage du Rhin; après la victoire de Crevelt, le projet de Bergen, et la belle defensive

preparée dans la Westphalie, vous nous aviez mis en droit, Monseigneur, de nous attendre à la belle et complette leçon que vous venez de donner à m. de Contades, et à la fleur des François. Vous n'y avez pas manqué, Monseigneur, et je crois que vous coutez tout à l'heure à la France autant d'hommes, que lui en ont couté le Prince Eugene et le Duc de Marlbourugh. On peut bien, Monseigneur, vous faire le compliment que faisoit Addison à ce Héros:

An Iliad rising out of one campaign.

Le bon Dieu n'a pas été pour le coup pour les gros bataillons, mais pour la discipline, pour la conduite, pour l'habilité. Parmi vos prisonniers vous avez un de mes amis, le maréchal Monti, qui éprouvera combien vous êtes aimable, Monseigneur, autant qu'il a senti combien vous êtes vaillant. Continuez, Monseigneur, à être le bouclier et l'épée de l'Allemagne; et tandis que vôtre nom est chanté en Angleterre, recevez les applaudissements de l'Italie.

Je suis avec la plus grande admiration et le plus profond respect.

P. S.

P. S. Oserois-je demander à V. A. S. un plan de la bataille près de Minden, le champ de vôtre gloire? J' en aurai fait des feux de joie avec mad. Denis; mais elle est partie depuis quelque tems pour les bains de Lucques.



DEL PRINCIPE

FERDINANDO

VII.

au Quartier de Croffdorff ce 4 Octobre 1759.

MONSIEUR

Je suis infiniment sensible aux marques de vôtre souvenir, et de vôtre amitié, que vous me donnéz à connoître par vôtre lettre du 21 d'Août, qui m'est parvenue, il y a quelques jours. Recevez-en, Monsieur, mes bien sincers remerciments. Je ne puis repondre à tout l'obligeant, et à tout le poli, que vous me dites, au sujet de l'heureux succès de la journée du 1 d'Août, pour les armes Britanniques en Allemagne. J'ai été témoin oculaire, avec une satisfaction inexprimable mélée d'étonnement, des prodiges de fermeté, et de courage de cette valeureuse nation Britannique. C'est à Elle, et nommement à leur infanterie, que les louanges sont dûes.

Les

Les Allemands qui forment partie de cette armée que j'ai l'honneur de commander, n'ont pas moins signalé leur zélo pour leur patrie, par le courage le plus intrepide: je me ferai un plaisir de vous envoyer le plan de la journée du premier d'Août. Je le fais graver actuellement en Hollande de deux manières. Je vous ferai parvenir l'un et l'autre. Je vous prie de faire mille tendres compliments de ma part à l'aimable Denis; et d'être persuadé que c'est avec les sentiments de l'estime la plus distinguée que j'ai l'honneur d'être.

◯◯*◯*◯*
◯◯*◯*
◯◯*
◯

VIII.

à Croffdorff ce 5 de Novembre 1759.

MONSIEUR

Je vous envois ci-joint le plan que vous avez desiré posséder. Je me fais un plaisir de vous l'offrir, puisque vous voudrez l'accepter comme un gage de mon amitié pour vous. Vous protestant que je ne discontinuerai d'être.

○○*○*○*
○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

IX.

à Boulogne ce 19 *de Novembre* 1759.

MONSEIGNEUR

C'est avec la plus grande reconnoissance, Monseigneur, que j'ai reçu le premier plan de la bataille de Torchausen, qu'il a plù à V. A. S. de m'envoyer, et les deux mots dont elle a bien voulu l'accompagner et rendre infiniment plus précieux. Le plan sera pour moi un monument de ses bontez, comme il est pour V. A. S. le plus beau monument de sa gloire et le chef-d'œuvre de ses exploits. Je crains pourtant fort pour les François, Monseigneur, que vous ne vous en teniez encore pas là pendant cette campagne; et en attendant V. A. S. les tient en haleine et au froid, les fait fourrager beaucoup plus loin qu'ils ne voudroient. Malgré tout le mal que

vous

vous leur faites, et qu'ils sentent bien que vous leur ferez encore, il vous aiment autant qu'ils vous admirent. M. le maréchal Mónti qui est ici depuis quelques semaines ne sauroit chanter assez vos louanges, Monseigneur. Je l'en aime bien d'avantage depuis qu'il est vôtre prisonnier. J'oserois presque dire le nôtre: J'ai été toujours Anglois d'inclination, et suis Prussien étant attaché au service du Roi. Mais V. A. S. sent bien que les grandes actions du Roi et les vôtres me font devenir plus Prussien et plus Anglois que jamais. Mais vous n'avez que faire, Monseigneur, de mon verbiage, tandis que peut-être vous allez donner quelque ordre qui decidera du sort de la Franconie et de l'Empire. Je suis etc.

○○*○*
○○*
○

DEL PRINCIPE
FERDINANDO
X.

à Croffdorff ce 31 *de Decembre* 1759.

MONSIEUR

Vôtre lettre du 19 de Novembre vient de m'être rendue aujourd'hui. J'ai été charmé de ce que l'envoi du plan de la journée du premier d'Août vous ait fait plaisir. Je n'ai pas assez de présomption ni d'amour propre, pour prendre pour de l'argent comptant, ce qu'un excès de politesse vous dicte sur mon sujet. Je sais à quoi m'en tenir. Je tâche de remplir la carrière dans la quelle je me trouve aussi bien que je le puis. Le suffrage non mérité d'une nation aussi aimable et respectable, que l'est la nation françoise est infiniment flatteur pour moi. Dès que le second plan, que je fais graver de la dite journée

journée sera achevé, je vous l' enverrai pareillement. Rendez-moi, Monsieur, la justice d'être persuadé que je ne discontinuerai d'être avec l'estime la plus distinguée.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XI.

à Boulogne ce 12 *de Janvier* 1760.

MONSEIGNEUR

Je prends la liberté, Monseigneur, d'envoyer à V. A. S. un échantillon de *Maraschino* de Zara. Je crois qu'il pourra tenir lieu de chocolat durant une saison que V. A. S. sait braver aussi bien, que tous les dangers de la guerre. Il ne manquoit pour le comble de la gloire de V. A. S. que ce qu'elle vient de faire. Détacher un gros corps de son armée, en le confiant

fiant au jeune Héros, qui fait bien voir de quel sang il est sorti, le faire accourir en Saxe, et faire tête après cela à l'ennemi de la façon qu'il a éprouvé à Dillembourg! Puisse cette guerre terminer par une paix qui reponde à la beauté des actions de V. A. S. et à l'excès de sa modestie, dont elles reçoivent un nouvel éclat. Je suis etc.

★○★○★○★○★
★○★○★○★
★○★○★
★○★

DEL PRINCIPE

FERDINANDO

XII.

à Paterborn ce 17 de Février 1760.

MONSIEUR

C'est depuis quelques jours que je me trouve en possession de vôtre lettre infiniment polie, en date du 12 du mois passé de Boulogne. Je vous prie, Monsieur, d'en agréer mes très-sincers, et très-parfaits remerciments. Le ballot, renfermant du *Maraschino* de Zara, me fut délivré bien de tems auparavant; et j'ignorois alors absolument, à qui j'en étois redevable. Vôtre lettre me tira de mon incertitude. Recevez-en pareillement, Monsieur, mes très-parfaits remerciments. Toute fois que je ferai usage de cette liqueur delicieuse, je me ressouviendrai toujours avec un plaisir infini de celui qui me l'a procurée. Je

vous

vous prie, Monsieur, de me continuer toujours vôtre amitié, dont je fais un cas infini, et d' être persuadé que c' est avec les sentiments de la plus parfaite estime que j' ai l' honneur d' être.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

XIII.

à Boulogne ce 18 *d' Août* 1761.

MONSEIGNEUR

Tout accoûtumé que vous êtes, Monseigneur, à vaincre, la victoire que V. A. S. vient de remporter n' aura pas laissé de vous faire grand plaisir. Pour nous, nous l' aurions prise pour un miracle si V. A. S. n' eut pas été à la tête de l' armée alliée. Une poignée de monde donnée, tenir contre deux armées formidables, leur difficulter les vivres, les battre, c' étoit un beau

probleme à resoudre. V. A. S. l'a fait et avec une géométrie et une élégance admirables. Aussi est il bien juste, Monseigneur, qu'une nation profonde et pensante comme l'Angloise ait un Neuton à sa tête. Apparamment, Monseigneur, V. A. S. est après à tirer des corollaires de la résolution d'un probleme qui aura été sans doute plus admirée que goutée en France, et pour la quelle ce ne seroit pas trop si on sacrifioit une Hécatombe en Angleterre. Je suis etc.

Del Principe FERDINANDO

XIV.

à Eimbeik ce 21 de Novembre 1761.

MONSIEUR

Vôtre compliment obligeant, que vous m' avez adressé à l'occasion des avantages que l'armée confiée sous mes ordres à remporté à la journée de Fillinghausen au 15 et 16 du mois de Juillet, contenu dans vôtre lettre, m'est parfaitement bien arrivé en son temps. Recevez-en mes bien parfaits rémerciments. Soyez persuadé, Monsieur, de l'estime très-distinguée que je vous porte, et avec la quelle je suis etc.



DEL CONTE
ALGAROTTI
XV.

à Pise ce 10 *de Decembre* 1762.

MONSEIGNEUR

On peut-dire des campagnes de V. A. S. ce que l'on a dit des harangues de Demosthenes, que la plus belle est celle qu' on lit la dernière. La campagne que vous avez faite cette année, Monseigneur, a été remplie de si belles manœuvres, qu' elle méritoit bien de terminer la guerre la plus difficile et la plus savante, qu' on ait jamais fait. Permettez-moi, Monseigneur, de vous en féliciter d'un endroit, qui tout éloigné qu'il soit des champs de vôtre gloire, en est pourtant tout rempli. L' état de ma santé m'a fait chercher l' air doux et tempéré de ce climat; et la même raison y a aussi amené mylord Warkenworth, qui a été, Monseigneur, pour quelque tems

de

de vôtre armée, et s'est trouvé à l'expédition de Wesel avec ce Prince qui marche si dignement sur les traces de V. A. S. et ne dément pas le sang dont il est sorti. Nous parlons de V. A. S. les journées entières, et nous recommençons le lendemain, comme si nous n'en avions pas parlé du tout. En verité, Monseigneur, vous devez savoir quelque gré aux Anglais de la justice qu'ils vous rendent, tandis que vous avez si fort éclipsé leur Duc de Malbourugh.

Oserois-je me flatter, Monseigneur, que V. A. S. voudra bien me pardonner une liberté que j'ai prise. On fait à présent une seconde édition d'une rélation du voyage que j'ai fait en Russie, où l'on décrit entre autres choses la guerre singuliere que les Russes ont faite contre les Tartares et les Turcs, qui finit par la paix de Belgrade. Comme il a paru que ce petit ouvrage n'a pas été mal accueilli du public, j'ai songé à le consacrer au nom de V. A. S. et elle trouvera cy-joint l'épître qui en doit être à la tête. Ne dédaignez pas, Monseigneur, je vous en sup-

 plie,

plie, que vôtre nom retentisse dans une langue qui n'est pas dédaignée des Muses, et que je voudrois manier comme le Tasse pour vous célébrer dignement. Je suis etc.

*O*O*O*O*O*O*O*O*O*O*O*O*

DEL PRINCIPE

FERDINANDO

XVI.

à Brünswic ce 9 de Janvier 1763.

MONSIEUR

J'ai eu la satisfaction de recevoir, il y a quelques jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 10 du mois passé. Je suis très-sensible aux choses infiniment obligeantes que vous m'y avez dit sur ma dernière campagne. Nous avons combattu pour nos propres foyers, et l'amour de la Patrie m'a fourni des forces pour vaincre les difficultez que nous avions

à surmonter! Vous relevez, Monsieur, cet avantage d'une manière si infiniment polie et si flatteuse pour moi, que j'en serois confus, si je ne l'attribuois pas moins à mon merite, qu'à l'excès de vôtre amitié pour moi: et à ce titre rien ne me sauroit flatter autant que vôtre suffrage.

Je suis de même très-flatté de l'honneur que vous comptez de me faire de mettre mon nom à la tête de la nouvelle édition de la relation du voyage que vous avez fait en Russie. Il n'est pas étonnant qu'un ouvrage sorti de vos mains ait été bien accueilli du public. Vôtre plume rendroit intéressantes les choses qui le seroient infiniment moins que celles que vous y avez traité. Je vous prie, Monsieur, de recevoir en échange de ce temoignage public que vous m'y avez donné de vôtre affection, les assurances les plus sinceres d'une estime sans bornes avec la quelle je suis etc.

DEL CONTE
ALGAROTTI
XVII.

à Boulogne ce 30 d' Août 1763.

MONSEIGNEUR

Le mauvais état de ma santé m' a empêché, Monseigneur, d' accompagner le livre que j' ai eu l' honneur d' envoyer à V. A. S. Je le fais maintenant que ma santé est un peu remise: et je la supplie de le recevoir avec cette bonté dont elle a daigné toujours donner tant de marques à l' auteur. J' ai eu l' honneur d' accompagner en esprit V. A. S. dans le voyage qu' elle a fait dernièrement. Elle y a revu ses champs de gloire, en les faisant voir à un très-grand connoisseur, et y aura gouté, je suis sûr, un plaisir encore plus delicat que celui qu' elle a ressenti les jours mêmes de ses victoires. Mais j' ai eu le plaisir ces jours passés de voir en personne

m. le

m. le comte du Muy, et d'entendre l'éloge de V. A. S. dans la bouche de ceux qui sont les panegiristes les moins suspects des héros. Je suis etc.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL PRINCIPE

FERDINANDO

XVIII.

à Brünswic ce 9 *de Novembre* 1763.

MONSIEUR

Une foule d'incidents et de distractions m'ont empêché de repondre plutôt à vôtre très-chere lettre du 30 Août, que je n'ai pourtant reçue que le 27 de Septembre. Je vous dois mes plus tendres et plus sincères remerciments pour le livre des vos *voyages de Russie* que vous avez eu la bonté de me dedier. Il m'est parvenu en 6 exemplaires peu de tems avant la reception de vôtre lettre, lorsque j'étois dans

le

le courant de cette année en dernier lieu à mon Gouvernement à Magdebourg.

Tout l' obligeant que vous m' avez dit dans vôtre lettre au sujet du voyage que j' ai fait avec S. M. le Roi de Prusse en Westphalie et dans le pays de Cleves, m'à touché infiniment.

C' est avec raison que vous dites, que j' estime et j' honore beaucoup l'auteur qui vient de m' envoyer son ouvrage. Je desire ardemment de trouver une occasion de lui réitérer de bouche toute l' estime et l' affection que je lui porte. Je n' ai pas été moins sensible à tout ce que de flatteur vous me marquez au sujet de la conversation que vous avez eue avec m. le chevalier du Muy, en vous protestant que j' ai l' honneur d' être.

P. S. J' ose joindre à la suite de celleci quelques pièces qui constatent quelques événemens de la dernière guerre, et quelques faits interessants arrivez durant ce tems. Je vous prie de leur accorder place dans la collection de medailles que vous en devez déjà posseder.

DEL CONTE

ALGAROTTI

XIX.

à Pise ce 17 *de Janvier* 1764.

MONSEIGNEUR

Non content, Monseigneur, de m' avoir marqué son agrement par la lettre la plus flatteuse pour moi, V. A. S. a voulu encore y ajouter un present digne d' elle. Je le reçois, Monseigneur, avec une reconnoissance d' autant plus profonde, que je sens de le meriter moins. Cette medaille sur tout, Monseigneur, qui consacre à la posterité la bataille de Minden, une des plus grandes journées que les hommes ayent combattu, sera sans doute à la tête de ma collection, et me rendra plus difficile que jamais à l' augmenter. Je tâcherois, Monseigneur, de remercier V. A. S. si je croyois pouvoir y reussir dans la moindre partie. Mais je sens qu' il me seroit

aussi

aussi impossible de le faire, qu' il a été aux François de la battre.

Je suis avec la plus vive reconnoissance et le plus profond respect.



LETTERE

DEL CARDINALE

DE BERNIS.

LETTERE
DEL CARDINALE
DE BERNIS. (1)

DEL CONTE
ALGAROTTI

I.

à Mirabello ce 1 d' Août 1754.

Je commence à croire que ma santé est de quelque importance puisque V. E. daigne y prendre part. Je suis encore aux bouillons de vipere, et à l'avoine, dont il semble que je tire quelque profit: et l'on

(1) Dietro le gloriose testimonianze degli onori resi al Co: Algarotti dal gran Federigo e dagl' illustri Principi di Brandemburgo e di Brunswic, non abbiam creduto disdicevole il produrre altresì le prove dell' amicizia, onde finchè visse l'onorarono due fra gli uomini più in-

l'on veut me mettre au lait d'anesse dès que la saison rafraichira un peu. Je compte plus que sur les remédes, sur la bonté de l'air et sur la tranquilité de l'âme: et les bontés dont V. E. m' honore ne contribuent pas peu à mettre du baume dans mon sang. Je viens enfin de recevoir une réponse du Roi de Prusse à la lettre que je lui écrivis dès le commencement de Juin: elle est telle que je la pouvois souhaiter: il m'accorde le congé que je

insigni che mai figurassero nella condotta degli affari pubblici: il sig. de Bernis, e il sig. du Tillot.

Il primo sollevatosi fin da' suoi verdi anni ad occupare un de' primi seggi nel Parnaso francese, fu, a così dire, introdotto dalle Muse nella carriera politica. Ambasciatore prima di Francia presso la Repubblica Veneta, poscia in Ispagna; quindi plenipotenziario nella spinosa negoziazione conclusa col celebre trattato di Westfalia del 1756; assunto dipoi al grado di Consigliere di Stato e Ministro degli affari esteri; promosso in seguito alla sagra porpora, e dichiarato ambasciatore di Francia alla S. Sede, presso cui trasse il non breve e glorioso

je lui avois demandé, me plaint en termes fort honnêtes sur l'état de ma santé; et fait des souhaits pour qu'elle se remette dans l'avenir. Il me faut accompagner cette nouvelle des plus vifs remercimens pour V. E.; puisque c'est aux conseils de V. E. même que je suis en grande partie redevable de cette réponse. Qu'il est doux de devoir à l'homme le plus aimable ce qu'il y a de plus précieux! Je ne saurois assurément faire un meilleur usage de ces

dons

rioso corso di sua vita; il sig. de Bernis manifestò costantemente nell'adempimento dei doveri annessi a così luminosi e difficili ministerj, un genio fatto pel maneggio de' grandi affari, un'anima penetrata de' più bei sentimenti, un cuore pregno delle più sublimi e più rare virtù. Nacque nel 1715, e mancò a' vivi li 2 novembre del 1794.

Il sig. du Tillot Ministro dell' Infante di Parma possedeva i talenti e l'anima di Colbert; nè d'altro avrebbe avuto d'uopo per uguagliarne la gloria, senonchè di avere un Regno come la Francia, e non il picciolissimo Stato di Parma, per campo delle sue magnifiche imprese.

dons qu'en les employant à faire ma cour à V. E. et à puiser chez elle ce que je chercherois en vain partout ailleurs, et ce que Paris ne sauroit assez regretter. La plus vive reconnoissance se mêle plus que jamais à tous les sentimens qui sont dus à V. E. et sur tout au profond respect avec le quel j'ai l'honneur etc.

★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★○★

DEL CARDINALE

DE BERNIS

II.

à Fiesso ce 3 *d' Août* 1754.

Vous me faites grande pitié, Monsieur, d'être obligé à garder un régime si austere; cependant je desire que vôtre convalescence soit un peu longue. Je suis très-aise que mes pressentimens ayent été justifiés, et que le Roi de Prusse veuille bien entrer si honnêtement dans les bonnes raisons que vous avez de rester enco-

re

re quelque tems dans vôtre patrie. Le congé illimité que vous avez obtenu, ne me fait plus craindre de vous perdre. Le plaisir de vous posseder quelquefois à Venise est le plus grand que j'espére cet hiver; faites m'en jouir le plus souvent que vous pourez. Retranchons, je vous en prie, dans nôtre petite correspondance le *très-humble serviteur* de la fin. J'écris cinquante ou soixante fois par semaine cette platitude; jugez s'il ne me doit pas être agréable de pouvoir la retrancher avec ceux dont je suis véritablement le serviteur, l'admirateur et l'ami.

○○*○*
○○*
○

DEL CONTE

ALGAROTTI

III.

à Venise ce 18 *de Janvier* 1755.

Je félicite V. E. sur son heureux voyage; je félicite Parme et S. A. R. sur son arrivée. Je m'attendois bien que nous aurions eu à Venise un maigre carnaval. Le mien ne commencera qu'environ à la mi-carême: en attendant j'ai l'honneur de vous envoyer, *docte sermones utriusque linguæ*, une petite piece qui est d'un genre nouveau dans nôtre langue: elle voudroit rendre quelque odeur de cette fleur d'esprit qui embaume les écrits de V. E. les rend les délices des gens aimables, et les transmettra à la posterité. Si vous savez écrire comme Horace, daignez me juger en Quintilius; et fixez le prix de mon ouvrage. J'ai l'honneur etc.

DEL CARDINALE

DE BERNIS

IV.

à Parme ce 28 de Janvier 1755.

La vie que je mene ici, Monsieur, est si coupée, et si differente de celle que je menois à Venise, que je n'ai pas eu le tems de lire encore l'ouvrage que vous m'avez envoyé, malgré sa brieveté, et le gout que j'ai pour tout ce que vous faites. Vous m'avez valu la connoissance du pere Betinelli que j'ai trouvé infiniment aimable; je vous prie de le lui dire. On m'a envoyé ici la permission d'aller faire un tour en France; j'ai écrit pour qu'on me permit de ne pas en profiter sitôt; on sera étonné, je crois, de ma résistance, et l'on croira que Venise, malgré la solitude où j'y vis, a pour moi bien des charmes. Cela est vrai à une infinité d'égards; je vous prie de le croire, et de le faire croire, parceque cela est extrêmement vrai.

Dès que j'aurai lu, je vous remercierai du plaisir que vous m'aurez donné. J'ai l'honneur etc.

Il y a une contrebande permise à Venise que je vous prie de faire de ma part à tous ceux et celles que vous savez que j'aime et respecte.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

DEL CONTE

ALGAROTTI

V.

à Venise ce 8 *de Février* 1755.

Amusez vous, la plus aimable des Excellences, et ne me lisez pas. Je ne dois pas être fâché que Venise vous perde: vous y allez trop gagner vous et la France. J'avoue pourtant à V. E. qu'il n'y a pas tant d'heroïsme qu'il en paroît dans mon fait: c'est que je compte bien d'aller vous faire ma cour dans ce pays des arts, de l'esprit et des graces que vous allez embellir.

lir. Mais pour Venise qui ne peut pas compter aussi bien que moi, elle est très-fâchée du départ de V. E. J'en ai entendu les regrets en faisant la contrebande, dans la bouche de mad. Barbarigo et dans celles plus mignonnes de mad. C.... et M...... Nos sages, à la tête des quels nous mettons bien le s. Emo en sont tout autant fâchés, quoique par des raisons bien differentes. Il est si venitien, disois-je à quelques uns d'entre eux, que si vous aviez pu le voir et l'entendre comme moi, vous seriez tous français. Le fait est que le Roi poûrra bien donner un successeur à V. E. mais ne sauroit vous remplacer, et à Venise:

Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt.

J'ai l'honneur etc.

○○*
○

DEL CARDINALE
DE BERNIS
VI.

à Parme ce 18 de Février 1755.

Je n'ai pu, Monsieur, ne pas dire adieu à ma maîtresse avant que de m'en séparer pour quelque tems: je retourne donc à Venise la semaine prochaine; la fonte des glaces m'en empêche encore celle-ci. Faites moi l'honneur de venir diner chez moi de dimanche prochain en huit, afin que je vous dise moi-même combien vôtre code de Cythere m'a fait de plaisir. Puis qu'il vous est permis d'aimer, mèttez en pratique vos propres leçons; je m'interesse aussi sincerement à vos plaisirs qu'à vôtre gloire.

Remerciez les trois Graces qui m'ont loüé et regretté; je vais les chercher sur le grand canal, et leur rendre le seul hommage qui me soit permis. A l'égard des sages et de leur chef, ils savent bien qu'

ils

ils peuvent compter sur moi par la reconnoissance que je leur dois, et par les principes de mon sistême politique. Le séjour que je ferai cet été à Paris ne sera pas bien long, il ne tiendra pas à moi que je ne revienne joindre ma chartreuse: en la quittant j'en ai mieux senti tous les agrémens. Honorez-moi toujours, Monsieur, de vôtre amitié, et soyez persuadé de la mienne, et de tous les sentimens sincères avec les quels j'ai l'honneur etc.

DEL CONTE

ALGAROTTI

VII.

à Venise ce 24 *de Avril* 1755.

Vous étes charmant de commencer vôtre ministere par tenir parole. Vôtre mémoire m'a fait un plaisir infini; il m'est précieux comme un gage de vôtre amitié, et comme un écrit où la saine raison et l'ésprit le plus fin se trouvent dans une parfaite alliance. Les Italiens devroient vous lire et se corriger s'ils peuvent. Le plus grand mal pour la pauvre Italie, comme nous l'avons dit souvent ensemble, c'est qu'elle n'a ni capitale ni cour; c'est qu'elle est partagée et esclave. La gloire des lettres est ordinairement jointe à celle des armes; et rarement l'on estime la plume d'une nation dont on ne craint point l'épée. Vous étes bien heureux,

Fran-

Français, qui savez vaincre, et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne ceignent vos têtes.
Que l'olive dont vous étes, Monsieur, dépositaire chez nous, ne vous empêche pas d'ajouter aux lauriers de vôtre patrie. J'ai l'honneur d'être etc.

DEL MEDESIMO

VIII.

à Venise ce 8 *de Octobre* 1755.

Je félicite les maisons de Bourbon qui vont être plus que jamais resserrés par les nœuds les plus forts et les plus charmans. C'est l'ouvrage qui est reservé à vôtre Excellence. Le Roi n'a peut-être jamais mieux prouvé qu'en cette occasion combien il se connoît en hommes; et c'est le grand art des Rois. L'Italie a vu les amusemens d'Achille oisif en politique, l'Espa-

l'Espagne va lui ouvrir un champ digne de lui:

in publica commoda peccem
Si longo sermone morer tua tempora.

Ces vers ont été souvent cités, mais rarement ils ont été mieux expliqués. Que V. E. se souvienne quelquefois d'un homme qui l'admire comme un grand Ministre, et l'aime comme l'homme du monde le plus aimable. J'ai l'honneur etc.

P. S. Allant l'autre jour chez m. Brun, je vis qu'on empaquetoit des vues de Venise dans le palais de V. E. Il semble qu'elle ne veuille pas perdre de vue une ville, où elle sait bien que son nom ne sera jamais oublié. Je me souvins que deux sujets vènitiens que V. E. avoit vus chez-moi ne lui avoient pas déplu, et ai pris une liberté que V. E. voudra bien me pardonner, de les envoyer à m. Courneur afin qu'il les fit partir pour Madrid avec les vues de Venise. Ils peuvent au moins rapeller quelquefois à V. E. le vénitien qui lui est le plus attaché par les sentimens de l'amitié, de l'admiration et d'un profond respect.

DEL CARDINALE

DE BERNIS

IX.

à Paris ce 23 de Décembre 1755.

Je vous dois bien des excuses, Monsieur, et mes torts avec vous devroient me faire rougir de vos bienfaits; mais puisque les tableaux que vous me donnez représentent vôtre patrie, je les accepte sans balancer. Je devrai à l'amitié dont Venise m'a honoré la plus grande partie de ma réputation et de ma fortune. On m'a tenu compte ici de l'indulgence d'un gouvernement éclairé: enfin, Monsieur, je n'oublierai jamais Venise, ni ses habitants. Je voudrois à mon retour de Madrid vous trouver à Paris, ou vous aller encore revoir dans vos lagunes. On ne peut rien ajouter à l'estime et aux sentimens sincères avec les quels j'ai l'honneur etc.

X.

à Montelimart ce 9 de Février 1762.

M. Archinto ne m'a pas laissé ignorer, Monsieur, que vous vous souveniez encore du plaisir que j'avois de m'entretenir quelquefois avec vous pendant mon séjour à Venise. La lettre dont vous m'avez honoré ajoute encore beaucoup à ma reconnoissance. Je vais lire avec avidité l'*Épitre sur le commerce*, que vous avez bien voulu m'envoyer; la grande réputation de l'auteur exciteroit seule une vive curiosité pour cet ouvrage; mais j'ajoute à ce motif le sentiment le plus sincère d'amitié et d'estime pour la personne. Vous me ferez le plus grand plaisir du monde, Monsieur, de vouloir bien me communiquer les ouvrages dont vous illustrerez encore vôtre patrie; je l'estime bien heureuse de vous posseder, et je ne desespére pas que quelque circonstance ne me raproche encore de vous, et ne me mette à portée

de

de vous renouveller, Monsieur, l'hommage des sentimens inviolables d'estime et d'admiration avec les quels je vous suis attaché.



LETTERE

DEL SIGNOR

DU TILLOT.

DEL SIGNOR

DU TILLOT

I.

à Parme ce 20 de Février 1759.

Le souvenir que vous accordez à ce que vous avez vu ici, nous inspire beaucoup d' amour-propre : et comme nous avons donné à vos suffrages tout le poids qu' ils méritent, cette vanité nous paroît, si je puis dire ainsi, très-modeste et très-placée. Vous vous trompez, Monsieur; nous comptons plus éxactement que vous; vous n' avez habité parmi nous que quelques instans: ils m' ont paru bien courts; et j' ai eu l' agrément de reconnoître que l' Infant qui en répete d'autres, en jugeoit de même. J' aurai l' honneur à son retour de Sala de lui rendre ce que vous m' écrivez; il le lira avec plaisir, et il reparlera encore de vous comme il a fait, c' est à dire de l' homme le plus aimable, qui mérite le plus sa réputation, enfin comme

du comte Algarotti. Son ministre bien reconnoissant, ne saura bien meriter vos éloges, qu' en suivant autant qu' il pourra l' esprit de son maitre: il desire beaucoup vôtre amitié, vôtre retour ici, et que vous reduisiez le ton d' une cérémonie qu' il vous rendroit, à celui des sentimens qu' il ambitionne de vôtre part. J' ai l' honneur d' être avec l' attachement le plus inviolable.

○○*○*○*
○○*○*
○○*
○

II.

à Parme ce 13 de Mars 1759.

Je suis toujours comblé de ce qui m'annonce que je suis dans vôtre souvenir. Vous m'en donnez les preuves les plus flatteuses, et les plus intéressantes en m'envoyant vos ouvrages. Ce sera un bienfait que je partagerai entre m. de Keralio, m. l'abbé de Condillac et moi. Voyez, Monsieur, combien vous inspirez de reconnoissance. J'aurai l'honneur de présenter à l'Infant les deux éxemplaires qui lui sont destinés: il vous lira avec plaisir, parceque quand il n'auroit pas autant de connoissances qu'il en a, vôtre façon d'écrire lui en donneroit. Il continuera donc plus que jamais à penser et à s'exprimer sur vôtre compte comme il l'a fait plusieurs fois depuis vôtre départ: vôtre lettre, que je prendrai la liberté de lui présenter, lui offrira de la façon la plus élegante et la plus agréable tout ce que vous pensez, et ce que vous dites d'ingénieux

et de flatteur sur son gout, et ses lumieres.

Je pense à vous envoyer une petite pacotille, entr'autre une brochure de m. de Voltaire, un roman intitulé *Candide, ou l'optimisme*. C'est le délire le plus extravagant, le recueil le plus faux, les idées les plus déraisonnables, les plus impies. En général c'est mauvais, parmi les traits de feu et de plaisanterie, et les choses originales qu'il contient.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus inviolable et le plus respectueux etc.

○○*○*
○○*
○

III.

à Colorno ce 8 *de Mai* 1759.

Je me flatte que j'aurai l'honneur d'être vôtre hôte à Parme et à Colorno. Vôtre habitation sera chez-moi à Parme, et de même ici.

Je crois que vous nous ferez suivre Horace bien agréablement dans le cours de sa vie: et que cette promenade deviendra bien intéressante avec un guide qui le connoît si bien. Il risque d'être quitté quelquefois pour le guide.

L'Infant a lu avec plaisir la lettre charmante que vous avez écrite à l'abbé Frugoni. Que dites vous de son poëme, ou de son Hippolite; et des morceaux où il a suivi Racine?

Nôtre Opéra est ce que j'avois prévu; il enchante la nation. J'avois conçu, vous le savez, qu'en lui laissant son gout et sa musique, que j'aime autant qu'elle, on pouroit l'enrichir. Je ne me suis point trompé. Personne ne l'a cru jusqu'à ce

moment. Vous savez ce que sont les préjugés: enfin, Monsieur, nous triomphons: et je me souviens que je vous dois une partie de mon courage. Quand croyez-vous à peu près venir? L'Infant vous reverra avec bien du plaisir. Je ne dis rien de m. Keralio, de Condillac, l'abbé Girard, encore moins de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un attachement inviolable, Monsieur, etc.

IV.

à Colorno ce 11 *de Juillet* 1759.

Nous sommes inquiets de vôtre santé : nous craignons en perdant vôtre personne par vôtre absence, d' avoir perdu encore vôtre **souvenir.** Mais la connoissance que j' ai de vôtre caractere et de vôtre cœur me rassure ; nous vous aimons et nous vous estimons trop pour être oubliés de vous. Je ne sais si j' ai eu l' honneur de vous faire part des nouvelles graces dont m' a comblé S. A. R. en me chargeant de tout le poids de l'administration, et la laissant unie aux charges que j' avois déjà. Je vous suis attaché sous toutes les formes ; je sais combien vôtre amitié s' intéresséra à tout ce qui me regarde, et combien vous serez convaincu de l' attachement inviolable avec le quel j' ai l' honneur d' être.

V.

à Parme ce 27 de Octobre 1760.

Malgré l'éloignement où je suis du cabinet où je lirois pour m'amuser à mon âge, et où j'aurois lu pour m'instruire si j'étois plus jeune, je parcours tout ce qui me vient de nouveau. Je n'ai pas parcouru, Monsieur, mais j'ai lu avec attention et plaisir vôtre élégante épître: elle porte l'empreinte du génie et des graces; et de la solidité que le vôtre donne à tout ce que vous créez. Je l'ai partagée avec mes amis m. de Keralio et de Condillac, qui y ont trouvé le meilleur gout, le gout du vrai, et de l'agrément.

L'abbé Frugoni nôtre ami aura eu le plaisir de vous voir: il est heureux. J'ai trouvé du mérite dans la lettre qu'il vous a adressée, mais je n'ai pas voulu lui dire que j'en trouvois l'ordre trop didactique, la morale trop uniforme; les vers allant par quatrains trop réguliérement, on diroit que c'est un ouvrage de récitatifs

et

et d'ariettes: un tour trop grave, et pas assèz nuancé de cette légéreté, de ces graces badines que demande ce genre d'écrire, qui est difficile, et qui veut du riant et de l'aménité dans l'esprit et dans le stile. Au reste mon sentiment n'est qu'une sensation très-incertaine, et qui peut assurément ne rien oter du mérite de l'abbé. Il falloit quelque trait épisodique, et que les vers tombassent plus sur des pensées à peindre, ou sur des traits plus piquans. Vôtre jugement est plus seur que le mien, Monsieur, et j'ai trop parlé devant vous.

J'ai l'honneur d'être avec un attachement aussi inviolable que respectueux.

○○*○*
○○*
○

VI.

à Parme ce 31 de Mars 1761.

Vôtre complaisance éternelle vous fait essuyer sans cesse de ma part des importunités: mais vous aimez le bien public et les bonnes vües; et voila ce qui me rend opiniâtre. Daignez donc encore m'écouter sur ce que l'abbé Frugoni a eu l'honneur de vous écrire: quoiqu'il soit lumineux, je ne sais s'il vous aura rendu toute mon idée: la voici.

J'ai deux objets: l'un d'empêcher le plus qu'il est possible le mal que nous font les eaux; l'autre de tirer de ce poison un objet salutaire, en tournant tout ce qui se pourra en utilité, et en ramassant des eaux que nous avons éparses et perdues, les réunissant pour l'utilité, augmentant les moyens d'arrosemens, les moutures, et procurant, si je le puis, des fins encore plus étendus, et plus utiles. Nous avons des lagunes ou des marais à Guastal-

la;

la; ils sont nuisibles aux terres, nuisibles à la santé.

Les fontaines ou les conduites de nos eaux sont négligées, en mauvais état. Elles seroient abondantes, elles ne le sont pas. Nos chaussées ou argini se font souvent, et se détruisent souvent. C' est un grand mal pour le peuple; voila nos maux.

J' ai cru qu' un homme entendu, habile, savant dans cette partie, unissant enfin la pratique à la théorie, seroit un meuble précieux pour le pays: qu' il formeroit des sujets, et qu' il feroit du bien. J' ai cru aussi que dans peu si je pouvois donner de l' éffet aux vües de l' Infant qui sont de rétablir les études et les chaires avec plus de succès qu' elles n' en ont; et de tâcher d' avoir quatre ou cinq hommes de mérite en savoir; un homme comme celui que je desire, pourroit par la suite tenir sa place pour le lustre de l' état, et de l' étude parmi ces autres-là.

En vous expliquant ainsi mes vües, Monsieur, j'ai pensé que vous sentiriez d'abord quel espéce de sujet il me faudroit: et vous voyez qu' un homme passager est pro-

pre

pre à remédier à des vices locaux et démontrés: mais qu'un homme de génie fixé sans terme ou pour toujours, voit, reconnoît un pays, cherche la source du mal et la réparation, et la trouve dans des spéculations qui ne sont pas l'effet d'un moment. Dans ce dernier cas-ci ce seroit un homme que l'Infant attacheroit honorablement à son service, avec un titre d'ingénieur ou directeur des eaux, ou mathématicien. Il faudroit savoir l'étendue des connoissances de ce sujet; ce qu'il a fait; ses bonnes qualités d'ailleurs, quant à l'esprit et à l'âme, et quel homme c'est. J'ai cru que pour un objet si intéressant je ne pouvois mieux puiser que dans vos connoissances, et recourir à vos bontés. Je vous serois bien obligé aussi de disposer de moi, et de compter sans cesse sur l'attachement respectueux avec le quel j'ai l'honneur etc.

○○*
○

VII.

à Parme ce 12 de Avril 1761.

J'ai reçu la *paix perpétuelle* de Rousseau J. J. mais je la fais voyager. Elle est actuellement à Rome; mais vous l'aurez quand elle me sera renvoyée. C'est écrit comme tous les ouvrages de m. Rousseau; c'est a dire par l'homme le plus éloquent et le plus énergique écrivain qu'ait la France. J'ai un autre ouvrage de lui, qui a fait et qui fait beaucoup de bruit en France, la *nouvelle Heloïse*. C'est rempli de choses admirables; d'une chaleur et d'un stile supérieur. Cet homme qui n'a semblé que dur, sauvage et ennemi de tout ce qui est sentimens et passion, les décrit comme l'homme le plus sensible. Ce Roman est en lettres: il y en a qui sont des chefs-d'œuvre. Si vous le desirez, Monsieur, je vous l'envoyerai successivement; c'est un brochure en 6 parties ou tomes.

J'ai reçu et lu avec bien du plaisir et de l'attention vôtre petit poëme sur le

Com-

Commerce. Il est plein de choses et de pensées. C' est d' un poëte et d' un genie citoyen. Je parle des choses et non du stile, que je crois digne de vôtre plume, mais sur le quel je n' ose prononcer. Je vous en suis très-obligé.

Vous avez vu mon idée, Monsieur; c'est le principe de quelques unes de celles de S. A. R. pour le bien et l' instruction de ce pays-ci, où elle voudroit restituer les études, et s' il est possible, le gout de savoir. Le pays est borné sans doute, et environné de barrieres; mais enfin avec de l' attention, et un peu d' aiguillon à l' industrie ce fond peut devenir plus fertile pour lui-même. J' ai bien des obstacles, mais je suis capable de patience et de tenue dans l' attention que je dois aux vües paternelles et salutaires de l' Infant.

J' ai intendu nommer le p. Frisio. Mais je ne me rapelle pas où j' ai vu encore dernièrement son nom et les occupations auxquelles il alloit vacquer. Je vois que c' est un religieux; et je conçois encore par ce que vous me faites l' honneur de me dire, qu' il est difficile de trouver un sécu-

lier.

lier. Je commence d'abord par vous témoigner ma reconnoissance de toutes vos bontés. Je vous demanderai un peu plus de détail sur ce sujet; après quoi j'aurai recours à vôtre complaisance. Je vous renouvelle les assurances de l'attachement inviolable avec le quel j'ai l'honneur d'être etc.

○○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*○*

VIII.

à Parme ce 21 de Avril 1761.

Mille pardons d'une correspondance aussi embarassante que la mienne. Je connois à présent l'état du p. Frisio: il est Barnabite, homme de beaucoup de mérite. Je me tiens à lui si cela est possible. Ces autres messieurs, tous respectables qu'ils sont, ne venant ici que passagèrement, ne conviendroient pas à nôtre objet. Ce n'est pas une seule opération, et un objet déterminé et particulier dont il s'agit. Ce sont des objets généraux, que la pratique du pays, et des spéculations peuvent am-

mener à leur fin ou tôt ou tard. Ainsi un sujet attaché pour toujours à l'Infant, s'y exercera, sera utile à lui ou à l'état sous le titre de mathematicien de S. A. R. ou sous la forme qui pourra être agréable à ce religieux: à qui l'on procurera et le sort et l'agrément que vous croirez convenable. Car je vous place entre S. A. R. et lui. Je le répete, c'est le commencement de l'objet que l'Infant veut remplir pour avoir ici des hommes de mérite, utiles à l'état, et pour inspirer le gout de l'etude et du savoir; car je pense généralement à nos chaires.

J'ai l'honneur de vous assurer des sentimens d'attachement respectueux avec etc.

IX.

à Colorno ce 26 de Juin 1761.

Un voyage que j'ai fait à Macinesso ou l'antique Velleïa, et les affaires dont cette petite absence m'avoit surchargé, m'ont empêché, monsieur, d'avoir l'honneur de vous répondre d'abord. Nôtre attente est presque déjà surpassée dans Velleïa par la quantité de fragmens, et de monumens, bronzes, marbres, inscriptions, idoles que nous y avons trouvés. J'ai eu la rare satisfaction de voir découvrir sous mes yeux pendant 30 heures que j'y ai passées, plusieurs belles inscriptions et 7 statues de grandeur naturelle en beau marbre des beaux tems de la République ou de l'Empire: quelques jours auparavant on en avoit déterré 7 autres; on continue ce travail avec beaucoup d'ordre.

Je vous ai, monsieur, la plus grande obligation de vos soins auprès du p. Frisi. Ce n'est pas vôtre faute s'ils ont été infructueux. Le p. Frisi verra que j'avois eu

le bonheur, graces à vous, monsieur, de penser comme le comte de Firmian. J'en suis bien fâché; je vois que cela n'est pas réparable. Je sens combien la complaisance du p. Frisi me sera utile, et assurément j'en profiterai. Mais les vües d'un homme à demeure, fondées sur des observations faites avec loisir, en reconnoissant un pays, appuyées aux découvertes que produit quelquefois le hazard, m'eussent été bien plus agréables. D'ailleurs je voulois satisfaire au desir qu'a l'Infant de ramasser ici plusieurs gens de mérite, et de faire renaître par ses bienfaits l'émulation perdue dans un pays livré et abandonné à l'ignorance, et d'y former enfin l'éducation. J'aurois tâché de faire au p. Frisi le sort qu'il auroit pu desirer, et de le lui rendre agréable. Je vous prie, monsieur, de lui dire mes complimens, et mes regrets, et de souffrir que je vous consulte pour mes vües.

J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement que de respect etc.

X.

à Colorno ce 11 *de Juillet* 1761.

Nous sommes occupés d'une fontaine publique à Parme; nous la graverons, et je vous en enverrai les dessins, ainsi que la suite de ce que nous pourrons faire de passable. Vôtre suffrage, si nous le méritons, nous flattera d'avoir quelque goût.

Velleïa en effet a de quoi nous intéresser beaucoup: nous n'osons encore rien dire sur ce lieu. Nous nous flattons de trouver d'autres inscriptions qui nous éclaireront, et nous feront parler peut-être sagement, et d'une façon intéressante.

Il est sûr, monsieur, que s'il y a encore de la ressource, et des moyens d'avoir le p. Frisi honnêtement; je veux dire si ses engagemens ne sont pas de nature à ce que nous ne puissions pas travailler à l'avoir sans manquer à ceux qui travaillent pour l'attirer à eux, il est sûr, dis-je, que j'en serois charmé. Vous pou-

vez voir, Monsieur, si cela est praticable, puisque vous êtes à même de lui parler. Ce seroit une obligation que nous vous aurions.

J' ai l' honneur d' être avec l' attachement le plus tendre et le plus respectueux etc.



XI.

Vous avez très-bien fait de disposer des feuilles pour m. Archinto que j' ai l' honneur de connoître, et que je révére: disposez de tout cela à vôtre goût. Au reste Freron est un homme acre, plein de passion: mais cela n' a pas de danger pour les personnes qui jugent sainement par elles mêmes.

Je vous prie de remercier vivement le p. Frisi; je l'aime et l'estime, sans le connoître, et je ne suis pas digne de juger tout ce qu' il vaut: le cri public et vôtre voix suppléent à mon ignorance. Je sens ses raisons, il doit des ménagemens à sa patrie, au comte de Firmian qui m' est cher, à Pise, à la Toscane, à m. le maréchal Botta, enfin aux distinctions glorieuses de S. A. R. l'archiduc Joseph.

Vous sentez qu' au milieu de tout cela j' agis vis à vis de lui autant qu' il m' est permis, sans le faire manquer à aucun devoir, et sans manquer moi-même à tant de noms respectables. Il ne veut pas avoir

mauvaise grace, je ne veux pas non plus en avoir. Je compte, si je réussis, ne manquer à personne: attirer un homme de merite, libre; et non enlever sans pudeur un sujet à des pays et des gens respectables qui seroient surpris de mon procedé. Voila ma façon de penser, sur la quelle j'attends de vôtre amitié un avis digne d'elle. Quant à son sort je le rendrai plus avantageux, et il ne sera sujet à aucune altération.

Je vous réitére les assurances de l'attachement et du respect avec etc.

○○*○*
○○*
○

XII.

à Parme ce 14 de Février 1762.

J'ai l'honneur de vous envoyer le premier tome d'*Emile*, ou de l'*éducation*. Il y en a 4; je voudrois en avoir un double exemplaire pour satisfaire à la fois le personnage respectable et aimable que vous nommez, et vous, monsieur. Je vous enverrai successivement et *éxactement* les autres. La préface vous dira ce que c'est que l'ouvrage: c'est un mélange de choses et d'idées sublimes, profondes, quelques unes extraordinaires, singulières, d'autres impraticables. On ne peut écrire avec plus de vertu, plus d'énergie, plus d'éloquence et d'élévation. C'est parsemé de choses admirables par tout; et il y a un 4 tome qui est sublime. Je vous prierai de me dire ce que vous en pensez. Je le lis à morceaux rompus, quand je peux: mais je relis souvent les mêmes choses.

Vous vous occupez, monsieur, toujours utilement pour l'humanité, et vous employez des momens de loisir qui ne semblent destinés qu'à vôtre amusement, avantageusement pour les arts. Vous les aimez, vous les cultivez, vous faites travailler sous vos yeux. Une vie pareille est remplie tranquilement, agréablement; elle est à desirer. La mienne est plus turbulente; et chargé d'affaires publiques, je n'ai peut-être que le bonheur de faire des choses aussi utiles. Cependant j'ai fait ce que j'ai pu pour l'avantage public: c'est une idole à la quelle je sacrifie tout. J'aime ce pays comme ma patrie. J'ai tenté bien des choses; quelques unes réussissent: mais j'ai à combattre une sorte d'indolence, et un état restreint de facultés. Il faut beaucoup de patience, et après bien des années il y aura des progrès, mais peu sensibles: il ne faut pas se décourager; mais on meurt dans la peine. Quelle vie, monsieur!

Passant à des objets plus frivoles; vous voyez, monsieur, que le projet de nos opera sur un nouveau plan, est abbandonné:

il falloit que la cour le soutint, et contribuat à leur lustre. Or le départ de cette cour pour Colorno toujours fixé pour ainsi dire au début de l' opera, laissoit nôtre ville sans ornement, et sans ressources pour les étrangers. Je vis que c' étoit irremédiable: j' abbandonnai un projet qui étoit agréable, et qui seroit devenu sans doute utile au pays, et à la ville. J' en voyois encore toutes les imperfections dans l' éxécution; mais je concevois qu'on pouvoit le conduire à bon point. Je vous parle de la chute de cet édifice, parceque vous l' aviez vu commencer avec joye.

J' ai l' honneur de vous renouveller les assurances de l' attachement inviolable et respectueux avec etc.

○○*○*
○○*
○

XIII.

J'ai reçu dans son tems les journaux que vous me fites l'honneur de me renvoyer. J'avois déjà des connoissances de la bibliotheque Jakson. Des mesures que j'avois prises d'un autre côté m'empêcherent de tourner mes vües vers cette bibliotheque. Si ces mesures avoient manqué, j'aurois réfléchi sur ce parti. Je vous remercie bien sincérement de ce que vous me faites l'honneur de me dire d'obligeant. Je n'ai point de connoissances: mon esprit n'est point orné: mais j'ai l'âme sensible, et je suis né avec de l'amour pour l'honnête et les choses honorables. Ainsi j'ose dire que si je fesois quelque chose de supportable, je le devrai au gout, à la protection de l'Infant; un peu à mon âme, et rien à mon esprit, ou à mes lumieres. Ce n'est pas par ostentation que j'ai pensé à une bibliotheque d'après ce que S. A. R. m'en avoit dit. J'ai vu que nôtre pays étoit ignorant: que cette collection flatteroit l'orgueil public,

et

et que dix hommes iroient à cette biblio-theque aujourd'hui; et dix autres dans 6 ans. J'ai dit, nous aurons donc vingt hommes peut-être éclairés et instruits dans dix ans. C' est beaucoup. L' Infant va donner d'autres secours bien digerés à l'éducation de sa noblesse. Le bien se fait lentement: nous sommes encore à l'élevation des murs de la triste et petite Salente: nous n'avions que le ciel pour nous couvrir quand nous sommes entrés ici il y a 13 ans: il faut remettre tout ce qui a été dévasté. Il y avoit un tout ici, il y avoit une bibliotheque, des médailles etc. il sera honorable pour l' Infant que ses efforts reproduisent ce qui a disparu: et des efforts faits dans la médiocrité. Je me suis laissé emporter, monsieur, quand il y a un objet auquel je devois m'arrêter, et qui m'intéresse infiniment: c' est le rétablissement de vôtre santé: je vous en félicite bien sincerement.

J'ai l' honneur de vous renouveller les assurances de l' attachement inviolable et respectueux avec etc.

XIV.

à Parme ce 2 de Avril 1765.

Après vous avoir remercié bien sincerement de l'amitié avec la quelle vous avez bien voulu faire des perquisitions pour me déterrer un des sujets que je prenois la liberté de vous indiquer, je regarde comme une partie de ma reconnoissance de vous confier l'objet de cette recherche.

Vous connoissez Parme, et nos petits états. La noblesse n'y est pas riche; et le peuple n'a guère de ressource dans ce qu'on appelle le commerce pour s'enrichir. Nos habitans sans être aussi vifs que ceux de la plus grande partie des cantons d'Italie, y ont le génie naturel de la nation; l'esprit pénétrant, souple et de l'aptitude: mais le manque de l'émulation, la pauvreté, un fond de nonchalance naturelle, y laisse les esprits, et les ames sans ressort. 34 années d'interregne, si je puis parler ainsi; les variations du gouvernement ont enlevé encore le peu de graisse

qui

qui couvroit la superficie de cette terre. L'ignorance a prévalu, et excepté quelques prêtres, je ne dis pas des moines, et quelques gens de robe, et 5 ou 6 gentilshommes, personne ne lit, et n'a acquis de culture. L'Infant a pensé à l'établissement d'une bibliotheque publique, mais il a cru qu'il étoit bien de former une partie de la noblesse, laissant d'ailleurs subsister nos colleges sur le pied où ils sont. Vous savez que l'éducation y est confiée partie aux Jesuites, partie à une Université très-relâchée.

S. A. R. avoit un nombre de pages, mais ils étoient si négligés que cette éducation étoit même dans le dernier discrédit. Elle a jugé à propos de tout y changer: en augmenter le nombre, changer l'habitation: leur faire donner par des maitres choisis, une éducation rare et excellente, et les mettre en état au sortir de là, de passer par tout, et d'être utiles à la patrie. L'Infant a cru que si tous les 6 ou 8 ans cette éducation produisoit des hommes de mérite, ce seroit changer l'esprit de la noblesse, et faire des sujets

qui

qui formeroient des éxemples et de l'émulation. Je cherche un Gouverneur homme sage, bien né: je crois que nous le trouverons: et enfin je cherche un précepteur homme de mérite, qui puisse former et suivre un plan excellent. Voila l'objet de la liberté que j'ai prise, monsieur, en m' adressant à vous. Je desire ne rien conclure encore de quelques semaines; car il s'est présenté plusieurs sujets: mais nul n'est annoncé avec un témoignage aussi favorable que celui dont vous me faites l'honneur de me parler. J'aurai l'honneur quand il en sera tems de vous communiquer le sort qu'on lui offrira, et de vous prier si nous nous déterminons pour lui, de vouloir bien pousser vos généreux offices jusqu'au bout. Je sais que vous aimez le bien, et l'établissement des bonnes choses: il ne faut pas d'autre motif pour vous déterminer à nous rendre service.

J'ai l'honneur de vous renouveller les assurances de l'attachement respectueux avec etc.

INDICE

Delle Lettere contenute nel Tomo XV.

Di Federico II. Re di Prussia al Co: Algarotti. pag. 3 a 255.
Del Principe Guglielmo di Prussia. 261. 263. 265.
Del Principe Ferdinando di Prussia. 267.
Del Principe Enrico di Prussia. 270. 272. 275. 281. 282. 291. 294. 298. 300.
Del Principe Ferdinando di Brünswic. 303. 306. 312. 314. 317. 320. 323. 326. 329.
Del Cardinale di Bernis. 338. 341. 344. 349. 350.
Del sig. du Tillot. 355. *e segg.*
Del Co: Algarotti a Federigo II. 53. 58. 68. 75. 81. 89. 90. 101. 104. 110. 112. 113. 114. 118. 122. 127. 129. 132. 136. 139. 141. 144. 145. 148. 152. 153. 155. 158. 160. 162. 166. 174. 176. 181. 186. 189. 191. 193. 194. 197. 200. 201. 202. 208. 210. 211.

211. 214. 219. 222. 224. 228. 231. 235. 236. 239. 245. 248.

Del Co: Algarotti al Principe Guglielmo. pag. 259. 262. 264.

Dello stesso al Principe Ferdinando. 266.

Dello stesso al Principe Enrico. 269. 271. 277. 279. 284.

Dello stesso al Principe Ferdinando di Brünswic. 305. 308. 309. 315. 318. 321. 324. 328. 331.

Dello stesso al Cardinale di Bernis. 335. 340. 342. 346. 347.

Fine del Tomo Decimoquinto.

